

Marcel Idiers  
**L'ENLÈVEMENT  
D'YVONNE**



frs  
**2.90**

**COLLECTION FAMA**  
94, Rue d'Alésia  
PARIS XIV<sup>e</sup>



# LA COLLECTION " FAMA "

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE  
CHOIX DE SES AUTEURS

*Chaque jeudi un volume nouveau en vente partout :*

**2 francs 50**

**Abonnement : France et Colonies :**

Un an : **110 frs.** - Six mois : **60 frs.** - Trois mois : **32 frs 50.**

## PATRON JOURNAL

**ALBUM DE LA MODE NATIONALE**

Les numéros de MARS et SEPTEMBRE : **8 francs.**

*(Ces deux numéros, très importants, donnent  
toutes les nouveautés de début de saison)*

Deux numéros d'Inter-saison : **5 francs.**

*(qui compléteront les numéros de saison)*

### TARIF DES ABONNEMENTS

pour ces **4 numéros seulement : 25 francs**

*(sans prime)*

**Abonnement spécial à Patron-Journal  
et aux Tricots Favoris.**

Les 4 numéros spéciaux du Patron Journal et  
6 numéros Tricots Favoris (dont 2 numéros de luxe)

**Notre prix habituel : 35 frs.**

*(donnant droit à nos primes d'abonnement.)*

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

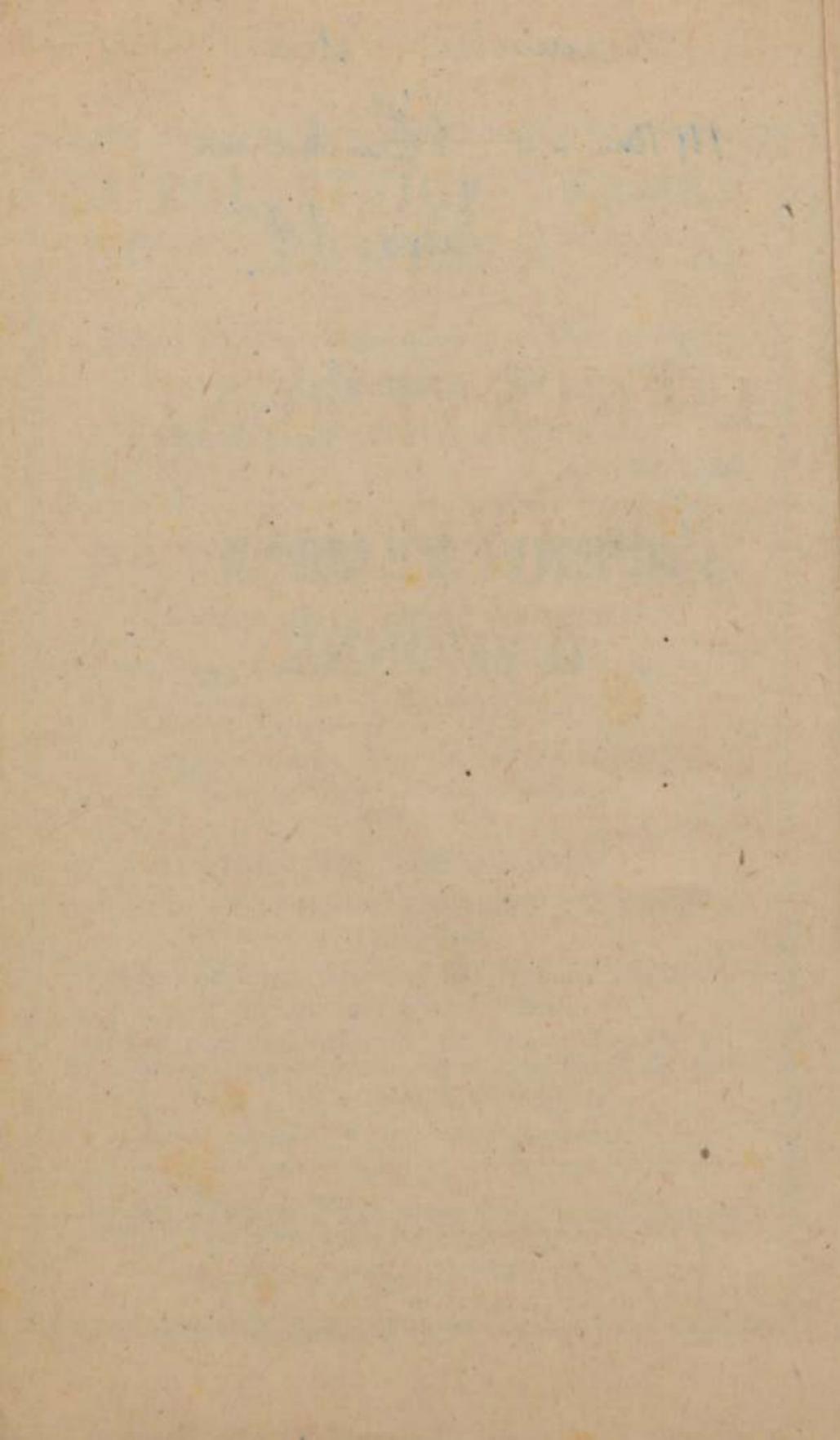
94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Louise Ucles C90928

14 Rue de l'Éméral

Paris 19<sup>e</sup>

L'ENLÈVEMENT  
D'YVONNE



C90928

MARCEL IDIERS

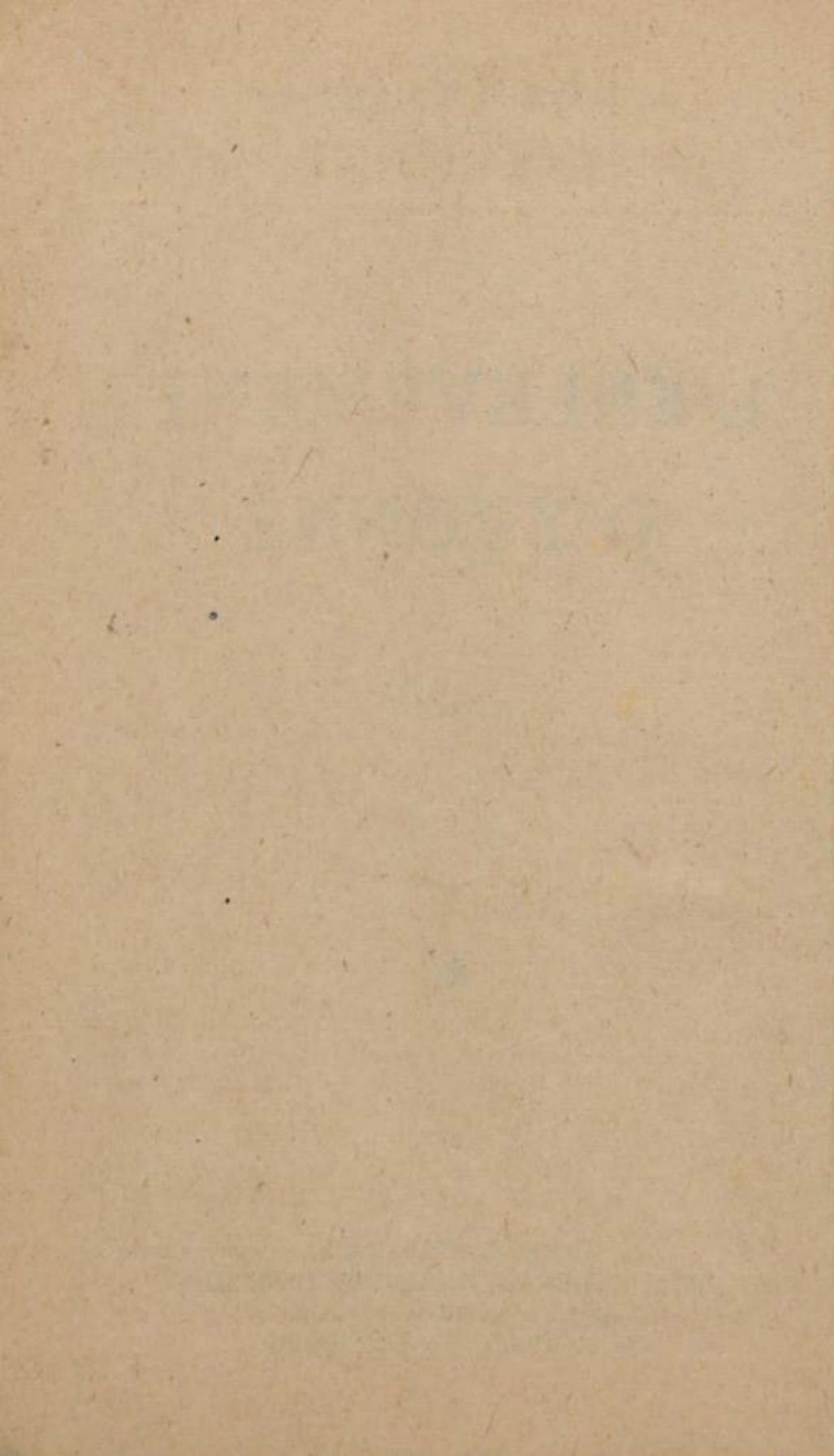
---

# L'ENLÈVEMENT D'YVONNE

ROMAN



SOCIETE D'EDITIONS  
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES  
ANC. LA MODE NATIONALE  
94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV<sup>e</sup>)



# L'ENLÈVEMENT D'YVONNE

---

A Mme D.

## CHAPITRE PREMIER

Je suis blonde et j'ai vingt ans, beaucoup s'en contenteraient, mais il paraît que cela ne suffit pas ; il faut aussi que je me marie ; ainsi en ont décidé les gens bien intentionnés qui se sont mis en tête de faire mon bonheur.

J'aime mieux le dire tout de suite, mon père est fastueusement riche, les mauvaises langues vous diront, bien entendu, que c'est un nouveau riche, on sait qu'il est convenu d'appeler comme ça les gens dont la fortune a été à la fois soudaine et suffisamment importante pour leur mériter la jalousie de leurs concitoyens. En ce qui concerne mon excellent père, je puis assurer que si sa fortune a été, en effet, extrêmement rapide, il ne peut en aucune façon en être tenu pour responsable ; c'est le hasard qui a tout fait... Mon Dieu ! l'histoire est simplette ; c'est, au surplus, le secret de polichinelle, et je ne vois pas pourquoi je la cacherais.

Cela se passait en 1918, mon père venait d'être démobilisé et l'atelier de brochage où il travaillait ayant fermé ses portes — le papier coûtait un prix fou à

cette époque — il avait réuni ses quatre sous pour se mettre à fabriquer du savon.

A vrai dire, sa fabrication ne laissait pas d'être assez décevante, le savon, puisque savon il y a, se présentait mal, restait pâteux et refusait obstinément de mousser, ce qui est un grave inconvénient pour du savon qui se respecte, tant et si bien, ou plutôt si mal, qu'après plusieurs tentatives, il résolut d'envoyer promener toute la boutique.

C'est alors que le bienheureux hasard s'en mêla, on ne sut jamais au juste comment, en lui faisant mêler par erreur, à la graisse qui emplissait les cuves, du noir de fumée acheté au rabais. Il a bien essayé d'expliquer, depuis, pour s'excuser, que c'était le soir et qu'il avait pris ce noir pour un autre produit, mais personne n'a jamais voulu le croire. Toujours est-il que le lendemain, il s'est trouvé avoir fabriqué sans le vouloir, une boue noire, graisseuse, brillante, onctueuse, qu'un trait de génie lui a fait baptiser : cirage...

Le cirage du Chat Noir était né, le chat qui fait le gros dos, parfaitement, vous ne connaissez que cela...

Un mois après, on en vendait cinq cents boîtes par jour et à la fin du trimestre la vente se chiffrait par millions de caisses, chaque caisse contenant deux douzaines de boîtes. Aujourd'hui, nous ne livrons plus que par trains ou par bateaux entiers et nos usines occupent l'emplacement d'un gros village.

Mon excellent papa est donc un nouveau riche, mais un nouveau riche qui ne l'a pas fait exprès et dont la fortune pour si considérable qu'elle soit, est aussi respectable que celle d'un tas de drôles qui lui jettent la pierre, sous prétexte qu'il ne s'est « rien cassé », comme ils disent. Jalousie, tout cela, et pas autre chose.

Cette fortune et moi nous sommes, comme bien on pense, terriblement recherchées, c'est au point que je me demande sérieusement si j'arriverai jamais à dénicher parmi le flot toujours grossissant de mes adorateurs, l'oiseau rare, le merle blanc assez sincère ou assez naïf comme on voudra, pour m'aimer pour moi-

même. Papa prétend que cela peut se trouver, mais papa est un optimiste, maman, elle, ne cache pas que c'est presque impossible, ce qui ne l'empêche pas de me pousser, comme les autres, au mariage, son opinion étant que le mariage est une loterie et qu'un numéro quelconque peut se trouver bon ou mauvais, selon que les circonstances le veulent ou ne le veulent pas.

C'est une théorie, mais ce n'est pas ma théorie, j'ai les cheveux courts et je m'habille rue de la Paix, mais pour ce qui est du mariage, je suis résolument, fermement, intrépidement vieux jeu, je persiste à vouloir choisir et, comble de la folie, j'entends être aimée de celui qui deviendra mon mari.

Je veux bien que ce ne soit pas facile, quoi qu'en disent papa et mon frère Robert, un autre optimiste celui-là ; à l'entendre, il me suffirait de tomber dans les bras de celui de ses amis qu'il prendra la peine de me présenter, il a même déjà essayé, mais étant donné ma « mauvaise volonté », mon « caractère bizarre » et mes « goûts impossibles », ça n'a pas marché. Restent ma tante Amélie, la sœur de papa et ma tante Maria, sœur de maman, toutes deux aussi acharnées l'une que l'autre à me pourvoir de fiancés. Pour ma tante Amélie, ce sont des ingénieurs de grand avenir ; ma tante Maria elle, me fournit des candidats plus variés, moins encombrants aussi, car comme ce sont des jeunes gens habitant la Belgique ils ont beaucoup plus rarement l'occasion de venir papillonner dans mon sillage.

Il y a longtemps que papa ne me propose plus personne, depuis son dernier échec, ie crois bien, lorsque j'ai eu « l'inconcevable légèreté » de refuser le fils de son meilleur ami, un brave petit gars qu'il avait fait sauter sur ses genoux. Grand bien lui fasse, en vérité, mais cette idée que ce monsieur pourrait me rendre la pareille ne me dit rien du tout.

Alors, je suis un monstre, une coquette, une capricieuse, une femme dénaturée... Mais non, il paraît même que je suis jolie, encore que mon nez soit peut-être un peu plus retroussé qu'il ne faudrait, j'ai les yeux noirs des Charpentier — le cirage Charpentier

est le meilleur — et le teint rosé de ma mère, Lée Van Beningen (en Belgique toutes les femmes ont un teint de lis et de rose). Quant au moral, j'avoue un romantisme candide, je pleure au cinéma et j'irais volontiers m'asseoir sur les petites banquettes du Guignol des Champs-Élysées si j'étais sûre de ne pas faire scandale.

Je trouve Mme Orlandi et le secrétaire de papa en grande conférence. Mme Orlandi, qui occupe à la maison les fonctions d'intendante, a les bras chargés de deux piles d'enveloppes crème. Je reconnais immédiatement les fameuses enveloppes dans lesquelles on a coutume d'expédier les invitations.

Je lui demande :

— C'est pour quand ?

— Pour jeudi en huit. Mme Charpentier n'en a donc pas encore parlé à Mademoiselle ?

Je fais signe que non.

— Nous donnons ce bal achève Mme Orlandi avec le sérieux qu'elle met en toutes choses, à l'occasion des vingt ans de Mademoiselle.

— Très honorée, mais je n'en savais rien.

— J'aurais peut-être mieux fait de ne pas le dire à Mademoiselle, bredouille Mme Orlandi, Mme Charpentier voulait sans doute en faire la surprise.

Elle a l'air si confus que je ne puis m'empêcher de sourire.

— La surprise est faite, en tout cas, lui dis-je. Peut-on savoir qui est invité ?

— Je ne sais pas si je dois...

— Je vous le demande, madame Orlandi, et je ne répéterai à personne ce que vous m'aurez dit.

Cette impunité la décide. Les invités sont à peu près les mêmes que pour les bals précédents, d'ailleurs, à part dix ou douze noms qui me sont totalement inconnus. Force jeunes gens, comme toujours, et presque pas de jeunes filles. Je me fais cette réflexion qu'on laisse mon brave homme de frère beaucoup plus tranquille que moi-même ; aurait-on compris qu'un système qui a mal réussi avec la sœur risquait de réussir plus mal encore avec le frère.

— Vous aimez les bals, vous, madame Orlando ?

— Je n'ai pas à aimer ou à ne pas aimer les soirées que donnent M. et Mme Charpentier, je...

— J'entends bien, mais, enfin, si vous étiez à ma place...

— Si j'étais à la place de Mademoiselle, je serais heureuse certainement, je serai fière de tout ce que font mes parents pour moi.

Je la regarde un peu effarée. Lui expliquerai-je... à quoi bon, jamais elle ne comprendrait. Il n'y a décidément rien à espérer de cette brave dame.

— Vous avez parfaitement raison, madame Orlando, aussi, vous voyez, je suis heureuse et fière, comme vous dites. Très heureuse et très fière de tout le mal qu'on se donne pour moi... qui n'en demande certainement pas tant...

Jolie corvée, il va falloir encore recevoir les compliments de ces messieurs à bout portant, et leur distribuer mes sourires reconnaissants, sans compter que papa ne fera rien pour me cacher que « toutes ces histoires » l'assomment et que maman me rendra responsable de la migraine qui lui écherra le lendemain.

Pourquoi aussi, s'entêtent-ils à donner des soirées à propos de tout et de rien, comme si cela pouvait me décider à choisir un mari ; ce n'est tout de même pas parce que j'aurai sautillé un fox-trot ou glissé un tango en compagnie d'un jeune homme en cravate blanche que je découvrirai tout à coup que je ne puis plus me passer de lui.

Je redoute aussi les visites au couturier et les éternelles discussions avec maman qui n'osera pas se prononcer, mais qui estime, je le sais bien pardi, que les « petites tailleuses » font aussi chic et beaucoup moins cher. Moi, j'accepterai assez volontiers les « petites tailleuses » mais papa ne veut pas.

Tout cela n'empêchera pas mon frère Robert de me déclarer : « Comme te voilà fagotée, ma pauvre ! » Je me demande, où il s'est fait une opinion de ce qui se porte, celui-là et comment il s' imagine que « cela » doit se porter. A l'entendre, je n'ai « aucun abatage ».

pas de « chien » pour deux sous... A quoi rêvent les jeunes gens, mon Dieu...

Si je rencontre jamais un homme qui soit incapable de distinguer une robe-chemise d'une robe-talleur, je l'épouse tout de suite.

Pour échapper aux préparatifs de ce bal, préparatifs qui sont au moins aussi fastidieux que le bal lui-même, j'ai un moyen. Je prends mon air le plus innocent et je vais trouver maman.

— Maman, je voudrais aller passer quelques jours chez grand'mère, à Bruxelles.

— A Bruxelles ! s'étonne mon indulgente mère. Voilà que tu veux aller à Bruxelles, maintenant.

— Mais oui, qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça... Il y a tellement longtemps que je n'ai vu grand'mère et ma tante Maria. Par l'express, celui qui ne s'arrête nulle part, c'est l'affaire de quelques heures.

— Je sais, oui... mais je ne puis m'absenter en ce moment.

Je quitte aussitôt mon air innocent pour me faire gentille, gentille, au possible.

— J'irai avec miss (miss c'est ma gouvernante anglaise, personne d'âge et d'esprit canoniques).

Maman hésite. Elle est très bonne, ma maman, et elle a horreur de me refuser quelque chose.

— Tu ne resteras que cinq ou six jours en tout cas, car il faut que tu sois rentrée pour le quinze.

— Allons-y de l'air innocent :

— Déjà...

— Oui, il faut absolument que tu sois ici le quinze, c'est jeudi en huit... Tu t'arrangeras pour revenir la veille, bien entendu.

— Pourquoi ?

— Parce que... fait maman sévère. C'est à cette seule condition que je te laisse partir. Ton père n'aime pas beaucoup que tu voyages comme ça ; tu le sais bien...

— Oh ! avec miss...

— Un accident peut aussi bien arriver avec miss qu'autrement.

— Un accident de chemin de fer ?

— Naturellement... De quel autre accident, veux-tu qu'il soit question ?

— Je me récrie :

— Oh moi ; je ne veux pas d'accident d'aucune sorte, c'est bien simple, c'est toi qui parle d'accident alors...

Mais maman regrette déjà sa faiblesse.

— Bien entendu, il faut que papa t'accorde la permission.

Je ne puis pas lui dire que de ce côté-là, je suis tranquille, mais à la façon dont je prends gaiement mon parti de cette restriction qu'elle veut croire menaçante, ma chère maman doit bien se douter que je suis sans inquiétude quant au succès de ma démarche auprès de mon excellent homme de père.

Papa a d'ailleurs une formule toute faite pour ce genre de sollicitation. Il me demande, en grossissant comiquement sa voix :

— As-tu demandé à ta mère.

— Oui, papa.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Elle m'a dit de te demander la...

— Elle veut bien donc ?

— Oui, papa... Maman...

— Bon... parfait. C'est entendu... Du moment que ta mère veut bien, moi je veux bien aussi... Va à Bruxelles et... rapporte-moi du tabac, du jaune en paquet blanc, avec un chien dessus...

Je cligne de l'œil :

— Je le cacherais dans le chapeau de miss...

— C'est une idée... Il est grand le chapeau de miss ?

— Pas plus grand que le mien, mais il y a davantage

— Tu ne seras jamais sérieuse, fait papa. Puis, ge de place parce qu'elle n'a plus beaucoup de cheveux, tu comprends...

après un instant de réflexion :

— Enveloppe-le bien avant de le cacher où tu dis... tu n'aurais pas dû me raconter ça... je ne pourrai jamais fumer ce tabac.

Pas d'allusion au retour pour le 15. C'est à croire que papa n'est pas encore informé de la corvée projetée pour ce jour-là.

Allons, tout va bien... je « coupe » aux apprêts du supplice, comme dirait mon frère Robert. Qu'est-ce que je vais pouvoir lui rapporter à ce frère modèle. Je ne puis pourtant pas cacher un « browning » dans le sac de voyage de cette pauvre miss, on n'aurait qu'à la prendre pour une nihiliste, elle qui baragouine à peine le français, ce serait du joli à la frontière. Je ne vois pas d'autres spécialités, à moins qu'un berger malinois ou un « Gronendall », cadeaux plutôt encombrants, dont je préfère ne pas me charger, d'autant plus que je suis à peu près certaine qu'il me dira, encore, que je me suis fait « rouler comme dans un bois », c'est la même histoire chaque fois que je lui achète quelque chose, que ce soit une crayate ou un accessoire pour sa torpédo, je n'y connais jamais rien... Je me contenterai donc de lui rapporter n'importe quoi, en avouant humblement ma totale incompetence.

Nous avons un départ bousculé, j'adore ça ; chaque fois que je pars en voyage je fais tout ce que je peux pour me donner l'illusion de l'imprévu, je sais bien que ce n'est qu'une illusion et qu'il n'arrivera rien, mais de voir l'air affolé de miss en apprenant que j'ai perdu les coupons, à moins que ce ne soit mon sac ou ma valise, je goûte une joie sans mélange ; elle devrait bien savoir que ce n'est pas vrai et que je n'ai rien perdu du tout, depuis le temps que je réédite les mêmes plaisanteries, mais elle s'affole quand même, je finirai par croire quelle joue la comédie pour me faire plaisir.

Cette fois, ce sont les tickets garde-places que j'ai laissés à la maison et je m'amuse de la confusion de miss Stilston ; c'est d'ailleurs, exceptionnellement la vérité vraie, j'ai réellement oublié les deux coupons de location. L'employé nous assure qu'il n'y a plus de places disponibles... Allons-nous être obligées de voyager dans le couloir... Non... j'ai bon cœur, je crois l'avoir déjà dit... un pourboire subrepticement glissé dans la main secourable de l'homme à la casquette galonnée il nous trouve, comme par hasard, deux places excellentes...

Il ne m'arrivera jamais rien à moi... C'est désespérant.

Un coup de sifflet, nous partons... Voyons nos compagnons de voyage ; en face de moi, à côté de miss, un jeune Anglais, le nez plongé dans un magazine, à côté de moi, une vieille dame, je veux dire une dame d'au moins cinquante ans, et son mari, un petit homme maigre qui a l'air d'une chèvre, puis une famille belge, père, mère et fils, c'est tout. Le compartiment comprend huit places, le compte y est.

Je le disais bien, aussi il n'arrivera rien, ce n'est toujours pas le jeune Belge qui me fera la cour, il a bien trop peur de sa maman, ni encore moins l'Anglais au magazine ; quant au monsieur chèvre, il broute, le pauvre, en agitant sa barbe ; ça va être gai...

Comment j'ai vu que le voisin de miss était Anglais, mais il me semble que c'est l'enfance de l'art étant donné que le magazine qu'il lit si attentivement est le « Pearson's ». Pour les Belges, c'est encore plus simple, il suffit de les écouter.

Je ne me trompe pas, l'Anglais a remué. il vient de couler un regard vers ma gouvernante et, avec un sourire qui découvre une double rangée de dents éblouissantes, offre de lui prêter un autre magazine qu'il sort prestement de sa poche. Miss accepte en murmurant des paroles émuës. Ce garçon est positivement fort aimable, mais il aurait peut-être mieux fait, tant qu'il y était, de se munir aussi de livres français. J'ai tout à fait oublié d'acheter quoi que ce soit, e, le premier service du dîner ne commencera pas avant une bonne heure.

— Mademoiselle...

Je rêve... Oui, je me suis sans doute assoupie sans m'en rendre compte et j'ai cru entendre quelqu'un m'interpeller.

— Mademoiselle... Voulez-vous me permettre de vous offrir...

Non, je ne rêve pas, c'est l'Anglais, c'est l'Anglais qui me parle, sans le moindre accent et me tend un sachet de bonbons.

Je puise dans le sachet, aussi adroitement que me

le permettent mes gants et mon... ahurissement. cependant que le jeune homme après s'être assuré que miss Stilston est absorbée par sa lecture, me confie :

— Je parie que vous m'avez pris, pour un English ?

Je n'essaye pas de nier, ce serait parfaitement inutile et d'un effet déplorable après l'étonnement dont j'ai témoigné quand il m'a adressé la parole.

Bon prince, il ne me fait pas trop attendre l'explication que je suis prête à lui réclamer.

— Je ne sais pas un mot d'anglais, fait-il tout bas, mais ayant remarqué que votre... que la personne qui vous accompagne était Anglaise, j'ai acheté ces deux brochures au hasard, pour...

— Pour ?

— Pour les lui prêter, au cas où cette personne n'aurait rien eu à lire.

— Vraiment...

Je trouve ce procédé passablement cavalier... Vais-je le lui dire ? Je crois, d'ailleurs, qu'il s'est aperçu qu'il avait peut-être eu tort de m'avouer aussi ingénument sa petite combinaison, car le voici qui se mord les lèvres en rougissant comme un gosse.

Je lui demande, en désignant miss Stilston toujours plongée dans sa lecture :

— Vous connaissez cette dame, peut-être ?

Va-t-il rougir à nouveau, ce serait terriblement embarrassant... pour moi, je l'avoue. Heureusement, il n'en est rien.

— Pas le moins du monde, fait-il.

Me voilà presque rassurée... J'ai devant moi un monsieur qui ne me connaît pas... qui ne sait pas qui je suis... qui n'a sans doute jamais entendu parler de la fille de Jules Charpentier...

Je voudrais qu'on me comprenne bien, qu'on sache que je dis cela sans aucune fatuité. Je n'en suis pas à m'étonner qu'un quelconque jeune homme ne me connaisse pas ; je sais que ceux qui me connaissent, au contraire, sont une infime minorité, mais comme il m'arrive toujours de rencontrer, chez moi, dans le monde, et partout où je vais, des jeunes gens qui savent que je suis « la Petite Cirage », je ressens un peu d'émotion à l'idée que le monsieur qui est en face de

moi est différent de ceux que j'ai approché jusqu'à aujourd'hui et que tout ce qu'il pourrait me dire... il me le dira à moi toute seule, sans la moindre arrière-pensée, sans se douter que la demoiselle qui lui fait vis-à-vis est flanquée de quelques millions de dot.

Serait-ce « l'Aventure », l'Aventure avec un grand A? Mon Dieu, faites que ce soit l'Aventure... ou tout au moins une petite aventure, cela vous coûterait si peu... et cela me ferait tellement plaisir.

## CHAPITRE II

Il n'est rien arrivé ; je le disais bien, c'est désolant, il ne m'arrivera jamais rien . Ce jeune homme que j'avais pris pour un Anglais a été en tous points charmant, il s'est montré fort prévenant pour miss et pour moi lors de la visite de nos bagages en cours de route, mais, contrairement à ce que... j'espérais, il ne m'a fait la cour le moins du monde. A part ça, c'est un aimable causeur, assez joli garçon et d'une distinction irréprochable.

Nous sommes installées depuis hier chez la mère de maman qui habite une très jolie propriété aux environs de Bruxelles et dès le matin je me suis évadée avec miss, en auto, sous prétexte d'achats à effectuer dans la capitale du roi Albert. Quand je vais chez bonne-maman, c'est généralement ainsi que j'opère, je loue une torpédo (que je conduis moi-même) et je file en quatrième sur Bruxelles où je dépose miss au seuil du premier musée qui se rencontre sur ma route. Cette fois, c'est le musée du Cinquantenaire qui a eu l'honneur de sa visite, section des Antiquités Egyptiennes, ma brave miss est en bonne compagnie.

Il y a autre chose encore qui contribue à rendre mes séjours à Bruxelles particulièrement attrayants, ce sont les chevaux de mon oncle Julien, le frère de maman.

Les Belges adorent les chevaux et mon oncle Julien est un cavalier accompli ; aussi suis-je toujours sûre

de trouver dans ses écuries l'un ou l'autre pur sang de belle allure n'attendant que moi pour accomplir des prouesses sensationnelles.

J'ai, en la personne du cocher Jean, un professeur d'équitation rempli de zèle et de bonne volonté. Il veut bien d'ailleurs, me reconnaître quelque talent et prétend, c'est sa manie, que j'ai un cheval dans le cœur. Pour le cocher Jean, on n'est bon cavalier ou parfaite amazone qu'à ce prix : il faut avoir un cheval dans le cœur pour chausser convenablement l'étrier, autrement, on n'est jamais qu'un cavalier d'occasion, un pauvre petit cavalier toujours prêt à se cramponner à la crinière et que le moindre fossé fait pâlir.

Comme je rentre de ma promenade en auto, une double surprise m'attend. En farfouillant dans ma valise pour retrouver une collerette de tulle passablement extraordinaire dont je tiens absolument à me parer, pour bien montrer à tous qu'à Paris on n'a peur de rien (je ne porterais pas cette horreur à Paris pour un empire) je trouve une enveloppe fermée portant en suscription ce seul mot, écrit au crayon : « Pour vous ». A l'intérieur, une feuille de papier pliée en quatre et je lis :

« Aimable Inconnue,

« Quel dommage que vous ayez empoché votre passeport aussi hâtivement, impossible de déchiffrer votre nom et, pourtant, vous êtes tout à fait la fiancée que je me souhaiterais... si je souhaitais une fiancée, ce qui ne m'était pas encore arrivé... jusqu'à aujourd'hui. Souffrez que je me présente : Jean de Rigny, château de Bois-Guillaume à Bois-Guillaume, près Loches, Touraine.

« Veuillez, mademoiselle, agréer mes respectueux hommages.

C'est l'Anglais du train... et moi qui disais qu'il ne m'arriverait jamais rien... me voilà lancée en pleine aventure.

Il a dû glisser cette enveloppe dans ma valise pendant l'examen des douaniers., pourvu que miss ne se soit doutée de rien...

Quant à la deuxième surprise, elle est d'un ordre moins sentimental, mais ne laisse pas de me causer un plaisir extrême, comme disait ce monsieur à qui « Peau d'âne » était conté, mon oncle Julien m'annonce qu'il organise pour après-demain un « paper-hunt » sensationnel dans la forêt de Soignies.

Le « paper-hunt » ou chasse aux papiers se courant presque toujours en forêt, les environs de Bruxelles se prêtent particulièrement bien à une réunion de ce genre, mon oncle en organise, d'ailleurs, plusieurs chaque année et celui-ci promet d'être excessivement brillant, étant donné le nombre d'invitations qui ont été lancées.

Néanmoins, comme c'est la première fois que j'assisterai à une chasse aux papiers et que je ne voudrais pour rien au monde avouer mon ignorance, je recourus immédiatement aux lumières du cocher Jean.

Le brave homme voulut bien m'assurer que c'était très amusant et il ajouta :

— Je me tromperais fort si, avec les dispositions qu'a Mademoiselle, elle n'arriverait pas bonne première.

— C'est une course, alors ? questionnais-je.

— Non, ce n'est pas justement une course, rectifia le cocher, et, cependant, c'est quelque chose comme ça.

Je comprenais de moins en moins.

Cela m'arrivait quelquefois, quand Jean se mettait en tête de m'expliquer quelque chose, mais il finit par se faire entendre.

— Y en a un, fit-il, un cavalier, naturellement qui part en avant sans dire à personne où il va. C'est celui-là qui sème les papiers.

— Quels papiers ?

— Ben, les papiers, donc ! les petits papiers qu'il prend avec lui dans un grand sac. Il les jette tout le long du chemin pour faire la piste.

— Et on n'a plus qu'à suivre cette piste.

— Oui, enfin, c'est-à-dire qu'on suit cette piste là et aussi les autres, car le semeur de papiers fait plusieurs pistes ; il revient même quelquefois sur ses pas... pour...

— Pour égarer les autres...

— Justement, triompha modestement Jean. C'est tout à fait cela. Il fait des fausses pistes, mais, au bout du compte, il n'y en a qu'une qui est la bonne... Est-ce que Mademoiselle comprend maintenant ?

— Et la bonne piste conduit au but ? fis-je, commençant à comprendre en effet, mais non sans y mettre du mien.

— Justement.

— Et c'est ce but qu'il faut atteindre avant les autres ?

— Voilà, Mademoiselle a compris, maintenant. Toute l'affaire est d'arriver le premier au bout... enfin... je veux dire au but... C'est quelquefois difficile, surtout quand on prend les mauvais chemins, mais...

— C'est toujours très amusant.

— Justement, répéta le cocher Jean, lequel avait quelque peu chaud, c'est toujours très amusant.

Je dois à la vérité d'ajouter que j'étais, moi, un peu distraite, un peu beaucoup même ; qu'on ne perde pas de vue que je naviguais en plein roman.

Tandis que le brave cocher s'étendait sur les beautés du « paper-hunt », je voyais danser devant mes yeux le griffonnage hâtif de cette épître à l'inconnue, la première lettre d'amour que j'aie jamais reçue et ceci nuisait à cela.

Répondrais-je ? Non. C'est impossible. C'est dans les films américains qu'on voit des jeunes filles se jeter au cou de leurs adorateurs ; en France, Dieu merci, nous sommes encore quelques-unes qui avons la pudeur de nos sentiments secrets, même et surtout, quand ces sentiments sont infiniment tendres.

On ne répond pas à une lettre comme celle-là, ce serait une déclaration et une jeune fille n'a pas à faire de déclaration. Maintenant que je connais l'adresse de mon compagnon de voyage, je pourrai, à la rigueur, m'arranger pour le faire inviter chez nous, à l'occasion d'une soirée dansante ou d'une garden-party. C'est tout ce que je puis tenter, ma bonne étoile fera le reste, si tant il soit prouvé que j'aie une bonne étoile.

N'empêche que me voici faisant figure d'héroïne.

Il y a des minutes où je dois me pincer pour bien me démontrer que je ne rêve pas.

Le jour du « paper-hunt » vint enfin.

Bien avant le déjeuner, je descendis aux écuries.

Lé temps était radieux.

— Un vrai temps pour galoper en forêt, m'assura le cocher Jean, lequel s'était adjoint comme aide, pour la circonstance, le fils du jardinier, un jeune « jass » (soldat) en permission.

— Vous croyez qu'il ne pleuvra pas ? lui demandais-je, en affectant de consulter le ciel.

J'étais absolument certaine qu'il ne tomberait pas une goutte d'eau ; on n'avait jamais vu un ciel plus beau, mais je tenais à l'opinion de mon ami Jean à qui je prêtais une foule de connaissances et, notamment, l'art de prédire le beau ou le mauvais temps.

— Aussi sûr que je m'appelle Jean, prononça solennellement le cocher, il ne pleuvra pas ; ce serait trop dommage, aussi, s'il devait pleuvoir un jour comme aujourd'hui.

C'était, à tous égards, mon avis ; j'admirais une fois de plus la perspicacité du cocher qui traduisait si fidèlement ma façon de penser.

J'eus un regard plein de sollicitude pour Safety, mon préféré, dont Jean enroulait les fines chevilles d'étroites bandes de toiles d'une blancheur immaculée et admirait complaisamment les formes gracieuses de la jument, sa croupe gracile, ses épaules musclées et le cou mince supportant la tête petite et admirablement proportionnée. La robe alezan clair lui faisait au soleil comme un miroir.

Jean me confia qu'il lui avait passé sur tout le corps un bouchon de paille imbibé de pétrole. Un secret à lui pour faire reluire le poil.

Il ajouta, flatteur :

— Mademoiselle pourrait se regarder dedans, et Mademoiselle verrait que son costume est rudement joli, ah ! ça, oui, rudement joli.

Encore que le compliment fût tourné de bizarre façon, je crois bien que je rougis de plaisir, car j'étais assez contente de ma tenue d'amazone et ce suffrage,

si visiblement sincère, n'était pas fait pour me déplaire.

Je le savais bien, parbleu, que ma robe était rudement bien, comme disait Jean, et l'ensemble aussi, par surcroît.

Rien qu'à la façon dont le jeune soldat qui assistait le cocher me regardait, bouchée bée, en oubliant d'étrier le cob Bobby qu'il venait de sortir de son box, je réalisais, plaisir toujours neuf, la joie qu'il y a à se savoir bien mise.

Mais je m'empressai de faire volte-face, soutenant ma traîne d'un petit geste encore inhabile et feignis de m'intéresser aux deux sacs de toile grise d'où débordaient les fameux papiers destinés à marquer la piste.

— Vous êtes bien sûr qu'il y en aura assez ?

— Il y en a huit kilos, fit le cocher, quatre kilos par sac. C'est sûrement suffisant, surtout qu'ils sont coupés très petits.

J'en pris une poignée et je la répandis sur le pavé de la cour, pour voir comment ça faisait et si ça se voyait de loin.

Un mot de Jean acheva de me rassurer :

— D'habitude, fit-il, on n'en prend que six kilos. Mademoiselle peut être tranquille, il y en aura encore de trop.

On ne savait pas encore à qui reviendrait le soin de semer les papiers.

Jean m'apprit que celui qui partait en avant avec les papiers, on l'appelait « la bête ».

— Parce que... c'est vrai, ça aussi, s'excusa le cocher, j'ai encore oublié de dire à Mademoiselle, parce que celui-là qui jette les papiers a une queue de renard attachée après son épaule. C'est comme qui dirait une vraie bête que les autres lui courent après, et le premier qui arrive au but reçoit la queue du renard.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas, je me promis aussitôt de remporter ce trophée.

Je savais que ma redoutable tante Maria, laquelle devait suivre le « rallye » en voiture, en compagnie de deux ou trois invités de marque, avait convié à

la fête le banc et l'arrière-banc de ses candidats, j'entends des candidats à ma main. J'en avais été avertie par mon oncle Julien, mais, bien entendu, il m'avait fait promettre de n'en dire et de faire « celle qui ne sait pas ».

Bientôt, les premiers invités arrivèrent, par petits groupes, reçus au bas du perron par mon oncle Julien.

C'étaient, pour la plupart, des châtelains des environs, de belles dames et de beaux messieurs montant des chevaux irréprochables, car, s'il est un pays où le culte et l'amour du cheval s'est conservé, digne en cela de rivaliser avec l'Angleterre, c'est incontestablement la Belgique.

Quand on fut à peu près au complet et que le cocher Jean, revêtu d'une tunique du plus beau rouge, eut sonné le « rassemble » dans un cor qui lui encerclait deux fois la poitrine, et sans une seule fausse note — encore un talent que je lui découvrais — on procéda au tirage au sort pour désigner celui de ces messieurs qui assumerait les fonctions de « bête. »

Il était, d'ailleurs, entendu que seuls les gentlemen connaissant bien les environs et désireux de tenir l'emploi participeraient au tirage au sort.

Cinq se présentèrent qui tous prétendaient avoir un plan de campagne tout tracé et promettaient de mettre en échec la perspicacité de leurs compagnons, et, parmi eux, un jeune homme, à la mine conquérante, au sourire un peu fat, lequel on s'en doute, était un protégé de ma tante Maria.

Ce devait être, à ce qu'il me parut, son préféré. Elle tint à me le présenter elle-même et j'appris ainsi qu'il s'appelait Henri Van der Elsl, charmant garçon, au demeurant ; mais je n'oserais dire qu'il produisit sur moi une impression inoubliable, peut-être était-ce l'effet de la lettre. On se doute un peu qu'une héroïne qui trouve des lettres dans sa valise a le droit de se montrer excessivement difficile.

Ma tante, qui tenait à la main une aumônière dans laquelle elle venait d'enfourer les numéros correspondant aux cinq aspirants, me la passa pour en faire extraire par les gentlemen le numéro gagnant.

— Le numéro le plus élevé l'emporte, me dit-elle.

Un tantinet émue, je tendis l'aumônière aux cinq messieurs, lesquels s'exécutèrent avec bonne grâce.

Henri Van der Elsl vint le dernier et plongea avec assurance sa main gantée dans le petit sac de soie noire.

Il annonça, quelques instants plus tard, tandis que ses concurrents jetaient rageusement leur papier :

— Numéro cinq... j'ai gagné !

Résultat d'autant moins inespéré pour lui, que, je l'ai su plus tard, ma tante avait eu soin de lui glisser d'avance, dans la main, le numéro gagnant qu'il avait feint de prendre dans l'aumônière.

Ce monsieur se mit donc en selle fixe, avec l'aide de Jean, les deux sacs de papiers des deux côtés de l'encolure de son cheval et, s'étant attaché la queue de renard sur l'épaule gauche, piqua des deux et disparut à toute allure dans la direction de la forêt.

Les autres invités connaissaient peu Henri Van der Elsl, mais comme il donnait l'impression d'un excellent cavalier, tous s'accordèrent à trouver que le sort n'avait pas été trop aveugle en le désignant pour les fonctions de semeur de papiers.

Les retardataires étant arrivés et un temps raisonnable s'étant écoulé depuis le départ du cavalier semeur de papiers, Jean, faisant office de piqueur, sonna le départ et prit lui-même la tête de la colonne, qui s'ébranla joyeusement par les grandes allées du parc.

Nous étions en tout une vingtaine de gentlemen et d'amazones, plus six ou sept invités qui suivaient le rallye en voitures découvertes.

Très entourée, pourquoi ne pas l'avouer, par un bruyant essaim de jeunes cavaliers, je ne tardai pas, sitôt franchie la grille du parc, à prendre les devants.

Penchée sur l'encolure de mon pur sang, je suivais attentivement la piste de papiers s'enfonçant dans la forêt, insensible aux plaisanteries des jeunes gens, lesquels assuraient qu'ils faisaient comme autrefois le Petit Poucet, et n'allaient certainement pas tarder à

rencontrer l'ogre, chaussé des fameuses bottes de sept lieues.

La piste, au demeurant, ne pouvait encore donner lieu à aucune surprise ; bien tracée, elle menait droit à une clairière agrémentée d'une source, non loin d'un hameau appelé « Le Rouge Cloître », que je connaissais admirablement.

A partir de cet endroit, toutefois, la difficulté commençait : deux pistes s'offrant simultanément, l'une suivant un chemin découvert et l'autre escaladant un ravin fort escarpé pour se perdre au plus profond d'un taillis.

Sans hésiter, je choisis cette dernière, pour la raison que c'était la plus difficile et qu'il me semblait logique que la « bête » eût cherché à accumuler les difficultés. Il ne me déplaisait pas, non plus, de montrer à ceux qui m'escortaient, que l'escalade d'un ravin presque à pic ne m'effrayait nullement. Je poussai donc Safety au fond de la gorge et gravis le versant opposé en quelques foulées, bien que ma monture s'enfonçât jusqu'aux jarrets dans les feuilles mortes.

Cet exploit me valut d'être lâchée par trois de mes admirateurs, trop prudents, ou pas assez confiants dans la vigueur de leurs chevaux pour me suivre à cette allure désordonnée.

Arrivée au faite de l'escarpement, j'eus la satisfaction de constater que la piste continuait en lacet à travers une éclaircie de bruyères et, joyeuse, très fière de ma réussite, je me retournai à demi sur ma selle pour en appeler à ceux qui avaient hésité à me suivre. Je m'aperçus alors que si trois d'entre eux étaient demeurés prudemment à flanc de colline, un jeune cavalier, dont le cheval paraissait particulièrement ardent, m'avait suivie pas à pas.

— La piste reprend, fis-je en manière de bienvenue à ce cavalier téméraire... Vite... ne perdons pas une minute.

— Ce n'est peut-être pas une raison pour risquer de se casser le cou, remarqua le gentleman, moitié riant, moitié sérieux.

— Vous parlez pour vous, sans doute, répondis-je, ironiquement. En ce cas je retire ce que j'ai dit.

— Du tout, mademoiselle, je parle surtout pour vous, fit le jeune homme, en désignant le poitrail de mon cheval, luisant d'écume. Vous montez un admirable cheval, mais une bête un peu légère, peut-être, pour de semblables exercices. Méfiez-vous, mademoiselle, un accident...

Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas peur des accidents, fis-je, et je n'oblige personne à me suivre.

Je prononçai ces mots d'un ton acerbe et cassant qui me surprit.

En vérité, la timide et douce Yvonne que j'avais toujours été, avait-elle disparu ? M'étais-je à ce point métamorphosée jusqu'à en devenir presque injuste ?

Pas absolument, mais il n'en demeurerait pas moins avéré qu'une seconde nature que je ne soupçonnais pas s'éveillait en moi, énergique, combative, aussi prompte à la riposte que volontairement ignorante du danger. C'était celle nouvelle Yvonne, cette Yvonne inconnue, qui chevauchait, ce matin-là, l'œil brillant et la joue en feu.

Le jeune homme, cependant, ne se découragea pas :

— Il faut toujours craindre les accidents, fit-il, d'une voix un peu triste, et se garder de confondre témérité et courage.

— Vous devez avoir raison, narguai-je encore, mais, comme je vous répète que je puis parfaitement me passer d'un compagnon...

— Vous en passer, je le veux bien, trancha le cavalier, mais pas l'empêcher de vous suivre, j'imagine ?

— Et si je disais oui ?

— Je le laisserais dire et...

— Et vous me suivriez quand même ?

— Malgré tout et malgré vous, mademoiselle.

Je ne répondis pas, mais, comme nous étions arrivés au bout de la clairière, je poussai mon cheval droit devant moi et franchis d'un bond désordonné un invraisemblable enchevêtrement d'arbustes.

Un sourd craquement derrière moi m'avertit que mon tenace mentor m'avait suivie. Cela ne fit que me stimuler davantage et, rageuse, cravachant mon pur

sang, je lui fis sauter les uns après les autres quatre troncs d'arbres géants couchés sur l'épais tapis de feuilles mortes.

Je puis croire un instant que le jeune homme avait renoncé à me poursuivre. Mais il n'en était rien. Comme je me retournais à demi, esquissant un sourire de triomphe, je le vis qui passait le dernier obstacle avec une correction et un style qui faisaient le plus grand honneur au cavalier et à sa monture.

Bien que ce singulier gentleman fut admirablement monté, en fait, son cheval était un hunter de grande classe, je ne voulus pas me tenir pour battue, et, avant qu'il ait eu le loisir de me rejoindre, je fonçai une fois de plus à toute allure, au cœur de la forêt, sans plus m'inquiéter de la piste de papiers que si elle n'avait jamais existé. Volontairement oublieuse de toute prudence, franchissant désespérément fossés et fondrières, troncs d'arbres, taillis, obstacles de toute nature, comme si ce flirt avec le danger m'avait paru la chose du monde la plus amusante.

Soudain, comme je venais de déboucher dans une sorte de chemin creux terriblement en pente, je sentis que ma monture n'obéissait plus aux guides. Le nez au vent, l'encolure tendue, Safety venait de s'emballer.

Comme un bolide, le pur sang dévala la pente raide m'emportant dans un galop vertigineux. Il ne m'était pas permis d'ignorer que je courais à la mort, car le meilleur cavalier ne peut rien contre le cheval emballé ; le cheval est fou, insensible, toute la science de celui qui le monte est incapable de le faire seulement dévier d'une ligne. Il n'y a qu'à attendre... à attendre que la bête s'abatte, à bout de souffle, à moins qu'un obstacle ne surgisse, qui lui barre la route ; en ce cas, c'est la catastrophe, presque toujours mortelle, étant donnée la vitesse de la course.

Pâle, les dents serrées, je me maintenais en selle le mieux que je pouvais, mais, tout à coup, mes yeux s'agrandirent d'horreur...

L'étroit chemin que suivait le pur sang affolé aboutissait à un ravin absolument à pic : telle était la

découverte que je venais de faire à la seconde précise où, redoublant de vitesse et emporté par son propre élan, mon cheval s'engageait sur la pente glissante...

Je me vis perdue, irrémédiablement, et, d'instinct, je fermai les yeux pour échapper à la vision de cette mort affreuse qui me guettait, sournoise sans merci, dans le calme de cette journée printanière.

### CHAPITRE III

Ce qui était arrivé, je ne le sus jamais exactement. Comment, et par suite de quel miracle me retrouvais-je étendue sur le bas côté du chemin, les cheveux épars, ma robe toute maculée de boue et la tête appuyée sur l'épaule d'un inconnu occupé à me mouiller les tempes au moyen de son mouchoir, personne, et celui à qui je devais la vie moins encore que quiconque, ne me l'expliqua.

Je murmurai d'une voix chevrotante :

— Où suis-je ?

C'était classique, ça ; c'était dans l'ordre ; ceux qui sortent d'un évanouissement plus ou moins prolongé, provoqué par une forte commotion, prononcent toujours ces mots-là et sur ce ton.

Alors, alors seulement, je m'avisai de regarder autour de moi et mes yeux encore hésitants rencontrèrent le regard de celui qui était penché sur moi, guettant mon retour à la vie.

Je ne le reconnus pas tout de suite — l'avais-je jamais bien regardé seulement ? — mais je devinai que ce jeune homme aux traits crispés par l'angoisse était le même qui m'avait suppliée de ne pas commettre d'imprudences et, ma première pensée, au lieu d'être reconnaissante comme il se devait, fut presque du dépit. J'en voulus à cet inconnu d'avoir, en quelque sorte, prévu ce qui était arrivé.

— Je suis tombée, dis-je.

Et, comme ma confusion était extrême, et mon or-

gueil d'amazone terriblement atteint, je sentis le rouge envahir mes joues pâlies.

Peut-être le jeune homme comprit-il tout cela, car il se hâta de répondre, sans cesser de me soutenir :

— Mais pas du tout, vous n'êtes pas tombée, mademoiselle ; seulement, votre cheval a glissé et... et... je suis arrivé juste au moment où il allait vous entraîner dans le ravin. Il n'a rien, lui non plus, d'ailleurs ; il s'est relevé et il ne doit pas être bien loin d'ici.

Il expliquait cela tout simplement, ce jeune homme, mais, ce qu'il ne disait pas, c'est que si le pur sang avait terminé sa course folle par une glissade des quatre fers, c'était parce que lui, au péril de sa vie, s'était jeté au travers de sa route, au risque d'être piétiné.

— Mon cheval était emballé ? questionnai-je sans conviction, soucieuse avant tout de sauvegarder ma réputation d'écuyère.

Le jeune homme fit « oui » de la tête et comme je me soulevais tout doucement, avec l'horrible appréhension de me découvrir une jambe ou un bras cassé, il prononça la gorge serrée :

— Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ? Vous n'avez rien... rien du tout ?

— Rien du tout, répondis-je, étonnée de le voir si ému et, faut-il le dire, un peu repentante d'avoir si mal accueilli ses conseils.

Il se passa la main sur le front, très pâle lui aussi et si accablé qu'il dut faire un grand effort pour se mettre debout maintenant que je n'avais plus besoin de son aide.

— Alors, tout va bien ? dit-il en raffermissant sa voix.

Et, comme quelqu'un qui a déjà oublié un événement d'aussi minime importance, il reprit en souriant :

— Avec tout cela, nous avons... heu !... enfin, je veux dire, vous avez perdu la piste.

Je lui sus gré de sa délicatesse. Je n'aurais pas été femme, en vérité, si je n'avais pas apprécié combien il mettait de discrétion et de gentillesse à ne pas

s'étendre sur un incident où il avait incontestablement le beau rôle et, pour l'en récompenser, j'avouai :

— J'ai été terriblement imprudente, c'est vous qui aviez raison, monsieur.

Bien entendu, il se récria et, afin de couper court à mes protestations, car j'exagérais maintenant mon repentir avec autant de conviction et d'acharnement que j'en avais mis, quelques minutes plus tôt, à faire la mauvaise tête, il s'en fut en quête des chevaux, tandis que je réparais le désordre de ma toilette et chassais la boue qui tachait ma robe, à grands coups de cravache.

Il retrouva les chevaux non loin de là, empêtrés dans leurs guides et fort occupés à dépouiller de leurs maigres feuilles une poignée de jeunes arbustes juchés au flanc du ravin.

Quand je repris possession de Safety et que j'eus constaté que la jument n'avait en rien souffert de l'aventure, je me déclarai tout à fait bien et toute décidée à me remettre en selle.

Je remerciai mentalement mon compagnon de ne rien tenter pour m'en dissuader et lui fis la promesse de galoper bien sagement, bien prudemment, ajoutant, en le gratifiant d'un sourire que je sus rendre aimable à souhait, encore qu'un tantinet ironique :

— J'espère bien que vous me ferez le plaisir de m'accompagner ?

— Mais certainement, mademoiselle, certainement.

Sans l'ombre de rancune et singulièrement plus troublé que moi-même, le jeune homme m'aida à me hisser sur mon cheval puis, d'un bond, sans toucher à son étrier, à la façon des cow-boys, il sauta en selle.

— Par ici, fit-il en désignant le chemin où s'était emballée ma monture.

— Je crois que nous retrouverons la piste là-haut, personne ne nous a encore dépassées, d'ailleurs, je l'aurais vu.

J'admirai sa présence d'esprit et la façon dont il s'orientait dans la forêt.

— Vous habitez certainement les environs, questionnai-je, confuse de ne pas me rappeler le nom de ce cavalier que mon oncle m'avait pourtant présenté,

mais retient-on jamais le nom de quelqu'un qu'on vous présente.

Il dut s'en douter, car il se nomma sans le moindre embarras :

— Maurice Leroy, pour vous servir, mademoiselle. J'habite tout à côté d'ici, en effet, au Rouge-Cloître.

Je me mordis les lèvres :

— Avouez dis-je, que je serais bien mal inspirée de décliner les services d'un guide aussi averti.

Il dut comprendre que je ne voulais pas voir en lui autre chose qu'un guide et sa physionomie s'assombrit soudain, car il n'est homme, si intelligent soit-il, qui puisse se vanter de pénétrer la pensée secrète de la plus novice des jeunes filles et démêler immédiatement qu'il lui faut entendre, précisément, tout le contraire de ce qu'elle lui dit.

Un peu dépité, il poussa énergiquement son cheval en affectant de chercher la piste, le buste penché sur l'encolure du hunter. Il ne ralentit son allure qu'à l'endroit où je lui avais faussé compagnie pour m'enfoncer à travers bois, et, ainsi qu'il l'espérait, il eut la satisfaction d'annoncer :

— J'ai retrouvé le tracé.

Je le rejoignis, fort heureuse de l'aubaine et, toute à la joie de la piste retrouvée, je m'écriai en brandissant ma cravache :

— Allons-y. Rien n'est perdu encore.

Un peu inquiet, il me suivit, ne sachant s'il devait se réjouir de me voir aussi complètement remise de ma chute, ou redouter de ma part quelque nouvelle imprudence.

Pendant près d'une demi-heure, nous chevauchâmes, tantôt botte à botte, quand la largeur du chemin le permettait, tantôt l'un devant l'autre, mais sans presque nous adresser la parole, repris par l'ivresse de la lutte et le secret désir de gagner une épreuve pour laquelle nous étions l'un et l'autre admirablement entraînés.

Par deux fois, la piste coupait la grand'route pour s'enfoncer à nouveau dans la forêt ; mais, soit que nous ayons eu à ce moment une avance déjà considérable sur nos concurrents, soit que les plus habiles

d'entre eux fussent déjà passés, nous ne rencontrâmes aucun cavalier ni aucune amazone prenant part au « paper-hunt ».

Personnellement, j'y voyais un excellent présage. A mesure que diminuait la distance qui nous séparait du but, mon impatience allait grandissant et après avoir contourné le parc de Tervueren, le tracé de papier suivit une brève bordée d'arbres aboutissant à une propriété privée appartenant à un des invités de mon oncle, Maurice Leroy crut pouvoir m'annoncer que nous touchions au but.

— Il ne nous reste plus dis-je, en défilant mon compagnon, qu'à exécuter un bon galop pour nous départager.

Je comptais évidemment sur la pointe de vitesse de mon pur sang pour emporter aisément à cette dernière épreuve.

Le jeune homme acquiesça.

Décliner l'invitation lui semblait maladroit, sans doute, car, quelles que pussent être mes chances, j'aurais vu dans son refus ou la crainte d'être battu ou une complaisance tout à fait hors de propos et il devait déjà me connaître suffisamment pour deviner que je lui aurais difficilement pardonné.

Rendant la main à nos montures, nous filâmes, ventre à terre, les mains basses, le corps penché sur l'encolure de nos chevaux, à la façon des jockeys.

J'avais rapidement pris une certaine avance, mais bientôt, soit que mon cheval se ressentit de sa chute, soit que le pur sang fût réellement à bout de souffle, je ne tardai pas à rétrograder et vingt-cinq mètres avant le poteau d'arrivée le jeune homme me dépassa dans un galop furieux.

Un peu penaud et pas plus content que cela de sa victoire, il mit immédiatement pied à terre pour recevoir les félicitations du gentleman à qui appartenait la propriété.

Quant à moi, les larmes aux yeux, je m'efforçais de faire, comme on dit, à mauvaise fortune bon visage, ignorant que mon concurrent avait toujours eu la secrète intention de me décerner quand même le trophée, ainsi qu'il est d'usage quand un cavalier et

une amazone arrivent ensemble au but.

Déjà, Maurice Leroy se mettait en quête de la « bête », en l'espèce de favori de ma tante Maria, pour lui réclamer l'emblème de la victoire quand il vit Henri Van der Elsl s'approcher de moi et me donner la queue de renard avec son plus gracieux sourire.

Il était absolument inadmissible qu'Henri Van der Elsl ne se soit pas parfaitement rendu compte que le véritable gagnant était Maurice Leroy, mais, d'autre part, faire entendre la plus petite réclamation à ce sujet aurait été indigne d'un gentleman. Il ne restait donc plus à mon galant sauveteur qu'à se taire et à maudire en son for intérieur l'indélicat personnage qui le privait d'un geste dont il espérait, de ma part, quelque indulgence et, sans doute, beaucoup de reconnaissance.

Le règlement étant formel à cet égard et le concurrent qui le premier prend possession de la queue de renard devant être considéré comme le vainqueur, je ne fis aucune difficulté pour accepter des mains d'Henri Van der Elsl un trophée que j'enviais d'autant plus que je croyais, de la meilleure foi du monde, y avoir incontestablement droit étant donné que mon ex-associé avait mis pied à terre avant de s'en emparer, comme il l'aurait dû.

Maurice Leroy ne fut donc pas trop surpris de me voir venir à lui, la face empreinte d'une joie sans mélange.

Je lui dis, faussement apitoyée :

— Rien ne sert de courir, monsieur Leroy.

— En effet, mademoiselle, riposta amèrement le jeune cavalier. Il est même de beaucoup préférable, quand on tient à se montrer galant homme, d'attendre au poteau d'arrivée...

J'étais, à la vérité, beaucoup trop émue et bien trop distraite pour saisir l'allusion fort transparente du propos, mais Henri Van der Elsl, auquel la remarque de Maurice Leroy s'adressait, sans confusion possible, lança à son rival un regard qui attira, malgré tout, mon attention.

Un court instant, les deux cavalier se toisèrent avec une insistance singulière, puis, se souvenant sans dou-

te que l'heure et l'endroit étaient mal choisis pour une explication que ni l'un ni l'autre ne voulait avoir l'air de redouter, ils se tournèrent le dos, non sans s'être réciproquement donné rendez-vous pour plus tard.

Et, comme les arrivées se succédaient maintenant sans arrêt, ils allèrent rejoindre les invités de mon oncle, lequel venait de faire son apparition et me félicitait chaleureusement de ma victoire.

Ma victoire... était-ce bien réellement une victoire d'abord ?

Oui, c'en était une, mais pas tout à fait comme l'entendaient les invités de mon oncle Julien, car cette victoire-là, je croyais bien l'avoir remportée sur ma tante Maria, ne venais-je pas en effet, de dénicher toute seule, sans le secours de personne, un fiancé... possible... un mari qui m'aurait plu...

Hélas, il paraît, comme l'avenir se chargea de me le démontrer, que je me trompais une fois encore.

#### CHAPITRE IV

— Et alors, me fait ma tante.

— Alors ?... Alors quoi ?

— Ne fais pas l'ignorante. Je te demande ce que tu en penses ?

— Ce que j'en pense... Vous parlez du « paper-hunt », ma tante ?

— Eh bien ! oui, du « paper-hunt ». Je parle de ce jeune homme, ne fais donc pas toujours semblant de ne pas comprendre. Tu sais très bien qui je veux dire.

— Ma tante, je vous assure...

— Si tu crois que je n'ai rien vu, fait ma tante Maria, en haussant les épaules.

Je voudrais bien savoir pourtant de quel jeune homme il est question. Il y en a deux, après tout mon sauveur et l'autre...

— Vous voulez parler de ce jeune homme qui...

— Qui t'a offert la queue du renard, oui... Il m'a

semble que tu oublies bien vite les gens qui te font des politesses.

Bon, me voilà fixée, c'est de l'autre qu'il s'agit.

— C'est un charmant garçon, ma tante.

— Charmant garçon... Et c'est tout... c'est tout ce que tu trouves à dire... Il ne te plaît pas, peut-être...

— Il est... très bien, ma tante, mais...

— Mais quoi ?

— Mais de là à en faire un mari...

Pour le coup, l'orage qui gronde au sein de ma tante Maria éclate avec fracas.

— Cette petite est admirable ! s'écrie ma tante, en prenant les cieux à témoins de mon inconséquence.

« Voilà un jeune homme parfait, tout ce qu'il y a de « comme il faut » et il ne lui plaît pas ».

J'ai conscience de ma faute, dès l'instant que ma tante Maria assure que ce jeune homme est « comme il faut » et il est inutile de chercher à en savoir plus long ; être « comme il faut » résume toutes les qualités possibles et inimaginables.

Je hasarde prudemment :

— Je ne puis pourtant pas me décider comme ça, tout de suite.

— Je ne te dis pas cela, mais il me semble que tu pourrais te montrer un peu plus empressée... Enfin, te plaît-il ou ne te plaît-il pas ?

— Il faudrait que je le revoie, pour...

— Bon, je l'inviterai donc dimanche prochain, déclare ma tante un peu calmée.

Courte accalmie, car force m'est de lui rappeler que je pars demain.

— C'est bien simple, tranche ma tante Maria, tu le fais exprès... Je suis bien bonne aussi de m'occuper de toi. Va, petite, retourne chez toi... épouse qui tu voudras, ça m'est égal, mais retiens bien ce que je te dis, c'est la dernière fois que je m'occupe de toi... la dernière fois...

J'avais envie de l'embrasser pour cette bonne parole, encore que j'eusse très peur qu'elle ne mette pas sa menace à exécution.

J'aurais bien voulu, pourtant, questionner ma tante Maria au sujet de l'autre jeune homme de ce

Maurice Leroy que je ne connaissais pas du tout et qui m'intéressait d'autant plus que personne ne me pressait de m'intéresser à lui, mais je n'ignorais pas, hélas ! que c'était presque impossible.

Ma tante m'avait questionné relativement à son candidat, ça, c'était prévu, mais elle aurait certainement trouvé extraordinaire que je veuille obtenir des renseignements concernant un jeune homme non inscrit au tableau. C'est un des traits de la bourgeoisie de Bruxelles de considérer comme « pas convenable » ou pas « comme il faut » de parler à une eune fille de la seule chose qui ait cependant quelque chance de l'intéresser, c'est-à-dire des jeunes gens qui lui ont été présentés.

Se marier quand on s'aime... fadaïse... impossibilité... On se marie, quand tout concorde, quand, de part et d'autre, les familles — des familles qui sont « comme il faut », bien entendu — s'agrément, quand la dot de la jeune fille correspond à la « position » du jeune homme ; on a bien le temps, en vérité, de s'aimer après si on y prend garde...

S'aimer, c'est un tellement petit détail... Il n'est pas « convenable », en tout cas, de s'en informer avant... Il est à peine décent de s'en informer après... et après, les conventions mondaines ayant eu tous loisirs d'habiller la vérité afin qu'elle ne choque personne en sortant toute nue de son puits, les jeunes mariés prétendent toujours s'aimer beaucoup. Mensonge joyeux qui est peu fait, on en conviendra, pour donner tort à ces unions hypocrites, puisqu'elles semblent presque toujours avoir réussi.

Sans doute en est-il un peu comme ça dans toutes les provinces !

Une jeune fille qui aurait l'impardonnable audace de signifier son opinion, de déclarer que tel ou tel de ses prétendants lui plaît davantage que tel autre, aurait tôt fait de se faire montrer du doigt.

Si j'avais parlé à ma tante de ce M. Leroy, j'aurais immanquablement déclenché une catastrophe ; je pris donc le parti de me taire, comptant sur l'initiative dudit jeune homme pour attirer sur lui l'attention de ma tante, ou, ce qui aurait mieux valu en-

core, de mon oncle Julien. J'ai dit que, par la suite, ce jeune homme s'était révélé ce qu'il était en réalité, un effronté coureur de dot, mais, à cette époque, je l'ignorais encore et mon imagination vagabondait à cœur que veux-tu...

Chaque fois que je rentre à la maison et que je retrouve « mon cher Paris », c'est pour moi une joie nouvelle, même si mon absence n'a été que de quelques jours, comme c'est le cas, cette fois-ci. J'aime tellement cette bonne vieille ville remuante et assourdissante qu'il me semble toujours qu'il y a un siècle que je l'ai quittée. Ma grand'mère prétend que Paris sent mauvais, je ne discute pas, mais je constate que Paris a, en effet, une odeur, et que cette odeur-là quand on aime vraiment Paris comme je l'aime, on ne peut pas davantage s'en passer qu'un poisson ne peut se passer d'eau ou une femme de poudre de riz.

Cette pauvre miss Stillston qui n'a probablement pas le sens olfactif aussi développé que moi, ne comprend rien à la bougeotte qui s'empare de ma menue personne, quand je reprends pied sur le pavé parisien, et tandis que je déambule dans mon Paris reconquis, le nez au vent, avide de tout voir et revoir, elle me suit en poussant des soupirs à fendre l'âme.

Mais, cette fois, je n'ai point le loisir de parcourir ma bonne ville, c'est demain le bal, la grande soirée. Maman vient enfin de m'en faire l'annonce tout à fait officielle et elle ajoute :

— Je t'ai commandé un nouvelle robe.

Il y a de quoi frissonner, mais je suis décidément très grave depuis que je gagne des « paper-hunts ».

Maman ajoute immédiatement, comme si elle craignait d'en avoir trop dit :

— Tu verras, elle est très bien, la « tailleuse » m'a assuré que c'était ce qui se faisait de mieux.

J'approuve. Au fond, cette question de robe de bal ne me tourmente pas outre mesure. Que cette toilette soit comme elle voudra, je n'en serai pas moins la « petite cirage », et il ferait beau voir que la fille de Jules Charpentier ne rallie pas tous les suffrages. C'est réglé comme papier à musique, on me trouve

toujours charmante, délicieuse, parfaite ; c'est même ça qui est le plus décourageant, car il faudrait être bien sotte pour s'imaginer que ces flatteries s'adressent à autre chose qu'aux millions de papa, dont je représente une intéressante fraction.

Mon frère Robert veut bien m'informer que ce bal aura un cachet tout particulier, étant donné que c'est une soirée de têtes, chaque invité devant se « faire une tête » plus ou moins originale.

— Ainsi moi, explique-t-il, je serai en apache, foulard de couleur et casquette à pont.

Moi, je ne sais pas encore en quoi je serai : c'est curieux que maman ait oublié de me parler de ça. Elle s'en excuse, d'ailleurs, prétextant qu'elle n'y avait plus du tout pensé et m'apprend que je serai, naturellement, en marquise.

— Pourquoi naturellement ?

— Parce que c'est ce qu'il y a de plus joli pour une jeune fille, fait-elle d'un ton pénétré.

Je devine qu'elle a choisi ce travesti de longue date et qu'elle a préféré ne m'en parler qu'à la dernière minute pour éviter que je veuille en choisir un autre.

Mon Dieu, si cela peut lui faire plaisir, va pour une marquise, j'aurais tout aussi bien été une gitane ou une Carmen brune comme la nuit, ou une Japonaise noir... cirage, mais puisque maman tient tant que cela à me voir porter perruque blanche et mouche assassine, soyons marquise...

Je questionne :

— Et toi, maman, en quoi seras-tu ?

— Moi, je serai en Hollandaise.

— Et papa ?

— Papa n'assistera pas à la soirée, fait-elle avec une nuance de regret, il part ce soir pour Londres où il doit s'occuper d'une affaire considérable qui nécessite absolument sa présence. Je crois même qu'il restera absent quelques jours et cela me contrarie beaucoup.

Pauvre maman, elle n'a pas changé, elle est toujours comme avant... enfin, je veux dire, comme au temps où nous n'étions pas riches, j'étais toute petite

alors, et elle tremblait quand papa avait le malheur de s'absenter quelques heures. Aujourd'hui qu'il brasse des affaires formidables qui l'obligent à courir d'un côté à l'autre de l'Europe, elle ne fait pas « une minute de bien » comme elle dit. Si on l'écoutait, je suis bien sûre qu'elle enverrait joliment promener toutes ces affaires magnifiques, mais voilà, papa qui est pourtant le modèle des maris ne consentirait jamais à renoncer à cette course aux millions perpétuelle, à cette lutte de tous les instants. Pourtant, nous sommes bien assez riches comme ça, mais il paraît, c'est papa qui l'assure, que tout le plaisir est dans cette bataille âpre et sournoise que se livrent les quelques multimillionnaires que compte le vieux monde.

Une bonne partie de la journée du lendemain est consacrée aux derniers préparatifs, puis, c'est la visite du coiffeur, de l'homme qui « fait la tête », comme l'appelle mon frère Robert. La mienne est assez réussie, rien n'est plus seyant, d'ailleurs, qu'une peruque blanche.

Poudrée à frimas, les paupières bistrées et les lèvres délicatement soulignées de rouge électrique, je suis une marquise fort acceptable et, comble de chance, la fameuse nouvelle robe est tout bonnement délicieuse, son modèle un peu démodé s'harmonisant à merveille à ma tête poudrée de rizée de marquise très dix-huitième. Maman est très bien également, son teint éclatant, ses cheveux blonds cendrés et ses yeux bleus pâles en font une Hollandaise aussi nature que possible. Quant à mon frère Robert, je n'oserais pas dire qu'il est nature, lui aussi, mais le fait est que sa tête est, si incroyablement réussie que je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois : il me fait peur positivement.

L'arrivée des invités ne manque pas d'un certain pittoresque, je crois que cette fois je vais enfin m'amuser, ce ne serait pas trop tôt. Les parents surtout, qu'on me pardonne cette irrévérence, ont de « bonnes têtes ». Rien n'est plus réjouissant, en vérité, que de voir de graves messieurs coiffés de chapeaux extraordinaires, les traits à demi cachés par une barbe à rendre jaloux notre Tristan national, faire des grâces

et des minauderies à de respectables dames muées en bébés roses ou en odalisques, quand ce n'est pas en Espagnoles ou en Nounous.

Parmi les jeunes gens, quelques-uns ont adopté des têtes de carton reproduisant les traits d'un animal. Un gros chien, un bull-dog, magnifique de laideur, se fait particulièrement remarquer par ses jappements continuels, tellement bien imités, ma foi, qu'on jurerait que le monsieur n'a jamais fait autre chose sa vie durant.

A dix-heures tapant, comme dirait mon apache de frère, j'ouvre le bal en compagnie d'un gentil abbé dont la perruque capricieuse oscille au moindre choc, ce qui enlève à mon danseur le plus clair de ses moyens, entendez qu'il me marche copieusement sur les pieds et passe le reste du temps à me bredouiller des excuses qui se mêlent agréablement au fracas du jazz-band. Voilà un abbé qui n'inscrira plus son nom sur mon carnet de bal, foi de marquise.

Un âne lui succède, qui danse à ravir, impossible de savoir qui se cache sous cette grosse tête de carton au mufle soigneusement verni, mais je consens sans déplaisir à accorder à maître Aliboron une et même deux danses à venir, tant il est vrai qu'un âne qui danse bien vaut mieux qu'un abbé qui danse mal.

Et je danse, j'ai du succès (on sait ce que je pense de mon succès) mais j'aurais mauvaise grâce à nier que je ne m'amuse pas ; je passe des bras d'un toréador aux pattes d'un Teddy-bear et des pattes du Teddy-bear aux griffes d'un innocent chat de gouttière. Puis, c'est encore le Teddy-bear, cet ours m'accapare, il danse à merveille, d'ailleurs, et pas du tout comme son modèle à quatre pattes. Je donnerais gros pour savoir qui c'est. Non seulement ses traits me sont absolument cachés mais quand il m'adresse la parole, sa voix émergeant de l'énorme tête en peluche m'arrive si assourdie qu'il m'est impossible de l'identifier.

— Nous pourrions, jolie marquise, fait le Teddy-bear, bavarder cette danse, voulez-vous ?

Je fais signe que oui et le Teddy-bear secoue sa grosse tête pour me témoigner sa satisfaction ; si encore je pouvais apercevoir ses yeux, mais ils sont ca-

chés comme le reste ; ils me voient eux, pourtant, et c'est singulièrement gênant, ces yeux qui m'observent et me guettent sans merci derrière l'anonymat de cette grosse tête impassible.

— La belle et la bête, nasille l'ours, nous voici en plein conte de fées, un conte que je voudrais interminable puisqu'il me procure le plaisir de votre compagnie.

Je remarque :

— Dans les contes de fées, la bête est toujours un infortuné chevalier à qui une méchante sorcière a jeté un sort, est-ce votre cas, monsieur ?

— C'est mon cas, fait le Teddy-bear..

— Ah ! et comment s'appelle la méchante sorcière ?

— Ce n'est pas une méchante sorcière, c'est un petit bonhomme avec des ailes dans le dos et un carquois ou côté qui m'a jeté un sort... et me voici bien malheureux, bien malheureux...

Je crois, Dieu me pardonne, que je rougis... C'est terrible, aussi, ces prunelles qui m'épient à travers ces deux petits trous bordés de noir.

Je questionne, en raffermissant ma voix :

— Connaissez-vous le moyen de rompre le charme qui vous enchaîne, au moins, pauvre Teddy-bear.

La grosse tête s'incline gravement.

— Je le connais : ne pas vous quitter d'une patte pendant toute la soirée.

— Et si je me sauve ?

— Je courrai après vous.

— Et si je crie au secours ?

— Je crierai plus fort pour qu'on n'entende pas vos appels.

— C'est gai !

— C'est comme ça...

J'aperçois un groupe formé par le toréador, le chat de gouttière et un petit marmiton. Ils sont en grande conversation et, quand ils croient que je ne les observe pas, je remarque qu'ils regardent de notre côté. Sans doute trouvent-ils que ce Teddy-bear et moi nous parlons un peu trop longtemps ce fox-trot.

— Venez, marquise, me fait soudain mon compa-  
gnon.

— Où cela ?

— Sur la terrasse... Venez... Je vous en prie, venez..

Je pense que mon sauveur doit avoir terriblement chaud sous sa tête de peluche et qu'il ne serait sans doute pas fâché de respirer un peu. Ce serait amusant de refuser, mais sa voix à quelque chose de si impératif, malgré la déformation que lui fait subir la tête de peluche, que j'obéis sans trop me faire prier, aussi bien, je ne serai pas fâchée de me réfugier dans l'ombre de la terrasse, les terribles yeux du Teddy-bear n'auront plus l'occasion de m'espionner tandis qu'il me parlera ; nous serons à armes égales.

La terrasse donne sur l'étroit jardin qui sépare l'hôtel du garage, disposition que papa a voulue pour éviter que les voitures ne soient obligées de passer sous la voûte ; il y a, en effet, dans le fond du jardin, une porte donnant sur une rue adjacente, c'est par cette porte que le chauffeur gare sa voiture et se retire, son service terminé.

Dans la cour, au bas de l'escalier de pierre, je devine l'auto de mon frère dont la masse sombre se silhouette dans le faisceau de lumières venant du salon.

La terrasse est déserte, le Teddy-bear se penche vers moi, il me dit :

— Ne craignez rien, mademoiselle.

## CHAPITRE V

Ai-je répondu ? Je ne sais plus maintenant. J'ai dû être fort surprise de ce que me disais ce jeune homme, mais je ne me souviens pas lui avoir répondu quoi que ce soit, je n'ai peut-être pas eu le temps, car ce qui s'est passé ensuite est bien la chose la plus extraordinaire qui se puisse imaginer. Mon danseur à la tête d'ours m'a brusquement empoignée à bras-le-corps et, avant que j'aie pu me rendre compte de ce qui m'arrivait, m'a portée jusqu'à l'automobile

aperçue au bas de l'escalier, puis, bondissant au volant, tandis que je me débattais sur la banquette arrière, il a franchi la porte du jardin à toute vitesse.

J'ai crié, oui, je sais fort bien que j'ai crié, mais je sais aussi qu'après avoir viré sur deux roues, la voiture s'est enfoncée dans la nuit, tous phares allumés, et à une allure telle que sauter aurait équivalu à un suicide.

Il m'a crié, encore deux ou trois fois : « N'ayez pas peur, tenez-vous bien », et nous avons roulé à travers les allées du bois. Une course à la mort, un bolide...

Après, je ne sais plus... j'ai dû m'évanouir de peur... on conviendra qu'il y avait de quoi...

Maintenant, je suis chez lui, ou plus exactement chez sa mère, à Bois-Guillaume, car mon ravisseur n'est autre que le jeune homme de l'express de Bruxelles, celui que j'avais pris pour un Anglais et qui m'a écrit cette lettre trouvée dans ma valise.

Il paraît que j'ai été sérieusement malade pendant deux jours, on m'a soignée avec beaucoup de sollicitude, mais lui, je ne l'ai pas encore revu depuis la minute où il m'a transportée, plus morte que vive dans la chambre que j'occupe en ce moment.

Dans ces instants d'extravagance physique, on peut croire qu'on voit ou qu'on pense moins bien. Erreur. Les sens exaspérés atteignent une sorte d'acuité atroce. Je suis là qui me demande pourquoi dans quel but, il m'a enlevée. Eh parbleu, je le sais bien pourquoi il m'a enlevée parce qu'il m'aime et qu'il veut m'épouser.

Pourquoi enlève-t-on une jeune fille ? Pour contraindre ses parents à vous accorder sa main ; c'est évident. Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas attendu qu'on la lui refuse, cette main qu'il veut prendre de force... Mes parents n'auraient pas dit non. Je pense... moi non plus...

N'est-ce pas bizarre de penser que pour la première fois... Oui, pour la première fois, je n'aurais pas refusé un prétendant...

Mon imagination me fait échafauder des hypothèses toutes également vraisemblables, mais dont aucune ne

me satisfait. Je me dis aussi que ma captivité ne pourrait être bien longue et que mes parents... la police... Mais, d'abord, suis-je réellement captive ?

La porte de ma chambre n'est pas fermée à clef, je la franchis et je descends un escalier noyé d'ombres; quelques pas encore et je traverse un vestibule sur lequel donnent trois portes massives dont je tâte de la main les lourdes sculptures. Laquelle ?

Mais on m'a entendue, sans doute, je perçois un bruit de pas légers et, l'instant d'après, je me trouve en présence d'une dame aux cheveux finement argentés qui me sourit aimablement.

— Veuillez entrer ici, mademoiselle, fait-elle, en m'ouvrant celle des trois portes qui donne accès au salon.

« J'espère que vous voilà complètement remise...

Elle a l'air infiniment respectable, très distinguée et elle me considère avec bonté... Serait-elle complice ? Je ne comprends plus... plus du tout...

J'ai été vaillante jusqu'ici, vais-je être moins courageuse, juste au moment où il convient que je ne me laisse pas intimider, non. Puisque, aussi bien, je veux savoir... et que je ne puis pourtant pas... avoir l'air de deviner. Je lui dis, agressive :

— J'exige que vous me disiez la vérité, madame, je suis ici contre mon gré... et...

— Vous saurez tout, fait-elle vivement. Mon fils n'a eu d'autre but, en vous... conduisant chez moi, que de vous soustraire à ceux qui essayaient de vous nuire ou, plus exactement, de nuire à monsieur votre père.

— Je ne comprends pas, madame...

— Vous allez comprendre...

Son ton est celui d'une personne très sûre d'elle-même et étonnamment calme... et moi qui m'étais imaginé que ce jeune homme...

Sans doute mon interlocutrice vient-elle de deviner ma pensée. Elle hésite, cherche ses mots, et finit par me dire, avec un sourire contraint :

— Mon fils vous expliquera tout ceci beaucoup mieux que moi, mademoiselle...

Sans attendre ma réponse, elle s'est levée et je l'entends appeler doucement : « Jean... Viens donc... »

Il entre, désinvolte, presque gai et me salue comme si c'était la chose la plus naturelle du monde que je sois là, dans ce salon, à quelque deux cent kilomètres de chez moi.

Si jamais j'en ai voulu à quelqu'un, je crois que c'est à ce jeune homme, à cette minute, pour son assurance crispante, pour cet air content de soi, pour son flegme qui frise l'impertinence.

Ai-je rêvée, oui ou non... Est-ce lui qui m'a enlevée... Si ce n'est pas lui, qu'il le dise...

Et voilà, il le dit, c'est bien lui qui m'a enlevée en auto, c'est lui le Teddy-bear... Seulement — comme je le grifferais avec plaisir quand il m'explique cela — seulement, est-ce bête tout de même, il paraît que cet enlèvement n'est pas à proprement parler un enlèvement, il a voulu éviter que je ne tombe dans un piège... Oui... C'est cela. Il ne m'a pas enlevée, lui, il m'a tout simplement protégée.

Vous croyez qu'il éprouve une gêne quelconque à me détailler cette histoire de brigands. Pas la moindre. Je jurerais qu'il attend mes remerciements.

Craignant que je n'aie pas bien compris, sans doute, il m'explique l'affaire en détail. Il ne doit pas y avoir d'équivoque. Vous ne voudriez pas que je le soupçonne de m'avoir enlevée par amour... Non, pour qui le prenez-vous, ce monsieur ? C'est un homme bien élevé... C'est un gentilhomme. C'est un gentleman... je ne sais pas ce que je lui ferais.

— J'avoue, fait-il, que je m'étais glissé à cette soirée à l'aide d'une invitation qui ne m'appartenait pas. C'est un ami qui m'avait donné son carton. Je vous ai écrit une lettre ridicule, mademoiselle, une lettre dont je vous supplie de ne pas tenir compte, en aucune façon... — et il est admirable. — Je ne savais pas, alors qui vous étiez, je ne le savais pas, alors, mais au moment où le train s'est arrêté en gare de Bruxelles, quand je vous ai passé votre valise qui était dans le filet, j'ai déchiffré la petite étiquette bordée de cuir attachée à la poignée et j'ai eu la curiosité de venir à cette soirée.

• Le bal étant un bal de « têtes », ma présence passait complètement inaperçue... Seulement...

— Seulement ?

— Seulement... tandis que je me promenais dans les salons de madame votre mère et dans le jardin, car j'étais arrivé ridiculement de bonne heure, le hasard m'a fait surprendre cette conversation...

— Ce complot...

— Oui, je vous ai dit que c'étaient ces trois jeunes gens travestis en toréador, en chat et en...

— Marmiton...

— C'est cela même. Il s'agissait de s'emparer de vous, de vous jeter dans la voiture qui stationnait dans le jardin et de vous conduire dans un village dont je n'ai pu entendre le nom. Une fois-là, ils vous obligeaient, sous menace de mort, à écrire à M. Charpentier, lequel est à Londres, si j'ai bien compris, pour provoquer son retour immédiat.

— Il semble que c'était là le véritable but de toute cette machination, interrompit alors Mme de Rigny : contraindre monsieur votre père à écourter brusquement son séjour à Londres. De la conversation qu'a surprise mon fils, il ressortirait que monsieur votre père traite en ce moment à Londres une affaire considérable qui nécessiterait sa présence pendant quelques jours encore. Sans doute essayait-on de faire échouer cette affaire en l'obligeant à rentrer à Paris, je suis heureuse que mon fils ait réussi à déjouer ce complot.

Son fils... Son fils... Je le hais, son fils. Est-ce qu'on n'a jamais vu enlever une jeune fille, en automobile, et la nuit encore, au cours d'un bal travesti... pour déjouer un complot... Non, mais, a-t-on idée de cela... enlever une jeune fille pour qu'elle ne soit pas capturée par des brigands... Voilà bien ma veine... On m'enlève... Un jeune homme m'enlève... Je connais toutes les émotions, toutes les horreurs, toutes les angoisses d'une course folle, éperdue, sauvage... je m'évanouis naturellement... et quand je reviens à moi c'est pour apprendre de la bouche de mon ravisseur, assisté de sa mère, qu'il m'a enlevée pour déjouer un complot... Non, je vous le demande... A-t-on idée d'une histoire pareille. Il m'a enlevée pour

déjouer un complot... Non, je vous le demande... A-t-  
chines-là... C'est trop de guigne...

Le monsieur et sa mère sont là bien tranquilles, fort  
satisfaits d'eux-mêmes. Ils se disent, sans doute, que  
tout cela est parfait, irréprochable, excellent...

Moi, je me suis imaginé un jeune homme qui se  
trainait à mes pieds, me suppliant, avec des larmes  
dans la voix, de lui pardonner sa coupable audace...  
Je me suis vue lui accordant sa grâce pas tout de suite,  
évidemment, mais, enfin après un temps raisonnable. et  
je me trouve en présence d'un gaillard triomphant,  
presque jovial et qui ne songe même pas à s'excuser  
de son insolence.

— Nous avons prévenu madame votre mère ma chère  
petite, ajoute la dame, et nous pensons qu'elle vien-  
dra vous prendre ici.

C'est complet.

Il ne dit plus rien, lui. Cela vaut peut-être mieux  
ainsi, car s'il parlait, je soupçonne que ce ne pourrait  
être que de la pluie et du beau temps. Se doute-t-il  
seulement du coup de massue qu'il vient d'asséner sur  
mon beau-rêve, a-t-il la moindre idée de l'irréremédia-  
ble déception qui me coupe bras et jambes. Sait-il que  
j'étais toute disposée à... réparer un scandale qui n'a  
hélas, jamais existé que dans mon imagination..

J'ai cru vivre un roman et je ne suis que la grotes-  
que héroïne d'une manière de vaudeville... Mes pa-  
rents viendront me chercher... je crois qu'il y a une  
chanson qui commence comme ça... Ce tantôt quand  
j'étais prisonnière du prince charmant, j'ai norci une  
feuille de papier à « essayer » des paraphes : « Ma-  
dame Jean de Rigny », « Comtesse Jean de Rigny »,  
« Yvonne de Rigny », « Comtesse de Rigny »... Je les  
ai tous expérimentés... Ça avait une certaine allure...  
Mais je vois bien que je resterai Yvonne Charpentier,  
comme devant, la petite cirage, quoi... la demoiselle  
qu'on enlève pour déjouer un complot.

— Vous devez être morte de fatigue, me dit la da-  
me.

Et son fils, le monsieur qui a déjoué le complot,  
ajoute gentiment :

— Après un voyage pareil... j'ai roulé à quatre vingts

de moyenne, ce n'est guère étonnant.

Je fais signe que oui, et me roidis pour ne pas fondre en larmes, brusquement, comme quand j'étais toute petite...

## CHAPITRE VI

En descendant de ma chambre le lendemain matin, j'ai trouvé maman qui m'attendait.. Mme de Rigny et son fils ont pris grand soin de bien expliquer mon aventure, j'imagine, car mon excellente mère partage entièrement leur manière de voir, elle trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, j'aurais vraiment mauvaise grâce à laisser percer mon dépit.

Maman est venue en auto, je n'ai plus qu'à repartir avec elle, sans omettre de me confondre en remerciements émus pour le grandissime service que ce monsieur a rendu aux finances paternelles.

— Madame... transmettez, je vous prie, nos regrets à M. Charpentier...

— Mademoiselle... Adieu, mademoiselle.

— Madame... Monsieur...

Et voilà, c'est tout.

Firmin exécute un virage savant tandis que les pneus grincent sur le gravier. Je ne jurerais pas que Firmin ne dissimule savamment une terrible envie de rire sous son masque impénétrable de chauffeur trop bien payé. Je vais être la fable de l'office, c'est inévitable. Il faut, hélas, l'aveuglement d'une mère, toute à la joie d'avoir retrouvé une fille qu'elle a cru perdue pendant vingt-quatre heures pour ne pas s'aviser de cela. Cette pensée m'est intolérable, si intolérable que je me risque incontinent à questionner maman sur ce qu'elle a jugé à propos de...

— J'ai tout arrangé, fait maman sans me laisser le loisir de préciser autrement mes craintes. Nous faisons un crochet jusque chez tante Amélie, le chauffeur est prévenu... Pour tout le monde, c'est tante Amélie

qui t'aura ramenée chez elle le soir du bal. On sait qu'elle est assez folle pour ça... enfin, je veux dire, on sait que c'est une originale, et personne ne trouvera étonnant qu'elle t'ait emmenée sans prévenir... Elle n'y a pas encore pensé, évidemment, mais si l'idée lui en venait, elle le ferait certainement, elle n'a jamais que les idées comme ça en tête et elle se moquerait pas mal de me plonger dans une inquiétude mortelle.

— De ce côté-là tout va bien. Tu as prévenu tante Amélie...

— Non.. mais je lui expliquerai en arrivant. Elle comprendra fort bien qu'il vaut mieux qu'on croit que c'est elle qui t'a hébergée pendant ces deux jours.

— Evidemment.

Maman n'en dit pas plus long. Elle doit être assez satisfaite de son plan, sans compter que l'occasion est belle de faire endosser à la sœur de papa la responsabilité de ma brusque disparition. Dès l'instant que cette pauvre tante Amélie en aurait été bien capable, on peut parfaitement tenir la chose comme réelle ; tante Amélie manquerait à tous ses devoirs si elle ne comprenait pas ça.

Le télégramme de Mme de Rigny est heureusement arrivé assez vite, avant qu'on ait eu le temps de prévenir papa, et cela aussi est essentiel, puisque, dans le cas contraire l'intervention de ce jeune homme devenait inutile.

— Ils ont été très aimables, convient maman et elle ajoute, suprême hommage :

« Ce sont des gens très bien, tout ce qu'il y a de plus comme il faut.

Le sort en est jeté, résignons-nous, il n'y aura donc que moi pour ne pas trouver parfait monsieur Jean de Rigny, ravisseur conscient et organisé, tranquillité des parents et désespoir des jeunes filles.

— Tu n'as pas froid ?

— Non, maman.

Est-ce que je puis lui dire que j'étouffe... de rage.

— Qu'est-ce que tu tiens là, enveloppé dans ton écharpe ?

— C'est ma perruque, maman.

— Ah ! oui, ta perruque de marquise. Tu vois que j'avais raison de te conseiller ce travesti, qu'est-ce que tu deviendrais maintenant si tu étais costumé en aimée ou sauvagesse.. Tu serais belle pour arriver chez tante Amélie.

C'est la vérité vraie. Cette robe de marquise avec ses paniers et sa guirlande de petites roses pompon est presque à la mode d'aujourd'hui.

Las ! N'était-ce pas la toilette type pour un vrai enlèvement ? Et dire que cet hurluberlu ne s'en est même pas douté... Rien que cela aurait dû le faire réfléchir.

Firmin marche bon train et bientôt nous sommes en vue de la maison de campagne de ma tante Amélie, à Longjumeau, la ville du célèbre postillon, laquelle lui a, d'ailleurs, élevé une statue magnifique. Qu'est-ce que Portici attend pour s'offrir l'effigie de la Muette, je me le demande.

— Tu me laisseras expliquer à ta tante, fait maman. Il ne faut pas entrer dans trop de détails, juste ce qui est indispensable.

Voilà une consigne que j'observerai religieusement, je ne tiens pas le moins du monde à expliquer mon aventure à ma tante ; je ne suis pas autrement fière, d'ailleurs, de ce rôle d'otage passive. Je me fais l'effet d'un colis, relativement précieux, qu'un voiturier diligent et bien intentionné aurait transporté et rendu à son propriétaire, sans avoir eu la curiosité de regarder ce qu'il y avait dedans.

Pendant le colloque avec ma tante, je me tiens prudemment à l'écart. C'est tôt fait. Il paraît que ma tante Amélie prend très bien la chose ; c'est décidément une femme de ressource et la pensée d'être tenue pour responsable de ma disparition ne paraît pas l'effrayer outre mesure.

— Vous n'allez pas partir comme ça, s'indigne-t-elle, devant le refus de ma mère d'enlever son chapeau. Vous prendrez bien un « petit quelque chose ».

C'est étonnant comme dans la famille de papa, ils sont enclins à prendre des « petits quelque chose » à toutes les heures du jour. C'est comme quand ils voyagent, pour aller de Longjumeau à Paris, ma tan-

te ne consentirait jamais à se mettre en wagon sans emporter un panier plein à craquer de charcuteries variées autant qu'indigestes. Elle appelle ça un « encas ». Le cas où la faim la saisie à la gorge n'a pas dû se présenter souvent, car j'ai toujours observé que son panier n'était jamais tout à fait vide quand elle arrivait à destination.

Et nous collationnons. La bouche pleine, je suis dispensée de narrer mes impressions de jeune fille enlevée, enlevée pour déjouer un complot, ce dont je suis bien aise, d'autant plus que ma mère étant assez avare de détails ma tante désirerait volontiers savoir comme tout cela est arrivé. Au fait, je me trompe peut-être, elles paraissent si tranquilles toutes deux, si persuadées que je dois être de leur avis et estimer que mon aventure se termine aussi bien que possible.

— Tu as dû avoir une peur affreuse, me dit ma tante, et croire que ce monsieur... enfin, ce jeune homme... voulait...

— Amélie... Je t'en prie..., fait maman alarmée. Qu'est-ce que tu vas chercher là... Yvonne n'est pas une sotte, Dieu merci...

— Pas une sotte, non... mais elle a dû avoir joliment peur tout de même, n'est-ce pas, Yvonne... Moi, si cela m'arrivait, je crois que je mourrais de frayeur. Heureusement que... que cela n'arrivera pas...

C'est maman qui n'a pas pu s'empêcher de dire ça, oh... sans malice aucune, bien entendu, mais je devine que ma tante n'est pas contente du tout.

— Quand j'avais l'âge d'Yvonne, fait-elle d'un air pincé, je me souviens d'un jeune commis qui habitait en face de chez nous, et, un soir...

— Amélie...

— Mon Dieu... Si on ne peut rien raconter...

— Quand on n'a rien d'autre à raconter on fait aussi bien de se taire, remarque maman. Yvonne n'a pas besoin de connaître tes aventures.

— Mais, puisqu'il n'y a rien eu. Figure-toi, qu'au dernier moment, le garçon en question a eu peur de mes parents, ou de ses parents à lui, je ne sais plus, je ne l'ai même jamais revu.

Elle aussi !... Je ne sais trop pourquoi, mais cette

idée que ma tante a failli être enlevée... sans être enlevée, m'est résolument désagréable. Quand j'aurai son âge, c'est-à-dire quand je serai vieille, j'aurai du moins le bon goût de ne pas raconter cela à ma nièce, si j'en ai une, c'est vraiment trop triste...

Me voici définitivement au bercail. Grâce aux savantes précautions de maman, il n'est pas le moins du monde question de ma fugue. Pour tout le monde, j'ai été passer deux jours à Longjumeau chez ma tante Amélie ; tout le monde le croit ou feint de le croire, ce qui revient exactement au même. Je donnerais gros pour y croire aussi, mais, hélas, il n'y a pas moyen et je suis condamnée, martyre insoupçonnée, à raconter en riant, quand on me fait l'honneur de m'interroger, une aventure qui sera le plus douloureux souvenir de mon existence.

Papa est revenu de voyage, bien tranquille, extraordinairement calme. J'ai pu savoir que l'affaire qui avait motivé son déplacement avait brillamment réussi.

Pauvre papa, s'avisera-t-il jamais que le succès qu'il vient de remporter me coûte autant de larmes. C'est tout un morceau de mon misérable cœur qu'il a enfermé dans son coffre-fort en même temps que les titres de ses adversaires. Jusqu'ici je m'étais, à la vérité, fort peu soucieuse de ses démêlés avec les magnats de la finance, mais aujourd'hui, je suis bien obligée de convenir que ces combats de géants, ces luttes de rois de l'or, essayant de se faire toucher réciproquement des épaules, qui le passionnent et l'enivrent, ont quelque chose de terrible. Puisse-t-il ne jamais soupçonner le prix de cette victoire.

Néanmoins, si mon... éclipse, oui, appelons cela mon éclipse, semble devoir passer inaperçue, il me paraît que la sollicitude toute débonnaire dont m'entourent à l'accoutumée Mme Orlandi et miss Stilston s'est considérablement modifiée. Ces braves personnes ne se contentent plus de m'assister, voire de m'accompagner dans mon « footing » au Bois et ailleurs, elles me surveillent, eh oui, miss Stilston surtout, me surveille que cela en devient crispant.

Maman doit leur avoir fait la leçon à toutes les deux et miss, en brave gendarme qu'elle est, exagère à plaisir la consigne. En fait, elle ne me quitte pas d'une semelle, c'est tout juste si elle ne me tient pas solidement par le bras quand nous sortons ensemble. J'en conclus que maman n'est peut-être pas tout à fait dupe de mon apparente résignation et qu'elle a vaguement deviné que j'ai dû mettre quelque complaisance à me laisser enlever par ce Teddy-bear de malheur. Entre nous, les petites filles et, surtout, les grandes filles comme moi, sont trop souvent portées à oublier que leur mère a été jeune avant elles.

Quoiqu'il en soit, ma vie est devenue à la lettre, insupportable. Je suis au piquet, à l'attache, comme cette pauvre de chèvre dont parle Alphonse Daudet.

Vais-je aussi me sauver par la fenêtre... Oui, si je savais où aller ; la chèvre de ce bon M. Seguin avait la montagne, la verdure, l'herbe tendre qui l'attiraient, mais moi...

Le loup, le loup lui-même, a refusé de me croquer!

Je crois bien que c'est Giraudoux qui fait dire à un de ses personnages : « Si un homme s'ennuie, secouez-le, si une femme s'ennuie, retenez-la ». Je m'ennuie à poings fermés, tout m'ennuie, mais il serait vraiment superflu de me retenir, je n'ai guère envie d'aller et de venir, je suis installée dans ma tristesse comme d'autres se carrent dans leur bonheur. Je n'ai de goût pour rien et, pourtant, Dieu sait si mon Paris est aimable à l'automne. Paris est un peu comme ces jolies femmes qui ne sont tout à fait belles qu'à l'âge de la maturité.

À l'époque de la rentrée, Paris s'épanouit, se retrouve, s'exalte, semblable à ces roses « plus que d'autres exquis » dont parle d'Aubigné. Les magasins font peau neuve il y a du bruit, de la gaieté, de l'animation dans l'air et puis, et puis, les couturiers exhibent leurs nouvelles collections et cela seul, n'est-ce pas, suffirait à faire oublier bien des choses.

Au fait, c'est une idée, pourquoi n'irais-je pas faire un tour place Vendôme et rue de la Paix, histoire de promener miss Stilston sur les tapis de haute laine de

ces messieurs et dames de la grande couture.

...Et nous allons chez X... et Y.. Je me crois transportée dans un palais de féerie, je vais de salons en salons, reprise malgré moi par cette fièvre spéciale qui s'empare de nous toutes à la minute où nous franchissons le seuil des marchands de frivolité, caressant distraitemment les rutilantes étoffes, faisant crisser les soies lamées d'or, les satins somptueux, les riches brocarts et les tulles diaphanes, si légers que leur toucher est comme une bouffée d'air chaud.

Je sais très bien que je n'achèterai rien, mais j'éprouve une joie que je n'osais escompter à flatter ces merveilles, à les manier, à les déplier à ma guise, en me grisant de leur contact tiède et ensorceleur. Je chiffonne des dentelles sans prix, j'examine, attentive, des robes que je ne désire pas et, condescendante, obéissant à l'invite des vendeuses, j'essaye des manteaux de fourrure qui me font chaud aux épaules et m'enveloppent comme d'une caresse.

Chez X... où mon arrivée est annoncée à grand renfort de sonnettes électriques par un portier plus chargé de galons qu'un amiral péruvien, on me fait « passer la collection », c'est une faveur qu'on n'accorderait pas à tout le monde, mais ne suis-je pas la « Petite Cirage ».

— « Corsaire », annonce la vendeuse.

Le manequin qui présente la robe baptisée « Corsaire », évolue gracieusement, sous les yeux extasiés de Miss, de ce pas à la fois nonchalant et maniéré, particulier aux mannequins, fait de glissements alanguis et de déhanchements exagérés. En toutes autres occasions une semblable démarche paraîtrait le comble de l'extravagance, pour ne pas dire du grotesque, mais en matière de présentation, il est admis qu'il faut traîner le pas, à la façon d'une chatte qui aurait reçu un maître coup de bâton sur les reins.

J'ai peu regardé « Corsaire » et je regarde moins encore « Esmérales » qui est présentée par une grande fille blonde, outrageusement maquillée, au sourire figé, les yeux lourds de « rimmel »; pourtant, la robe de lamé rose et argent, rehaussée de broderies et de motifs

de perles, est ravissante. Mais tout cela, déjà, ne m'amuse plus.

Je suis un peu honteuse de faire défiler ces jeunes filles pour mon seul caprice et je pense que cela ne doit pas être tous les jours drôle de pirouetter, virevolter et se déhancher en cadence, pendant des heures et des heures, en des poses étudiées, sans jamais cesser de sourire.

On les dirait indifférentes à tout ce qui les entoure, comme de merveilleuses poupées mécaniques, admirablement faits et non moins admirablement réglées, sachant tout juste marcher et pivoter sur leurs hauts talons.

Elles vont, de leur pas traînant et paresseux, tantôt altières et souveraines, tantôt gavroches et souriantes, mais, le plus souvent, le regard perdu dans le vague et comme voilé de tristesse... Des poupées... oui.. on dirait des poupées, mais je sais fort bien que ces poupées sont des femmes comme moi et qu'une fois la belle robe enlevée, le petit mannequin remettra son tailleur bleu qui « fait chic » mais qui ne tient pas chaud, pour regagner sa chambrette tout là-haut à Montmartre.

Je me sauve, confuse, incapable de jouer plus longtemps à la dame qui veut se commander une robe, et fort mécontente de moi.

## CHAPITRE VII

Voici bien d'une autre affaire... Mais vous n'allez pas me croire... enfin, vous ferez comme vous voudrez... Il n'en est pas moins vrai que demain, oui, demain à l'aube... tenez-vous bien. Demain, dis-je, deux hommes se battront en duel pour la « Petite Cirage »... Pour moi... Pour moi toute seule... Sans égard au moindre complot ou à la plus petite chose qui ne soit pas moi, uniquement et exclusivement, moi.

N'allez pas croire que j'en sois heureuse ou même contente... Ce duel m'épouvante, bien entendu ; je ferais n'importe quoi pour l'empêcher, si je le pouvais... Mais j'en suis flattée, ça oui, j'en suis très flattée...

C'est toute une histoire que je vais vous conter aussi impartialement qu'il est possible à une héroïne et une vraie — relatant une histoire où il est surtout question d'elle-même.

Depuis une huitaine de jours, au cours de mes promenades dans Paris avec miss Stilston, j'avais remarqué qu'un jeune homme me suivait. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement désagréable d'être suivie, surtout quand le suiveur est jeune et élégant et qu'il a le bon goût de ne jamais vous adresser la parole, mais, à la longue, cela devient quand même agaçant.

Mon suiveur à moi — j'ai dit qu'il était mis avec une certaine recherche — avait positivement bon air, de la distinction, une aimable tournure, bref : un parfait gentleman. Quand nous sortions de chez nous, miss et moi, je le trouvais invariablement qui faisait les cent pas sur le trottoir opposé, avec un air de ne pas avoir l'air, qui m'amusait prodigieusement. Notez que je l'avais déjà aperçu de la fenêtre effectuant son petit manège et feignant de s'intéresser à toute autre chose, mais en réalité, guettant notre sortie dans la vitrine de l'antiquaire qui est en face de chez nous.

Aussitôt qu'il distinguait ma silhouette dans son miroir rétroviseur, je le voyais se donner un mal incroyable pour passer inaperçu et, après quelques secondes d'attente, suivant que nous tournions à gauche ou à droite, il nous emboîtait le pas, en prenant bien soin de rester toujours à une distance fort respectueuse de Miss et de moi.

Pour celles qui, n'ayant jamais été suivies, ignoreraient ce qu'on entend par « distance respectueuse », j'ajoute que c'est au moins une vingtaine de mètres.

Les deux premiers jours l'aventure s'est exactement bornée à une promenade pédestre de l'Etoile au Faubourg Saint-Honoré, avec retour par les Champs-Élysées. La première fois, il m'a attendue trois quarts d'heure devant chez L... où j'avais un tailleur à essayer et la seconde, deux heures et demi devant le domicile d'une amie de pension où j'ai cru bon de m'attarder outre mesure pour voir s'il tiendrait. Il a tenu... Nous l'avons retrouvé en sortant, et si j'ai refusé de prendre le taxi que miss voulait absolument fréter pour rentrer,

c'est parce que je voulais voir jusqu'où irait sa patience Elle a été jusqu'à ma porte, jusqu'à vingt mètres de notre hôtel ; il ne s'est pas arrêté avant, mais il n'a pas été plus loin, c'est-à-dire qu'il n'a pas franchi les limites de la distance respectueuse et des convenances.

— Ce n'était déjà pas mal, mais, comme bien vous pensez, je m'étais promis de faire mieux, et en effet, le troisième jour, je l'ai... semé, entendez qu'au prix de mille et une ruses diaboliques dont la moindre aurait déconcerté un Indien Siou sur le sentier de la guerre, je suis arrivée à lui faire perdre notre piste...

Le lendemain... il était à son poste... gentil, aimable, souriant et toujours à distance respectueuse, vingt et vingt-cinq mètres, selon que la rue est déserte ou encombrée.

Il m'a suivie, ce jour-là, en taxi-auto, en tramway et en autobus sans me lâcher, sans me perdre une seule seconde de vue... Ah ! on peut dire qu'en tant que suiveur le mien était parfait.

Je dois à la vérité de reconnaître que rien dans son attitude, sa démarche ou sa manière de se comporter tandis qu'il s'attachait à mes pas, n'a jamais donné lieu à la plus légère critique. Je l'ai toujours vu calme, patient, attendant... quoi... je ne sais, mais attendant, c'est positif, avec une constance digne d'un meilleur sort.

Une fois dans l'autobus Passy-Bourse, que je ne prends jamais, mais que j'ai pris ce jour-là, malgré la vive répugnance de miss Stilston, pour l'examiner tout à loisir. Je l'ai dévisagé effrontément pendant tout le parcours, au point que le pauvre garçon, au dernier degré de la confusion, en a si bien mâchonné son ticket que le contrôleur a failli lui dresser contravention et qu'il a dû repayer le prix de sa place (Vous pensez si je m'amusais). Une autre fois, j'ai si brusquement rebroussé en chemin au tournant d'une rue qu'il s'est littéralement cogné sur moi. Mais jamais, au grand jamais, je n'ai surpris chez lui le plus petit mouvement d'impatience, voire de contrariété...

Bref, cet homme calme, discret et déférent est toujours demeuré irréprochable et, sans doute, se serait-il condamné à demeurer mon suiveur perpétuel, si, par

un bel après-midi de la semaine dernière, son manège n'avait attiré l'attention de mon frère Robert. Robert était le seul, je crois, avec papa et maman, à ne se douter de rien, car le chauffeur et Miss et le concierge et les autres domestiques aussi, bien entendu, avaient depuis longtemps démasqué mon suiveur. Robert, donc, me dit, comme je rentrais, avec mon bonhomme en arrière-garde :

— Qu'est-ce que c'est que ce particulier-là... On dirait qu'il te suit dans la rue ?

Avec mon frère Robert j'ai appris depuis belle lurette qu'il est parfaitement superflu de jouer au plus fin, j'avoue donc, qu'en effet, il me semble que ce jeune homme me suit... quelquefois...

— S'il a le malheur de remettre ça, fait Robert, j'irai lui parler, moi, à ce mirliflor, et je lui apprendrai à suivre les jeunes filles... Il est ridicule, ce type-là.

Le lendemain, bien entendu, mon suiveur était à son poste, arpentant le trottoir devant l'hôtel et très occupé, selon son habitude, à examiner les bibelots de l'antiquaire d'en face.

— Il est encore là, me dit mon frère... C'est inimaginable... Tu vas sortir avec Miss, comme si de rien n'était, et si je le vois vous suivre, je descends lui demander ce qu'il veut...

J'avoue que je n'étais qu'à demi rassurée, mais le moyen aussi d'empêcher qu'un frère s'en aille venger l'honneur de sa sœur. Si j'avais fait mine de m'y opposer, il aurait été capable de tout raconter à maman et, alors, Dieu sait ce qui serait arrivé... Une affaire de tous les diables...

Au surplus, j'étais à cent lieues de me douter que ça pouvait se terminer par un duel.

Je sortis donc avec Miss (elle a une façon de regarder mon suiveur et de détourner la tête qui est tout un poème) et crac, j'ai immédiatement l'intuition qu'il nous suit... je me retourne, c'était plus fort que moi, et j'ai juste le temps de voir mon frère aborder le quidam...

Il m'a raconté ça quand je suis rentrée. Il paraît que le jeune homme a été tellement ahuri qu'il est demeuré sans pouvoir articuler une syllabe. Robert lui a

alors tendu sa carte et l'autre lui a donné la sienne.

— Je recevrai probablement la visite de ses témoins demain matin, a ajouté mon frère avec crânerie. Comme c'est lui qui est l'offensé, c'est lui qui aura le choix des armes.

Et comme je m'étonnais que ce soit mon suiveur l'offensé, attendu que c'était lui qui m'avait suivie, mon frère précisa d'un ton négligent :

— Evidement, mais j'oubliais de te dire que devant son refus de me fournir une explication, je l'ai giflé du dos de la main, comme ça se fait toujours en pareil cas. C'est la première fois que j'ai un duel, mais je sais comment cela se pratique. C'est, je crois, un jeune homme bien élevé, car il n'a pas essayé de me rendre la gifle que je lui avais donnée, comme n'aurait pas manqué de le faire un individu ignorant des usages. Voilà...

Voilà... Vous savez maintenant pourquoi et comment je suis une héroïne.

Il est à peine nécessaire de vous dire que ce duel est tenu absolument secret. Personne à la maison ne se doute de l'affaire ; mon frère est, d'ailleurs, tout à fait à la hauteur des circonstances, d'un calme extraordinaire, froid, remarquablement maître de lui, il va et vient comme si de rien n'était. Admirable, il est admirable...

C'est aujourd'hui que ces messieurs sont venus le trouver. Je les ai aperçus au moment où le valet de pied les faisait entrer dans le bureau de Robert. Il y en avait un grand avec des guêtres et un pince-nez et un autre, moyen, en jaquette et chapeau haut de forme. L'autre, celui qui avait des guêtres, avait un chapeau mou vert foncé avec le nœud placé derrière, j'ai horreur de ces chapeaux-là...

Je sais enfin ce qui a été décidé. Les excuses ont été jugées impossibles et la rencontre inévitable. Robert me fait part de cela d'un petit air tranquille, comme s'il n'avait fait autre chose, sa vie durant/que de se battre en duel avec des gens qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam.

Mon adversaire a choisi l'épée, dit-il.

— L'épée ! C'est dangereux...

— Pas plus que le pistolet. Il y a même cet avantage qu'avec l'épée un accident est presque impossible, tandis que dans une rencontre au pistolet on peut avoir à faire à un maladroit qui vous envoie sa balle dans la tête, même s'il est incapable de faire convenablement un carton à vingt pas.

— Et à l'épée ?

— A l'épée, c'est différent. Si le type est bon tireur, enfin, si c'est un gaillard qui a quelques années de salle, il peut vous embrocher à la première reprise... Il peut... Il en est capable, mais il ne le fait jamais, il met toute son adresse à vous faire une piqûre, généralement insignifiante, qui arrête le combat. S'il est mauvais épéiste et, surtout, si c'est la première fois de sa vie qu'il tient une épée, cela devient un peu plus dangereux, enfin, je veux dire qu'il convient de faire attention, mais aucun accident n'est à craindre. Au pistolet, le premier venu peut, sans le vouloir, vous abattre comme un lapin, mais à l'épée, à moins que vous soyez aussi novice que lui et que vous alliez vous jeter sur son tournebroche il y a beaucoup moins de danger à se battre avec un débutant.

J'apprends encore que les rencontres entre gens du monde, comme c'est le cas ici, donnent lieu à une sorte de procès-verbal inséré le lendemain dans les journaux et relatant les péripéties du duel. Toutefois, mon frère ne pense pas que son adversaire et lui consentiront à ce que leur rencontre soit rendue publique. Il aurait fallu pour cela envoyer des communiqués à la presse et ils n'en ont rien fait, estimant que le motif de leur duel étant strictement privé, il convenait de ne pas l'ébruiter.

Il y a un point qui demeure obscur : c'est la personnalité de l'adversaire de mon frère, c'est-à-dire de mon suiveur, et les raisons qu'il a jugées bon de donner pour se justifier, si tant est qu'il ait essayé de justifier sa conduite. Quand je l'interroge là-dessus, Robert se dérobe, se bornant à m'apprendre que son adversaire est un gentleman et, qu'au surplus, il importe peu qu'il se justifie, attendu qu'ayant reçu une maîtresse gifle de lui, Robert, il serait tout à fait malséant qu'il crut devoir, par surcroît, lui fournir des explications.

Si je comprends bien, cette gifle arrange tout. Mais je comprends sans doute fort mal car pour moi, c'est précisément cette malencontreuse gifle qui vient tout compliquer. J'aurais bien aimé savoir, pourtant, pourquoi il me suivait avec tant d'obstination.

Vous direz que ce n'est guère malin à deviner et que, de toute évidence, ce n'est pas, cette fois, pour déjouer un complot, j'entends, mais sait-on jamais... Depuis mon aventure de Bois-Guillaume je suis devenue terriblement sceptique. Enfin, j'attendrai, il paraît que tout de suite après la rencontre, quand les duellistes se seront réconciliés sur le terrain, je saurai tout ce que je voudrai.

La rencontre est pour demain, au petit jour derrière le polo de Bagatelle. Le difficile ne sera pas de m'y rendre, j'arriverai assez facilement à m'échapper de la maison, mais de décider miss Stilston à m'accompagner, car mon frère est absolument formel sur ce point ; il ne tolérera ma présence qu'à la condition expresse que je sois accompagnée de ma gouvernante. J'ai beau lui représenter combien il me sera malaisé de faire lever Miss au petit jour pour la convier à m'accompagner, sous prétexte d'aller cueillir des champignons au bois de Boulogne ou quelque chose dans ce goût-là ; rien à faire. Ou je viendrai avec miss Stilston, ou je resterai à la maison, et encore, il faudra que nous nous arrangions de manière à ne pas nous faire voir.

Vous ne voudriez pas que je renonce à assister à ce duel, pourtant. Depuis quand les dames dont le preux chevalier foule le pré les armes à la main en l'honneur de leurs beaux yeux, se priveraient-elles d'assister au combat... Ce serait contraire à toutes les traditions, et ce serait aussi m'imposer une contrainte dont je suis incapable, car, en dépit de l'assurance dont est si prodigue mon valeureux défenseur, je ne puis me défendre d'être horriblement inquiète.

C'est fait. Cela n'a pas été tout seul, mais c'est fait. J'ai pu convaincre miss Stilston de m'accompagner demain matin à l'heure où les charrettes de laitier commencent leur pèlerinage. Il ne m'en a coûté qu'une robe que je ne voulais plus mettre et un gros menson-

ge, un mensonge si énorme, en vérité, que je demande s'il convient encore d'appeler cela un mensonge. Ça me fait plutôt l'effet d'une blague, d'une « zwanze » comme disent les Belges ; je lui ai dit que je voulais aller au bois de Boulogne pour entendre chanter le rossignol... Oui, et pas n'importe quel rossignol : un certain rossignol dont on m'aurait signalé la présence et qui niche derrière le polo de Bagatelle...

Elle m'a crue... C'est une fille très poétique, je crois même qu'elle se fait une fête d'entendre chanter mon rossignol... Pauvre miss Stilston...

Mon frère et ses deux témoins, deux camarades de club, sont partis en auto il y a peine cinq minutes et, maintenant, c'est à mon tour de descendre, tout doucement, le grand escalier, sur la pointe des pieds. Miss Stilston m'attend dans le petit salon du rez-de-chaussée. Elle est vêtue comme à son ordinaire d'un ample waterproof beige et coiffée de l'éternel petit chapeau de feutre gris qu'elle retape consciencieusement chaque hiver, au goût du jour, assure-t-elle, tantôt en l'agrémentant d'une plume gaillarde, tantôt d'un nœud chapelier, suivant que les journaux de mode préconisent telle ou telle garniture. Moi, j'ai mon tailleur bleu et mon canotier, j'aurais souhaité une toilette un peu plus élégante, mais mon frère n'a pas eu de peine à me faire entendre qu'un tailleur était de beaucoup préférable. D'ailleurs, il est bien entendu que j'éviterai de me montrer. « Je ne tiens pas à être ridicule », m'a fait Robert, et ce serait du dernier mauvais goût s'il allait s'apercevoir que tu es là ; il, c'est l'adversaire, mon énigmatique suiveur.

Le voyage jusqu'au « polo-ground » de Bagatelle n'a rien de particulièrement séduisant ; il ne pleut pas, heureusement, mais il fait terriblement froid. Peut-être est-ce tout simplement parce que je manque encore un peu d'habitude de me lever si matin, mais je ne me serais jamais imaginé que l'avenue du Bois et le bois lui-même pussent être aussi désolés. Quand on a coutume de voir l'allée des Acacias entre onze heures et midi, ça fait un rude changement de la parcourir à six heures du matin dans un taxi qui sent le cigare, avec une miss Stilston raide et compassée,

les yeux perdus dans un songe intérieur. Elle pense, sans doute, aux roulades de mon rossignol.

L'auto abandonnée par mon frère et ses amis doit me désigner l'emplacement où il faut que nous descendions pour gagner le couvert du bois, d'où je pourrai, après avoir recommandé à miss de m'attendre patiemment, m'éloigner de quelques pas, et voir, sans être vue,

Il importe, en effet, que miss Stilston ne se doute de rien, sinon adieu notre secret, et papa et maman sauront que Robert s'est battu en duel, pour moi, avec un inconnu qui m'a suivie dans la rue. Ce serait du joli.... J'aime mieux ne pas y penser, tant cette idée me fait frissonner.

Voilà la voiture de Robert, sans chauffeur, naturellement, c'est ici que nous devons nous arrêter. C'est ici, derrière ce bouquet d'arbre, que le rossignol doit égrener ses roulades. Je recommande à Miss de m'attendre quelques instants, pendant que je me glisserai tout doucement sous le couvert du bois pour aller reconnaître l'endroit exact où perche l'artiste ailé, je lui dis cela très vite, et, aussi, qu'elle ne doit pas essayer de me rejoindre, pour ne pas effaroucher le rossignol, mais je suis horriblement émue.

Si c'était à recommencer, je défendrais énergiquement à Robert de s'exposer ; au besoin, je le menacerais de tout raconter à papa. Je me demande, maintenant, pourquoi je n'ai pas pensé à cela plus tôt. Je suis vraiment coupable de l'avoir écouté, comme si le fait de donner un soufflet à un monsieur qui m'a suivie l'obligeait à aller sur le terrain en compagnie de ce monsieur. Tout cela est ridicule.

Les voilà !..

Je distingue deux groupes de personnes qui se tiennent à une trentaine de mètres l'un de l'autre. Je ne vois pas, tout d'abord, à quel groupe appartient mon frère, parce que tous ces messieurs sont habillés de la même étrange façon, tout en noir et chapeaux haut de forme, ce qui est une tenue plutôt singulière pour se rendre au bois, le matin. Mais, bientôt, je reconnais Robert, même, je l'entends qui parle assez haut et qui dit à ses témoins : « Faites tirer les armes au

sort, messieurs, puisque mon adversaire décline ce soin, que je lui confère cependant en sa qualité d'offensé ».

Je reconnais maintenant mon suiveur ; il paraît plus jeune et plus timide que jamais. On dirait un enfant. Je remarque aussi qu'il est d'une pâleur spectrale, et, dans le bouleversement de mon cœur, je ne sais plus celui des deux que je dois plaindre davantage, de cet adolescent aux traits cadavériques ou de mon frère qui va et vient, sans se départir une seconde de son incroyable sang-froid.

Mon Dieu ! que tout cela est donc compliqué... jamais je n'aurais cru qu'il fallait tant de choses pour se battre en duel... Ça dure, ça n'en finit pas... Les voilà maintenant qui mesurent la distance en comptant leurs pas, comme font les garçons quand ils jouent aux billes.

Une canne fichée en terre, c'est la limite. De l'autre côté se tient un monsieur grave qui ne bouge pas plus qu'un épieu ; c'est l'autre démarcation qu'il ne faut pas dépasser. Mon frère va vers le monsieur et son adversaire se dirige du côté de la canne. Le pauvre garçon, ses jambes flageolent, que c'en est une pitié.

On leur passe à chacun une épée dont la lame scintille, traîtresse, avide de sang innocent... Innocent, je dis bien, innocent, car s'il est quelqu'un de coupable en toute cette affaire, ce ne peut être que moi, qui ai laissé organiser ce carnage. Plût à Dieu que ces épées menaçantes me punissent de ma sottise glorieuse, plutôt que de toucher à un seul cheveu de ces deux êtres chers qui se font vis-à-vis, prêts à se ruer au combat, tels des gladiateurs romains sous les yeux du tyran...

Une voix prononce dans le silence lourd, ces mots dont le sens m'échappe : « Terrain rendu une fois ». Celui des quatre témoins qui dirige le combat brandit sa canne et se place, un peu en retrait, entre les deux duellistes.

— Allez, messieurs...

Un cri déchire l'air. Ce cri, ce n'est pas moi qui l'ai poussé, c'est cette femme échevelée qui vient de

se précipiter au-devant de l'adversaire de Robert et lui fait un rempart de son corps, et cette femme, c'est miss Stilston, une miss Stilston telle que je ne croyais pas qu'il fût possible que j'en vis jamais de semblable : éperdue, désordonnée, farouche... Une tigresse à qui on veut prendre son petit doit avoir l'air moins terrible que ma gouvernante en cette minute tragique.

Les deux adversaires, leurs témoins et miss Stilston ont un rapide colloque, ponctué de gestes énervés, puis, tout soudain, je vois venir vers moi mon frère Robert qui n'a pas précisément la mine souriante.

— Viens, me jette-t-il.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?... Pourquoi Miss ?...

— Je t'expliquerai... C'est une histoire à faire f... de moi dans tout Paris. Tu peux te vanter de t'y connaître quand il s'agit de ridiculiser les gens... Ah ! ça, oui...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! Je vais être la fable des bars et des cercles, moi, à cause de cette manie que tu as de voir partout des aventures... Mais, viens, je te raconterai cela en route. Je ne veux pas rester une seconde de plus ici. J'en mourrais de honte...

Et nous grimpons dans la torpedo, tandis que les autres regagnent leurs voitures respectives.

— Tu n'as pas deviné, naturellement, me fait Robert entre ses dents... Tu n'as pas compris ?

— Comment veux-tu que je...

— Evidemment... Eh bien ! sache donc que ce jeune homme, avec qui j'ai failli croiser le fer, est tout simplement le fiancé de miss Stilston. Ce n'est pas toi qu'il suivait, entends-tu, il ne t'a jamais suivie... Il suivait miss Stilston. Il la suivait parce qu'elle lui avait signifié qu'elle ne voulait plus de lui et qu'il voulait avoir avec elle une explication.

« Je crois du moins, que c'est cela qu'elle a raconté dans son jargon, la raison importe peu, d'ailleurs, l'important est que ce monsieur ne te suivait pas... Comprends-moi bien, n'est-ce pas, il ne s'est jamais occupé de toi, jamais, jamais...

— Puisque c'était Miss qu'il...

— Oui, c'était Miss... Oui, et cela n'empêche que tu voulais me faire battre avec lui, avec un pauvre type qui ne t'avait rien fait, pas seulement regardée...

— J'ai voulu te faire battre, moi... Mais, c'est faux je n'ai jamais voulu que tu te battes avec ce monsieur...

— Si tu crois que je n'ai pas deviné ta joie.. Je n'ai pas besoin de faire un bien grand effort de mémoire, je pense, pour me rappeler que tu aimes assez de jouer les héroïnes...

— Robert !

— Moi, c'est différent, reprend-il en accélérant rageusement l'allure de la torpédo, je n'ai aucune disposition pour jouer les Don Quichotte. Je n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi... tu sauras cela...

C'est la première fois que mon frère me parle sur ce ton et j'avoue que j'en suis bouleversée. Il ne m'avait jamais parlé non plus de mon... enlèvement : c'est la première fois qu'il y fait allusion et je m'aperçois qu'il n'est pas dupe de l'histoire de Longjumeau...

Je dois au moins tenter de me défendre et je lui dis la première chose qui me vient à l'esprit : que je ne comprends pas qu'il ne se soit pas aperçu, quand il est allé lui demander des explications, que ce jeune homme était le fiancé de ma gouvernante.

— C'est un Anglais, grommela Robert en bloquant ses quatre roues devant le bâton d'un agent... Il parle très difficilement le français, presque pas... Il a tellement cherché ses mots que j'ai cru qu'il refusait de me répondre et...

— Tu l'as giflé...

— J'ai fait cette bêtise... Oui... Cela m'a même obligé à faire tout à l'heure une chose que je n'avais encore jamais faite, petite sœur, j'ai fait des excuses à ce monsieur, devant tout le monde et devant Miss, aussi, qui ne cessait de répéter : « It does not matter, Master Robert ». (Ça ne fait rien, monsieur Robert).

Il m'a pris la main et sur un ton dont je me souviendrai toujours, ton où le reproche se mêle à l'émotion, il conclut :

— Ridicule, je te dis... j'ai été ridicule...

Je me tais, c'est ce que j'ai de mieux à faire pour

le quart d'heure, et c'est sans plus nous dire un mot que nous arrivons chez nous où Robert me dépose, avant de faire le tour de l'hôtel pour aller gârer sa voiture...

... Ma chambre, vite... Personne ne m'a vue heureusement, mon chapeau, mon sac, mes gants, tout cela pêle-mêle sur le lit et, la tête dans mes mains, les yeux effroyablement secs, je me demande, oui, je me demande s'il se peut qu'il y ait en France une autre créature qui ait autant de guigne que moi.

Je suis persuadée, je suis convaincue, que c'est radicalement impossible...

## CHAPITRE VIII

Oh ! c'est fini, c'est bien fini ; les aventures, les machines sentimentales et mon mariage, aussi, que je rêvais un mariage d'amour et tout le tremblement, fini, oublié. Je vais me lancer à corps perdu dans le sport.

Rien de tel que le sport pour liquider les mauvais souvenirs. Je sais tenir une raquette, Dieu merci ! et m'en servir proprement, peut-être moins brillamment que Mlle Suzanne Lenglen, mais assez convenablement pour disputer un set sans faire sourire mes partenaires.

Là, au moins, je n'encourrai aucune déception ou, si j'éprouve des déceptions, car il faut malgré tout tenir compte de la guigne noire que j'ai reçue en partage de l'Éternel, elles ne seront pas d'ordre sentimental et c'est tout justement ce qu'il importe.

Mon frère ne s'est pas encore consolé de l'affaire du duel.

Il a toujours sur le cœur les excuses qu'il s'est vu contraint d'adresser au fiancé de miss Stilston et les railleries de ses amis, lesquels ne l'appellent plus autrement que Matamor, à ce qu'il prétend du moins. Mais je le soupçonne fort d'exagérer pour mieux me confondre.

Miss, elle, fait celle qui ne sait rien... je crois qu'elle s'est réconciliée avec son timide fiancé, et comme je suis persuadée qu'elle en est enchantée, elle n'a aucune raison de m'en vouloir... au contraire...

Mais nous touchons à la fin d'octobre, direz-vous, période peu propice au jeu de tennis. Ce serait exact si mes parents n'avaient décidé que nous passerions l'hiver à Nice.

C'est donc à Nice que je m'étourdirai de sport.

Ce voyage enchante tout le monde à la maison. Papa se réjouit de nous avoir trouvé un endroit où il ne sera pas forcément obligé de rester à demeure : ce qui revient à dire qu'il pourra à loisir aller d'une capitale à l'autre, Londres, Paris, Bruxelles, à la façon d'un général en chef visitant ses fronts de bataille. Il rêve aussi de pousser jusqu'à New-York : Wall Street l'attire, comme probablement l'attirerait la rue de la Paix s'il était femme et qu'il habitât New-York. Ce manieur d'argent veut voir de près les trente mètres carrés où se font et se défont les fortunes, aussi rapidement et sans plus de bruit que n'en fait un château de cartes pour s'ériger et s'écrouler sous la main d'un enfant.

Notre séjour sur la côte d'Azur rend ce fameux voyage possible, pour ne pas dire certain, car lorsque papa s'est mis quelque chose en tête c'est rare qu'il ne l'exécute pas. Il rendrait sur ce chapitre des points à maman et Dieu sait, pourtant, si maman...

Mon frère Robert est ravi de changer d'air, quant à maman elle escompte que ce séjour me fera le plus grand bien ; j'ai en effet, depuis quelque temps et cela n'a rien d'étonnant après tout ce qui m'arrive, une mine de papier mâché.

Il n'est pas jusqu'à miss Stilston qui n'y trouve son compte, l'annonce de notre départ lui ayant fourni le prétexte qu'elle cherchait, dans l'innocence de son âme, pour nous faire part de son intention de nous quitter : prétexte qui ne nous trompe pas, mon frère et moi, attendu que nous savons qu'elle va, enfin épouser son tenace et patient fiancé.

Nous sommes installés depuis hier au « Riviera-P&A

lace » et déjà papa nous a laissé entendre qu'il était fort probable qu'il soit obligé de rentrer à Paris sous peu. Maman — pourquoi ai-je pensé à une pièce que j'ai vue cet hiver et qui s'appelait, si j'ai bonne mémoire : « La course du Flambeau » — quand elle m'a dit cela — maman qui ne pense qu'à moi et n'a d'autre préoccupation que de voir revenir les couleurs sur mes joues pâlottes, m'a déclaré :

— Ici, ma petite Yvonne, ce n'est pas comme à Paris, je te laisse la bride sur le cou. Joue au tennis tant qu'il te plaira, toute la sainte journée si cela te fait plaisir, ce n'est pas moi qui t'empêcherai de t'amuser.

C'est Mme Orlandi qui remplacera désormais auprès de moi miss Stilston. Pour ce que miss Stilston m'a appris d'anglais en deux ans de temps, je crois que je ne perdrai guère au change. C'est à peine si j'en sais assez pour compter mes points, au tennis et, encore, avec un accent si incroyable, que toutes les fois que je joue avec des Anglaises elle ne manque jamais de compter en français. Cela me vexé horriblement.

Il y a ici tellement de jeunes filles étrangères dont les papas sont rois de quelque chose dans leur pays, roi du lard salé, du caoutchouc, ou du pétrole, que je passe absolument inaperçue. C'est une excellente chose.

Je m'entraîne avec frénésie en vue des grands matches de décembre et de janvier prochain.

Robert, lui, quand il n'est pas au volant de sa torpédo archi-sport, goûte les émotions de la roulette ou du trente et quarante, plaisir qui m'est défendu, jusqu'à présent. Il est vrai que je puis en tâter au casino de la jeté-promenade et jouer à la boule, l'après-midi, sous l'œil ironique de Mme Orlandi qui prétend qu'elle aimerait mieux se laisser couper le petit doigt plutôt que d'aventurer un centime sur ce tapis couleur d'espérance, où glisse, avec une si étonnante dextérité, le rateau des croupiers, fauteurs de ruines.

Je pense qu'on me croira si j'avance que les émotions que j'éprouve à risquer mon argent à la boule

ne sont pas extrêmement violentes. Il faut, il faudrait pour cela, que j'aie beaucoup moins d'argent que je n'en possède réellement. En admettant que mon petit sac à main ne soit pas inépuisable, je puis toujours emprunter quelques billets à Mme Orfano et, ces billets une fois perdus, retourner à l'hôtel renouveler ma provision. Mais que je perde ou que je gagne, mon existence en est si peu modifiée, vraiment, qu'hormis la satisfaction qu'éprouve tout joueur ou toute joueuse à voir s'accumuler devant lui les jetons et les plaques de nacre, tandis que les autres, ceux que la chance n'a pas favorisés, dardent sur lui des regards d'envie, il m'est défendu de connaître l'émotion véritable du joueur qui joue son-va-tout, son dernier argent, celui dont il aura besoin le lendemain pour acquitter sa note d'hôtel, voire son plus prochain repas.

C'est un privilège qui appartient exclusivement à ceux qui n'ont pas de fortune d'éprouver des émotions violentes autour des tapis verts ; leur prodigalité et... leur folie méritent cette compensation à jamais inaccessible aux « Petites Cirages » et autres gosses de riches dont je suis.

En revanche, je m'amuse énormément à observer les faits et gestes de ces messieurs et dames qui « courent après leur argent » comme ils disent.

Il y a de tout autour de ces tables tapissées de drap vert, depuis la vieille dame en robe de soie puce qui attend stoïquement qu'un quelconque numéro soit resté sans sortir vingt-cinq ou trente fois, avant de l'attaquer, jusqu'au faux boyard qui joue le maximum à tous les coups avec des airs ennuyés de grand seigneur, dans le dessein d'épater la galerie, laquelle le contemple avec colère et semble lui reprocher sa veine. quand, d'aventure, le rateau du croupier pousse vers lui une masse gagnante, comme si, en vérité, cet argent, gagné à la banque, sortait directement de leurs poches à eux, joueurs malchanceux.

Il y a aussi les systémiers... Mais vous ne savez peut-être pas encore ce qu'on appelle un systémier ou marchand de systèmes. De tous les parasites qui pullulent partout où il se joue de l'argent, le marchand de systèmes est un des plus curieux spécimens qui se puisent

sent voir. C'est un monsieur qui prétend avoir trouvé un système, une méthode, infaillible, bien entendu et unique, cela va sans dire, capable d'assurer des gains fantastiques à l'heureux mortel qui l'expérimentera selon ses indications. Le systémier appelle ça « jouer selon ses directives » ; c'est plus mystérieux et ça porte davantage sur l'esprit des naïfs. Invariablement, d'ailleurs, le vendeur de systèmes assure avoir travaillé et éprouvé sa méthode pendant des années, avant que de risquer votre argent pour lui faire rendre tout ce que l'on peut attendre de la combinaison, c'est-à-dire, la fortune à bref délai.

D'aucuns pourraient s'étonner que le possesseur d'une merveille permettant de gagner à coup sûr, soit assez sot pour en faire profiter une autre personne, alors qu'il serait tellement plus simple de s'en servir pour son usage strictement personnel. Naturellement, mais encore faut-il tenir compte de la mentalité toute spéciale du systémier, lequel ne manque jamais de répondre quand, par hasard, on lui oppose cette objection, que le capital nécessaire à la bonne marche de sa méthode lui fait complètement défaut.

C'est une règle qui ne souffre guère d'exception : Le monsieur qui vous propose de vous associer avec lui pour exploiter une méthode garantie infaillible, vient toujours de perdre sa dernière pièce de cent sous. Et, surtout, ne vous avisez pas, après cette profession de foi, de soulever le moindre doute quant son auteur de son ultime pécule, car le systémier aurait tôt fait de vous prouver, crayon en main, que vous n'y entendez rien et que c'est justement en voyant s'évanouir, sous le rateau du croupier, sa dernière pièce, que le point faible du système lui est apparu. Ce point faible une fois repéré, on peut y aller, il suffit d'un peu de patience... Le gain est inévitable, certain, mathématique....

J'entendais, l'autre après-midi, un marchand de systèmes dire à un brave homme de provincial dont il convoitait manifestement les espèces sonnantes et trébuchantes :

— Ma méthode, monsieur, a même ceci de défec-

tueux que le gain étant progressif et rigoureusement proportionné aux mises, jouer dans ces conditions n'est plus un plaisir, on gagne trop sûrement, on ne s'amuse plus. C'est comme si le croupier vous passait directement ses jetons toutes les fois que la boule s'arrête dans une case.

Las ! je l'ai revu, le client du particulier au système progressif. Si tel était le défaut de cette prodigieuse méthode, il ne se fit guère sentir durant que j'observais le jeu de l'infortuné assez imprudent pour l'expérimenter. Loin d'avoir une régularité d'horloge, non plus qu'une progression mathématique, algébrique ou autre, il me parut, tout au contraire, que les gains demeurèrent impitoyablement absents, ce qui ne les rendait nullement fastidieux, comme l'avait tant redouté le génial inventeur de la combinaison.

Le pauvre homme, et Dieu sait pourtant s'il était attentif à jouer selon les « directives » de son professeur, perdit, en moins de temps qu'il n'en faut à une cuisinière habile pour plumer un pigeon, une somme rondelette. A chaque coup que lui indiquait le systémier, à grand renfort de calculs, de chiffres et de pointage sur un impressionnant registre, je voyais ses mises ratissées par le croupier goguenard.

Ce fut même, je l'avoue, la seule régularité du système.

J'avais hier, assis à côté de moi, un petit bonhomme sans âge, le nez chevauché par une énorme paire de lunettes, qui ne cessait de fixer une petite boîte placée devant lui. Le couvercle de la boîte était en verre et le fond représentait le tapis de la boule et ses neuf numéros. Mais là ne s'arrêtait pas la singularité du système ; une araignée, une affreuse araignée, grosse comme un pois, était prisonnière dans l'étrange machine et, suivant que la bestiole, s'arrêtait sur l'un ou l'autre numéro, le brave homme jouait consciencieusement ce numéro. Gagnait-il ? Je ne sais et nul n'aurait pu le dire, je pense, car il compliquait son jeu d'une montante si personnelle, que personne au monde n'y aurait rien compris. ,

Or, ce curieux bonhomme, qui jamais n'adressait la parole à personne, absorbé qu'il était par les allées

et venues de son insecte, remarquant que je gagnais, se pencha vers moi et d'une petite voix grêle me dit :

— Vous êtes joliment en veine, mademoiselle, joliment en veine...

« Vous savez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ?

Et, sans attendre ma réponse, laquelle se serait fort probablement fait espérer longtemps, car j'ai pour principe de ne jamais répondre aux malotrus qui m'adressent ainsi la parole, il ajouta, en rajustant ses lunettes simili-écaille .

— Ça veut dire que vous devez être bien malheureuse en amour, mademoiselle, bien malheureuse, en vérité...

Je me suis levée en faisant un brave effort pour cacher l'incarnat de mes joues, tandis que le pauvre sot murmurait à mi-voix après avoir consulté son araignée :

— Elle vient de bouger... C'est le cinq qui va sortir...

Triste sire, celui-là. Sans doute son araignée finira-t-elle par lui sauter au plafond, si ce n'est déjà fait.

Cette aventure m'a un peu dégoûtée du jeu de la boule et du hasard. Mais que de types à observer, que de détraqués, que de maniaques autour de ces tables dispensatrices d'illusions.

— Play !

— Une minute, mademoiselle, je vous en prie... Une toute petite minute...

Elle prononce « minoute » en pinçant drôlement ses lèvres un peu fortes. C'est une Brésillienne, la fille unique d'un marchand de conserves, gentille, très jolie, mais d'une lenteur désespérante :

Elle joue au ralenti, disent d'elle les autres joueurs.

Et, de fait, on a assez l'impression quand elle se meut, dolente et lascive, de ces prises de vues spéciales, destinées à étudier les mouvements des sportifs et que l'on présente au cinéma.

Je connais peu les autres joueurs et joueuses, mais celle-ci m'a fait, hier ses confidences.

— Je ne me marie pas, m'a-t-elle confié, parce que je suis trop riche.

J'ai failli dire une bêtise en reconnaissant que son

cas avait quelque analogie avec le mien, mais je me suis mordu les lèvres à temps, car la jolie Brésilienne a ajouté :

— Ze ne trouverai zamais oune mari assez riche pour moi.

Ses raisons ne sont pas tout à fait les mêmes que les miennes, encore que le résultat soit exactement pareil.

— Play !

Cette fois, elle en a terminé avec son chignon rebelle — j'invite les adversaires des cheveux courts à venir assister à une partie de tennis, ils verront de suite de quel côté est la vérité — et se précipite vers la balle.

— Raté... quinze pour nous.

— Play...

Une balle passe, mon partenaire monte au filet et place sa balle sur les pieds de la Brésilienne. Ça nous fait trente... Je continue mon service, pas besoin de taper bien fort, le point nous est encore acquis.

La dernière, je reprends à la volée... Nous avons gagné...

— Vous faites de remarquables progrès, me dit mon partenaire, un grand jeune homme au nez busqué, dont les yeux rieurs s'abritent derrière une paire de lunettes à verres fumés.

« Vous jouez de mieux en mieux, mademoiselle.

— Peuh... Vous dites cela pour me faire plaisir.

— Jamais de la vie... Je ne fais jamais la cour aux jeunes filles, je les ai en horreur !

— Vraiment !

— La pure vérité

— Et... Qu'est-ce que vous leur reprochez à ces pauvres jeunes filles ?

Il sourit :

— Mais d'être des jeunes filles, tout simplement, c'est-à-dire des êtres spéciaux, dont la préoccupation dominante et, en quelque sorte, la fonction sociale, est de trouver un époux. C'est cette préoccupation, je crois bien, qui les rend si maniérées et si fâcheu-

sement artificielles. Je ne dis pas cela pour vous, bien entendu.

— Trop aimable.

Ce garçon possède, à défaut d'autres qualités moins apparentes, une incontestable franchise ; c'est évident. J'en profite pour me documenter sur ceux et celles composant le petit groupe dont je fais partie depuis quelques jours.

— Vous connaissez tout le monde ici, n'est-ce pas ?

— Oui... même vous, mademoiselle.

Il a dit cela en me regardant de côté pardessus des verres couleur café au lait. Je ne bronche pas. On peut bien me dire tout ce qu'on voudra maintenant. Pas la plus petite émotion. Je sais d'avance comment cela se terminera : en queue de poisson...

— Ces deux jeunes filles qui jouent toujours ensemble et semblent se tenir à l'écart des autres joueurs. Vous les connaissez ?

— Oui, deux Suissesses, mais elles ne fréquentent pour ainsi dire personne.

— Et celle-ci en robe blanche ?

— La fille du premier ministre d'Espagne. Jolie, comme vous voyez mais prétentieuse en diable.

— Elle joue très bien.

— Moins bien que vous.

Je hausse les épaules. Je n'ai pas fini de me faire nommer les joueuses et tant que je ne serai pas renseignée à fond, je ferai celle que les compliments laissent insensible.

— Et celles-ci, repris-je, en désignant deux jeunes femmes identiquement vêtues de foulard vieux rose et qui riaient comme des folles chaque fois qu'elles rataient une balle.

— La mère et la fille. Ça vous étonne, hein ? C'est pourtant comme ça. Le jeune homme qui joue avec elles est le fiancé de la jeune fille, l'autre monsieur est un de ses amis, un Argentin. On le dit fabuleusement riche.

— Et celle-ci, qui est-ce, avec ce drôle de petit héret rouge ?

— Mme d'Estingues, une Parisienne.

— Le monsieur qui est derrière elle, c'est son...

Mon compagnon me saisi vivement le bras.

— Vous alliez dire une énormité, fit-il... Ce n'est pas son père, non, c'est son mari...

— Il est joliment vieux...

— Il est riche.

Nous restâmes un moment sans parler, jusqu'à ce que nos partenaires étant revenus, la partie reprit.

Il me nomma encore quelques joueurs et joueuses, au fur et à mesure que les courts se garnissaient. En somme, beaucoup d'étrangers, anglais et américains, surtout. Beaucoup de jeunes filles et presque toutes en quête d'un mari... naturellement.

Robert, qui vient rarement au tennis, pour ainsi dire jamais, me guettait depuis un bon quart d'heure quand j'ai rejoint Mme Orland.

— Ecoute, fit-il, je ne voudrais pas avoir l'air de faire le croquemitaine, mais il me semble que tu flirtes un peu beaucoup avec ce grand jeune homme à lunettes

— Flirter, moi... penses-tu... Il me nommait les membres du club tout simplement

— Enfin, c'est ton affaire... Mais, tu comprends, moi, n'est-ce pas, je n'interviendrai plus, quoi qu'il arrive...

Je proteste :

— Mais, qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ?

— Eh... sait-on jamais, avec toi, tu sais bien qu'il arrive facilement quelque chose. Tu dis que ce jeune homme te nommait les autres joueurs... Et lui... est-ce qu'il s'est nommé ?

— Non... C'est vrai... J'ai tout à fait oublié de lui demander son nom.

— Eh bien ! fait mon frère, en me pinçant le menton, comme on fait aux petites filles, j'ai horreur de ces façons-là. Sache que ton prince charmant est le fils du portier de notre hôtel... Rien d'étonnant à ce qu'il connaisse tant de monde...

— Et après...

— Après... rien du tout.. Je te demande seulement d'être très prudente et de veiller un peu plus à la qualité de tes relations... C'est tout.

## CHAPITRE IX

... C'était pendant l'horreur d'une... Non, pas d'une « profonde nuit », mais d'une brumeuse et très pluvieuse matinée, que les mères, devant moi, se sont montrées.

Entendez que j'avais été me réfugier dans le clan des mères, lequel clan, au Tennis-Club, fait tapisserie, en brodant force petites machines saugrenues, destinées à l'ornementation du « home » quand ce n'est pas d'une progéniture résignée et complaisante.

Et les mères, elles sont beaucoup, m'estimant sérieuse et raisonnable (à toi, mon frère), m'ont fait leurs confidences. Il appert de ces interviews successifs et bénévoles, qu'une jeune fille au moins est parfaite, accomplie, dotée de toutes les grâces du ciel et de la terre. Cette jeune fille, c'est, bien entendu, la fille de la dame qui parle, mais les autres... Ah ! les autres, — moi, exceptée, car on ne peut être à la fois juge et partie — les autres, vrai, elles ne valent pas cher, les pauvres petites.

Il y a d'abord celles qui sont mal élevées, celles qui fument, croisent les jambes comme un homme et mâchent du chewing-gum pour faire passer le goût du tabac turc, dont leurs lèvres sont empreintes. Il y a celles qui parlent argot, qui disent : « J'm'en balance » ou « C'que vous pouvez me courir sur l'système », et autres gentilleses du même tonneau ; elles appartiennent, du reste, à la même catégorie.

Une dame très bien m'a assuré qu'elle en connaissait plusieurs, et il n'a tenu qu'à moi qu'elle me les montre, qui juraiènt comme des sapeurs et parlaient irrévérencieusement de leurs parents, elle ne m'a pas dit si c'était plus grave, mais je l'ai tout de suite deviné, tant la fréquentation des mères rend clairvoyant. J'ai su que les jeunes filles d'aujourd'hui se maquillaient comme des « créatures » et que leurs

petits mouchoirs de dentelles se teignaient de rouge quand elles le plaçaient devant leur bouche, sans qu'il y ait lieu de s'alarmer et de les croire, pour cela, phtisiques au quatrième degré.

Je passe sur le noir aux yeux et les kilos de poudre et je pense que les mèches folles qui dépassent de mon bibi, pardon, c'est tellement contagieux, de mon chapeau, m'ont préservée d'en entendre sur le chapitre des cheveux courts, encore qu'une dame sévère m'ait expliqué que la coiffure à la « Jeanne d'Arc » pouvait passer, à la rigueur, mais que la « Ninon » et la « Garçonne » étaient des abominations purement et simplement condamnables.

Je croyais qu'il n'était pas de plus belle chose au monde que la science, et moi qui suis ignorante comme une carpe, j'enviais les jeunes bachelières et autres licenciées en quelque chose, mais il paraît que je me trompais grossièrement. Les jeunes filles d'aujourd'hui, certaines jeunes filles, heureusement, sont beaucoup trop savantes, elles sont bas-bleu, doctorales et prétentieuses, elles ont passé un tas d'examens, suivi des cours en Sorbonne, pâli sur des in-folio indigestes, usé leurs jupes tailleur sur tous les bancs de toutes les salles de conférences et, tenez-vous bien, elles sont totalement incapables de faire cuire un œuf à la coque ou de remettre un bouton à un gilet de flanelle. C'est du moins ce que m'a confié une maman dont l'héritière prend, sans doute, le Pont-Euxin pour une passerefle et traduit : *alea jacta es*, par « allez jacter à la gare de l'Est », mais confectionne le Navarin aux pommes selon la dernière recette de M. Louis Forest.

D'autres jeunes filles s'habillent mal ou s'habillent trop bien ; j'ai entendu condamner les unes et les autres ; celles-ci, parce qu'on les dirait sortant d'une boîte, celles-là parce qu'elles sont fichues comme l'as de pique. Celles qui sont élégantes, le sont toujours trop pour certains, et les bonnes filles, les philosophes que ça n'intéresse pas ou qu'une tante de province (qui n'a pas besoin de se casser la tête dans les journaux de mode pour savoir ce qui se porte) guide dans

leur choix, font scandale tant elles sont fagotées.

Je dirais que je n'ai pas entendu de mère soupirer de l'audace de certains décolletages que vous ne me croiriez pas, aussi bien j'aimè mieux vous avouer tout de suite qu'exhiber ses bras et ses épaules est haïssable ou autorisé, selon que la dame qui vous juge a une fille dont les bras imitent le laiton qu'emploie M. Herriot pour déboucher sa célèbre pipe, ou affectant la forme d'un gentil cylindre renflé du haut et aminci du bas.

Il n'est pas jusqu'aux laides, lesquelles, pourtant, ne confidences maternelles, car les laides ont ceci de particulier — j'aurais bien trouvé ça toute seule — le font pas exprès, qui connurent les rigueurs de ces qu'elles ont presque autant de succès que les autres et ce succès, elles le volent, n'est-ce pas, elles n'y ont aucun droit.

J'ai essayé, timidement, comme il se doit à une naïve enfant, dépourvue d'expérience, d'insinuer que ce succès des jeunes filles qu'on dit être laides (et ce n'est fichtre pas toujours vrai) était peut-être dû à la bonne humeur qu'elles déploient en toutes circonstances, à leur esprit, quand elles en ont, et à cette gracieuseté naturelle de la femme qui, n'étant pas sûre de vaincre, cherche à plaire, ce qui est à la fois plus difficile et plus définitif. Mais mon interlocutrice n'a eu aucune peine à me démontrer combien j'étais dans l'erreur.

Je ne dis pas qu'elle m'ait convaincue.

Une autre dame dont la « demoiselle » ne m'a pas semblé de ce limon précieux dont sont pétries les beautés fatales, m'a fait, tout aussitôt après, le procès de la jeune fille trop jolie. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ; j'ai entendu, ce matin-là, toutes les cloches et tous les sons et, si la pluie n'avait cessé brusquement de tomber sur les courts désolés, je crois bien que j'en aurais entendu de terribles.

Sans doute, les mal élevées, les excentriques, les pédantes avaient déjà pris quelque chose — comme dirait mon frère — mais ce n'était rien encore com-

parativement à ce que j'ai entendu cette dame me confier des jeunes filles qui se « croient » jolies ou que l'on « trouve » jolies, car pour ce qui est de celles qui sont réellement jolies... Y en a-t-il seulement ? Elle n'en était pas bien sûre. En tout cas, elle n'en connaissait pas...

Prétentieuses, assommantes et sottes avec ça... Qui dit belle, dit sottie — il paraît que c'est un proverbe — et insupportables et se tenant mal et se conduisant encore plus mal... Des monstres... Elles se marient, celles-là, devinez pourquoi elles se marient ? Pour être libres, pour faire les quatre cents coups... Supposons que vous vouliez jouer un mauvais tour à un monsieur, mais là un tour pendable, un sale tour, c'est une supposition, bien entendu, car jamais vous ne feriez une chose pareille... Eh bien ! vous n'auriez qu'à lui conseiller d'épouser une jeune fille qui « passe » pour jolie... Ça suffit... le monsieur n'aura pas assez de larmes pour pleurer son infortune, et notez, n'est-cè pas, que cela ne rate jamais, il n'y a pas d'exceptions, pas même de celles qui confirment la règle...

Elles ont tous les défauts, les jeunes filles jolies, elles sont frivoles, coquettes, orgueilleuses, menteuses, est-ce que je sais, moi ?... tous les défauts, tous les torts, plus un, celui d'être jolies, et, c'est, je pense, le principal...

Non, les mamans ne sont pas méchantes, mais ce sont des mamans, et cela suffit à expliquer bien des choses. Les femmes n'ont pas besoin d'être méchantes pour trouver très bien la petite robe sans prétention qui est leur ouvrage et pas bien du tout celles de leurs meilleures amies, pour autant que ces amies aient confectionné elles-mêmes leurs chefs-d'œuvre.

Où avez-vous vu qu'une petite fille admirait la poupée d'une autre petite fille, quand on avait soin de lui dire que cette petite fille avait fabriqué elle-même sa poupée. Et les artistes, et les romanciers, croyez-vous qu'ils soient tellement enclins à se pâmer d'aise devant la production de leurs confrères ? Vous ne me direz pas, pourtant, que les écrivains sont gens mé-

chants, cela me ferait beaucoup de peine, toute « Petite Cirage » que je suis. J'ai entendu des mamans, d'ailleurs, de bonnes vieilles mamans de France, qui trouvaient que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, des mamans qui m'ont fait l'éloge de la jeune fille d'aujourd'hui, je crois même que ce furent celles-là les plus avisées, car c'est étonnant ce que j'ai trouvé, mais, que leur fille, et, quelquefois, leurs filles, étaient charmantes et gracieuses.

Je n'ai pas eu le temps d'écouter les dames, très rares au demeurant, qui assistaient aux ébats de leurs fils, mais j'imagine volontiers que leurs confidences devaient terriblement ressembler à celles des mamans que j'ai interviewées ce matin-là, pendant l'horreur de cette matinée pluvieuse. Si les accents différaient, selon la nationalité de la mother, de la madre ou de la mater, le ton restait le même ; j'ajoute, d'ailleurs, que beaucoup de ces critiques étaient, malheureusement, assez justifiées, si j'en juge d'après ce que je vois et non ce que j'entends.

Mais je suis ici pour faire du sport, faisons donc du sport, et, pendant ce temps-là, comme le dit si bien mon mentor de frère, je ne risquerais toujours pas de faire des bêtises.

C'est toujours ça...

## CHAPITRE X

Et cela, mon Dieu, aurait pu durer longtemps... très longtemps, si le malicieux bonhomme en carquois, vous savez bien, ce petit ange joufflu qui a nom Cupidon, n'avait suggéré aux infortunés reclus du Riviera-Palace de faire trêve à leur ennui mortel en s'improvisant comédiens.

Un beau matin, enfin je veux dire un horrible matin, où il pleuvait autant que d'habitude, le bruit courut dans le hall, lieu de retrouvaille obligatoire,

que M. et Mme de Meurzen mettaient sur pied une comédie de salon que joueraient les jeunes gens et les jeunes filles habitant l'hôtel.

Pour mon malheur — alors, je considérais cela comme un malheur — maman se trouvait connaître assez intimement Mme de Meurzen, je crois même qu'elles avaient été amies de pension à une époque déjà lointaine que ni l'une ni l'autre ne précisait, et, bien entendu, Mme de Meurzen obtint immédiatement de maman la promesse formelle que sa grande fille, qui était toujours si prévenante, si aimable, jouerait dans cette comédie.

Vous voyez cela d'ici... Jouer la comédie, moi... Débitier de petites histoires devant un quarteron de gens dont l'unique souci serait de me critiquer. Ah ! bien oui... Je refusai tout net.

— Mais... c'est que je le lui ai promis, répétait maman, d'un ton désolé... J'aurais dû te consulter, évidemment, mais... que veux-tu, je n'y ai pas pensé. Je croyais si bien que cela t'amuserait... Toi, qui aimes tant le théâtre !

— En spectatrice, oui...

— Elle va trouver cela très impoli... si tu refuses... et ce serait très impoli, car c'est fort aimable de sa part d'avoir pensé à toi... Il ne manque pas de jeunes filles ici, j'imagine, qui ne demanderaient pas mieux que de remplir ce rôle...

Je fus curieuse, et, comme il arrive toujours, cette curiosité me perdit. Je questionnai :

— Quel rôle ?

— Eh bien ! le rôle de... de l'Américaine, avoua ingénument maman.

— Quelle Américaine ?

— Celle de la pièce... Je ne la connais pas, personne ne la connaît, mais c'est une très belle pièce... Une pochade en un acte, tout ce qu'il y a d'amusant !

J'oubliai de lui demander comment il se faisait qu'elle soit si bien renseignée au sujet d'une pièce que personne ne connaissait. Peu importait, d'ailleurs, puisque j'étais décidée à ne pas prêter mon concours à cette... comédie.

J'étais décidée, oui... mais maman l'était plus encore à ne pas manquer de parole à son amie et, une fois de plus, je cédaï... Ai-je jamais su refuser quelque chose, moi ? Ai-je jamais su dire « non » ?... Je ne crois pas !

Elle eut tout juste à insister un peu, et, faible comme à mon habitude, je promis tout ce qu'elle voulut.

— Tu t'entendras avec cette dame, me dit-elle, elle t'expliquera ce que tu auras à faire, j'étais sûre que cela te plairait.

Rien que pour ce trait, je l'aurais volontiers étranglée, mais elle paraissait si heureuse de sa victoire que je me dis qu'elle était sans doute sincère... Après tout, ce n'était peut-être pas aussi effrayant que je le croyais, d'interpréter ce rôle... Un mauvais moment à passer, quelque chose comme une visite chez le dentiste ou un examen devant un professeur...

Je me rappelai, pour me donner du courage, que je suis toujours très crâne quand je vais me faire arracher une dent ; quant à mes examens, je les ai passés très brillamment, c'est même la seule et unique occasion où je me souviens de n'avoir pas eu le trac... On dit que les bègues ne bégayent pas quand ils chantent... Je suis comme les bègues, faut-il croire... Je ne tremble pas quand je devrais trembler...

Mais, pour l'heure, je tremblais. Ah ! ça, oui, rien que de songer à cette chose inouïe, je me sentais la chair de poule !

Je pensais immédiatement à me porter malade, comme on dit au régiment, ou à attraper une providentielle entorse, mais, bien entendu, je n'en eus pas le loisir : cinq minutes plus tard, je fus rejointe par Mme de Meurzen, qui m'informa, avec force sourires, du plaisir que lui causait ma précieuse collaboration.

Mon excellente mère devait s'être méfiée, et, fine mouche, elle m'avait mise en présence du fait accompli, le plus bel argument qui ait jamais été inventé pour juguler une indécise et lui faire accomplir tout le contraire de ce qu'elle souhaite.

Cette fois, j'étais « bouclée », plus moyen de m'échapper... Et les choses allèrent bon train, je vous prie de le croire, comme vont toujours les choses qu'on redoute... Je ne sais guère que ce qu'on attend avec impatience, la fin d'un été pluvieux, par exemple, ou le tirage d'une timbola, pour avancer à une allure de corbillard.

Le lendemain, on lisait la pièce, résolument idiote, d'ailleurs, mais très courte, ce qui est une excuse ; et, dans la même journée, tandis qu'au dehors, la pluie pour une heure faisait trêve on distribua les rôles.

Maman ne s'était pas trompée ; j'étais désignée sans que personne n'ait songé à me demander mon avis, pour le rôle de l'Américaine.

— Un rôle tout en or, me confia Lucien Darchambeau, mon partenaire, un rôle fait sur mesures !

Sur mesures... je veux bien, mais pourquoi sur **mes** mesures... Seulement, je me gardai bien d'en souffler mot, et M. Darchambeau dut se dire que je n'étais pas contrariante... Pendant tout le temps que dura la lecture de la pièce, et après, quand on passa à la distribution, je fus la seule à ne soulever aucune objection.

Je me contentai de regarder M. Lucien Darchambeau et je m'avouais, dans le plus secret de mon cœur, qu'il était positivement très bien. Imaginez-vous un grand garçon brun, une tête de César romain montée sur un corps de lanceur de javelot, de grands yeux limpides et d'un bleu... si bleu, qu'on aurait dit des yeux d'enfant ; et avec ça, une voix qui m'allait droit au cœur...

Vous pensez si j'avais envie de m'échapper... Plus que jamais, bien entendu, mais aussi, un désir fou de rester là, à l'écouter, à me repaître de ma peur, souffrant mille morts et goûtant un plaisir à nul autre semblable.

Et je restai...

Je fus tellement contente de moi, si fière que, dussé-je vivre cent ans, cette heure-là restera à jamais burinée dans mon esprit.

Mon admiration avait eu raison de ma sauvagerie.

Je me sentais une autre femme.. prête à toutes les audaces, résolue à commettre les pires folies.

Malheureusement, à l'instant précis où j'allais interrompre le monsieur qui s'était bombardé directeur général de nos divertissements, M. Lucien Darchambeau s'avisa de m'interpeller, et, pauvre de moi, toute ma belle assurance me lâcha.

Je réussis néanmoins à dissimuler mon trouble du mieux que je pus en affectant une souveraine indifférence que le Monsieur interpréta d'une façon assez inattendue.

— Je vois, fit-il, que vous avez l'habitude. Sans doute, n'est-ce pas la première fois que vous jouez, Mademoiselle ?

Je répondis qu'effectivement, j'avais déjà joué la comédie. Je dis cela, tout à fait au hasard, d'ailleurs, comme j'aurais affirmé le contraire, dans le seul dessein de ne pas le contredire.

— Vous, au moins, soupira-t-il, vous ne connaîtrez pas le trac, mais moi... Si vous saviez ce que j'ai peur...

— Peur ? fis-je en raffermissant ma voix. Peur de quoi ?...

— Mais de tout... de ne plus me rappeler mon rôle, de bafouiller, d'entendre le public ricaner... Est-ce que je sais ?...

J'eus presque envie de lui crier : « Si vous saviez combien je vous comprends... Pas la peine de détailler votre peur, allez, ce que vous appréhendez, je le redoute autant et plus que vous, cent fois plus que vous... »

— Évidemment, fit-il, vous ne pouvez pas savoir.

Je lus une telle détresse dans ses yeux d'azur que je dus me tenir à quatre pour ne pas me trahir ; avouer ma terreur folle, mes craintes, mes frayeurs, toute l'anxiété qui était en moi et qui me le rendait encore plus sympathique, parce que frère d'infortune.

Mais, déjà, la voix autoritaire de M. de Meurzen reprenait :

— Voilà qui est entendu... Je compte que tout le monde apprendra consciencieusement son rôle ! Nous répèterons demain, à la même heure...

— En costume ? questionna mon voisin, un petit jeune homme insupportable, qui ne cessait de tirer sur le tuyau d'une courte pipe de bruyère qui empestait la nicotine...

— Parfaitement, monsieur Destié, en costume, c'est-à-dire comme vous êtes habituellement, la pièce se passant de nos jours...

Il y eut des rires étouffés... Un grand remue-ménage de chaises et de tabourets et chacun s'en fut avec le petit rouleau de feuillets dactylographiés que nous avait confié notre régisseur amateur.

Je gagnai l'ascenseur une des premières, et j'eus tout juste le temps d'entrevoir la silhouette de Lucien Darchambeau, avant que de disparaître dans les demi-ténèbres de la cage de fer.

« Sauvée ! » pensai-je.

Hélas !.. C'est « perdue » que j'aurais dû dire...

## CHAPITRE XI

Ce que furent ces répétitions, peu importe : elles ressemblèrent à toutes les répétitions, c'est-à-dire qu'on y bavarda énormément et qu'on y perdit un temps incroyablement à écouter les réclamations de celui-ci ou de celle-là, qui se plaignait de son rôle et découvrait, comme par hasard, que la partie du voisin était tout à fait dans ses aptitudes.

Mon rôle à moi, le fameux rôle tout en or, était celui de la jeune première. Après une série de péripéties plus saugernuées les unes que les autres, je découvrais que j'aimais à la folie le seul et unique jeune homme à qui j'avais tourné le dos pendant la première partie de la pièce et, pour témoigner de mon repentir, je... — tenez-vous bien — je l'embrassais sur les deux joues, je ne sais combien de fois !

Il va de soi que vous avez deviné que ce jeune

homme ne pouvait être que M. Lucien Darchambeau, mais vous imagineriez plus difficilement ce que j'éprouvais, moi, à l'idée d'embrasser ce monsieur devant tout le monde, Mme Orlando y compris... je n'essaierai pas de vous l'expliquer... Je suis persuadée que personne ne comprendrait, le savais-je seulement moi-même... Peut-on définir une impression aussi complexe, aussi diaboliquement contradictoire...

Pour tenter de vous faire saisir le mécanisme de mes réactions devant ce petit événement, que quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles sur cent trouveraient absolument banal et qui l'était, d'ailleurs, pour tout autre que moi, je ne puis qu'évoquer l'étrange plaisir, la joie secrète, intime, qu'on éprouve à dépasser le cent à l'heure dans une auto, pas très sûre, sur une route qu'on sait dangereuse... On voudrait ralentir, on se dit qu'il faut ralentir, que la catastrophe est là, qui vous guette, au premier tournant, et, pourtant on pousse traitreusement sur l'accélérateur grisé, étourdi. On ne s'appartient plus : la vitesse le frisson de l'accident possible, agissent comme un filtre magique qui vous engourdit et vous berce ; cependant, on est plus sensible, plus conscient que jamais...

C'était ça et ce n'était pas ça, car l'effet que me produisait Lucien Darchambeau n'avait rien qui ressemblât à l'appréhension d'un danger quelconque, encore que son pouvoir sur mes nerfs me parût à la fois despotique et enchanteur ; je me disais, cent fois par jour, il réussissait si bien à s'imposer à mon esprit que j'étais tout à fait incapable de penser à autre chose.

Aux répétitions, bien entendu, ce jeu de scène des baisers était laissé prudemment dans l'ombre. Nous faisons ou, plutôt, je faisais le simulacre de m'incliner vers lui et M. Darchambeau m'effleurait gentiment la joue, sans rire... Mais je savais, il devait savoir aussi, que le jour de la représentation il n'en serait plus de même.

Ce jour-là, je serais bien obligée de m'exécuter et se moquera de moi qui veut, je me demanderais anxieusement comment je me tirerais d'un aussi mauvais pas

Pourquoi mauvais pas ?... Puisque le monsieur était charmant... Eh bien... justement pour cette raison qu'il était charmant... comprenne qui pourra, mais j'aurais de beaucoup préféré qu'il fût laid à faire peur, je me serais sentie beaucoup plus rassurée.

Était-ce le fait d'être à ce point préoccupée par cette histoire d'embrassade ou pour tout autre cause, mais je constatais de jour en jour que mes anciennes amours me laissaient relativement en repos. Non seulement j'agissais et me comportais comme tout le monde, ou à peu près, mais je prenais goût à mon rôle d'Américaine et jouais avec un tel naturel, que les plus difficiles n'hésitaient pas à me prédire un grand succès.

— Vous jouez comme une véritable artiste, assurait Mme de Meurzen, que les fonctions de régisseur de la scène exercées par son mari autorisaient à assister aux répétitions.

M. Darchambeau était assez de cet avis et n'en tremblait que davantage de ne pas être à la hauteur. Il jouait, d'ailleurs, comme un ange ; quant aux autres, n'en parlons pas, si vous voulez bien, je ne tiens pas à passer pour mauvaise langue ; mettons selon la formule consacrée, « que leurs-moyens trahissaient leur extrême bonne volonté ». Quant à maman, indulgente et généreusement admirative, elle ne tarissait pas d'éloges, heureuse de me savoir occupée et m'amusant, car elle était évidemment persuadée que je m'amusais comme une petite folle.

Vint le grand jour...

La représentation était annoncée pour trois heures — quinze heures, disait le programme épinglé, tel un papillon sans vie, au tableau des réjouissances locales — mais dès deux heures, vous auriez vainement cherché une chaise qui ne soit pas retenue ou occupée par une vieille dame à launettes ou un vieux monsieur à guêtres grises.

Mme de Meurzen, affairée, bourdonnante, courait de-ci de-là, la feuille de location en main — car il y avait une feuille de location — retenant les meilleures places pour ses amis et les parents des artistes ; gourmandant les garçons qui n'avaient pas en-

core dressé le buffet et montant et descendant inlassablement, sans doute pour en éprouver la solidité, le minuscule escabeau qui donnait accès à la scène, une vraie scène, s'il vous plaît, avec des rideaux derrière et sur les côtés ; et des coulisses, de vraies coulisses, où tout le monde prétendait aller fourrer son nez, s'imaginant qu'il devait s'y passer des choses... extraordinaires...

Nous, les « artistes », — la plupart avaient déjeuné d'un sandwich pour être plus en forme — nous faisons notre tête, selon l'expression du jeune Destié lequel assurait, avec des mines pleines de sous-entendus, en savoir long sur la façon dont les acteurs et les actrices se maquillent.

Les jeunes filles se moquaient bien de ses conseils, d'ailleurs ; ce n'est pas à une jouvencelle d'aujourd'hui qu'il faut apprendre l'art et la manière d'étaler du blanc et du rouge sur une joue qui pourrait si bien s'en passer ; tout au plus en profitaient-elles pour corser ce qu'elles faisaient en cachette les autres jours.

Mais il y avait aussi, et surtout, les mères... promues pour la circonstance en rôle d'habilleuses et qui peinaient sang et eau pour que leur fille soit la plus belle et la mieux parée.

Ah ! je vous donne mon billet que le moment aurait plutôt été mal choisi d'aller roucouler des madrigaux à ces demoiselles comme rêvaient de le faire toute une rangée de messieurs d'âge canonique à qui l'entrée des coulisses avait été rigoureusement interdite par le terrible M. de Meurzen... Eh bien, oui... J'aurais voulu les voir parmi les pots de blanc gras et les soucoupes d'épingles où puisaient les mams habilleuses... Ils en seraient revenus, les pauvres, de leurs illusions...

— Annie, voyons... tiens-toi droite ; comment veux-tu que je sache comment tombe ton écharpe... Et ta coiffure... C'est ça que tu appelles être coiffée à la vierge ; mais tu es épouvantable avec ces bandeaux, enlève-moi ça...

— Maman, implorait la voix mouillée de l'épouvantail, c'est M. de Meurzen qui a voulu que je sois comme cela... Je joue une dame âgée...

— Une dame âgée... s'étranglait la maman... Qu'est-ce que tu me chantes... une dame âgée... Dans la pièce, tu as quarante ans.

— Eh bien, justement !

— Et c'est cela que tu appelles âgée... M. de Meurzen n'y connaît rien... Tu vas te coiffer comme toujours, je te prie... Je n'ai pas envie qu'on se moque de toi !

Et la coiffure en bandeaux de s'ébouriffer et la petite de pleurer sur ses belles joues toutes vernies.

Six artistes, six drames... Il n'était pas jusqu'à Mme d'Estingues qui ne déplorât le manque de parole inqualifiable de la couturière Niçoise qui lui avait promis sa robe pour midi et qui restait sourde à ses appels téléphoniques.

— Tu mettras ta robe rose, disait son mari. Tu es très bien dans ta robe rose !

— Tout le monde la connaît ! s'indignait Mme d'Estingues. De quoi aurai-je l'air ?... Les autres ont des robes neuves.

Fort heureusement, tout finit par s'arranger et, à trois heures quarante, très précises, M. de Meurzen put frapper les trois coups fatidiques qui allaient donner essor à notre petit chef-d'œuvre en un acte et trois tableaux.

Dire que je n'étais pas émue, j'étais très émue au contraire, mais incroyablement sûre de moi... Vous entendez... incroyablement maîtresse de mes moyens, confiante, pleine d'audace... Une autre femme... une Régine — j'ai oublié de vous dire que je m'appelle Régine — une Régine fracassante, intrépide, toute pétrie de crânerie et de folle témérité.

Aussi bien je n'étais plus moi-même... J'étais Régine Crocker, l'Américaine de la pièce, laquelle faisait montre de cette belle audace qui est le propre des filles de l'oncle Sam.

Sans doute m'étais-je si étroitement identifiée avec ce personnage, ou, comme on dit, étais-je si complètement entrée dans la peau de la demoiselle que j'étais chargée d'incarner, que j'en oubliai ma timidité. Peut-être, aussi, devais-je au voisinage de Lucien Darchambeau cette magnifique maîtrise ; quoi qu'il en soit, je

brûlai les planches avec le brio d'une vieille cabotine blanchie entre les frises et la rampe, et jouai avec un naturel surprenant.

Un murmure de flatteuse admiration déferlait jusqu'à moi, grisant, subtil... Jamais je ne m'étais sentie aussi pleinement, aussi complètement heureuse.

Combien n'aurais-je pas donné pour emporter avec moi dans la vie ce personnage imaginaire, ce rôle de casse-cou qui me valait une telle assurance ?

Quand arriva l'instant tant redouté où je devais défaillir dans les bras du charmant Lucien Darchambeau et lui appliquer sur les deux joues ces fougueux baisers qui le feraient se pâmer d'amour éperdu, je n'eus pas l'ombre d'une hésitation et je l'embrassai avec une ardeur et une véhémence telles, qu'il en demeura étourdi pendant un bon moment.

Transporté d'enthousiasme, subjugué, le public éclata en applaudissements... Je dus revenir saluer un nombre incalculable de fois, au point que M. de Meurzen qui manœuvrait le rideau à coulisse en attrapa des ampoules.

Quand j'apparus dans la salle, tous se précipitèrent pour me féliciter, ce n'était que bravo par-ci, bravo par-là, et des : « Vous avez été parfaite, étonnante, étourdissante ! »

Dépouillée de mon personnage, redevenue moi-même, je souffris mille morts.

Un monsieur qui avait l'air américain en ce sens qu'il était soigneusement rasé et portait des lunettes de fausse écaille grandes comme des hublots, me happa délicatement par le bras et me glissa :

— Avec ce talent-là, qu'est-ce que vous attendez pour faire du parlant ?...

— Du parlant ;

— Oui, du cinéma parlant... Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir : du cran, de l'aplomb, une voix phonogétique... Vous êtes jolie...

— Mais...

— Ne dites pas non... Vous avez l'étoffe d'une Greta Garbo.

J'entrevis le moment où il ne me lâcherait plus. Dieu sait pourtant si j'avais hâte de m'évader !

— Mon Dieu, fis-je, dubitatif, vous croyez...

— Si je crois... C'est-à-dire que je n'ai jamais vu jouer avec autant de naturel... Vous ne jouiez pas, d'ailleurs, vous viviez votre rôle !

Je ne sais trop comment cela aurait fini.

Impulsive comme je me connais, ce diable d'homme eût été fort capable de me faire signer un engagement pour Joinville ou Hollywood, si maman qui me guettait depuis quelques instants, ne m'avait appelée d'un ton impératif :

— Vous permettez ? dis-je au monsieur...

— Faites donc, murmura-t-il, conciliant... Nous reprendrons cette conversation plus tard...

J'acquiesçai... J'acquiesce toujours...

— Je t'ai vue, fit maman, en matière de préambule... J'étais là — elle désigna une place un peu à l'écart — Je ne tenais pas à ce qu'on me voie, mais je n'ai pas perdu un seul de tes gestes...

Elle attendit une réponse qui ne vint pas — qu'aurais-je bien pu répondre, d'ailleurs — et poursuivit :

— J'ai toujours été franche avec toi, Yvonne... Je le serai encore cette fois... Tu t'engages sur une pente dangereuse, ma fille. Fais attention... Fais très attention...

Je protestai, alléguant que c'était une comédie et que rien de tout cela ne devait être pris au sérieux, bien entendu, mais elle me coupa la parole :

— On ne joue pas impunément avec le feu, dit-elle sentencieuse. Il y a des choses qu'on ne fait pas... Quand je dis que je n'ai pas perdu une seule de tes clowneries... C'est exact, aussi tu ne me feras pas accroire que tu n'aimes pas ce jeune homme...

— Maman, je t'assure...

— Laisse-moi parler... Je sais ce que je dis... Tu oublies tes engagements, tu oublies que tu m'as juré de ne songer au mariage et aux amourettes qu'après notre retour à Paris.

Elle soupira :

— C'est bien mal me récompenser de tout ce que je fais pour toi...

J'essayais vainement d'endiguer ce flot de reproches, mais maman, qui avait apparemment préparé sa

harangue avec le soin jaloux qu'elle apportait à toutes choses, n'entendait pas perdre une aussi merveilleuse occasion de me morigéner :

— Je te croyais une jeune fille raisonnable, je m'aperçois que je me suis trompée... Ton avenir... Tu t'en moques, n'est-ce pas ?... Ce qu'il te faut : c'est te laisser embrasser devant tout le monde par de jeunes écervelés de ton espèce...

Je tentai un suprême effort et lui, expliquai que ces embrassades ne constituaient qu'un jeu de scène, mais elle ne voulut rien entendre :

— Tu es comme ton père, me dit-elle, exactement comme ton père... Tu es légère, insouciant... Tu ne penses qu'à t'amuser... Il n'y a pas que le plaisir dans la vie, sapristi !...

J'aurais pu lui faire remarquer que nous étions en pleine période de vacances et que ce plaisir, si âprement reproché, avait, somme toute, été très court, mais à quoi bon !... J'ai horreur des discussions et celle-là menaçait de s'éterniser.

Pourtant, ce qu'elle venait de me dire, touchant mon père, m'avait causé une sorte de malaise et je ne craignais pas de le lui faire remarquer.

Mais maman ne s'émut pas outre mesure. On aurait dit qu'elle attendait mon objection et qu'elle tenait sa réponse depuis longtemps en réserve :

— Mon Dieu, fit-elle, ton père est sans doute un excellent homme, mais c'est un homme qui a tort de n'avoir peur de rien... Jamais en place ! On le croit à Paris, il est aux Canariés, et dans le même temps qu'il télégraphie de Bornéo pour se faire envoyer de l'argent, on apprend qu'il a débarqué à New-York... Toujours trente-six affaires en tête, des coups de fortunes extraordinaires... suivis de périodes de calmes-plats...

Elle s'interrompit et m'entraînant encore plus à l'écart, elle reprit, baissant le ton :

— Le connais-tu seulement, ce Monsieur ?

— C'est M. Lucien Darchambeau.

— Je ne te demande pas si tu connais son nom, s'impatienta maman. Il suffit de deux minutes pour

connaître un nom... Je veux dire son caractère, sa façon d'être, son moral, enfin...

Et, comme j'hésitais, soucieuse de ne rien dire à la légère :

— Parbleu !... J'en étais sûre... Tu n'as regardé que le bout de son nez... D'abord, sais-tu qui sont ces Darchambeau ?... Non, évidemment, tu ne sais pas. Ils sont fastueusement riches, ma fille...

« Les parfums Graciella », les savons et les crèmes « Graciella » qui effacent les rides... C'est eux... Tu ne dis rien ?

Je ne disais rien, en effet.

— Cela ne serait encore que demi-mal, reprit maman, mais j'ai observé le jeune garçon, il est d'assez agréable tournure, je l'admets, mais prétentieux en diable, mon enfant !... Oisif, incapable de faire quoi que ce soit, je le jurerais... D'ailleurs, il passe sa vie à se promener en auto et, je tiens ce détail du portier de l'hôtel : il a failli écraser une vieille dame, pas plus tard qu'avant-hier ! Un étourdi, un garçon impossible... et c'est un jeune homme comme cela dont tu voudrais faire ton mari, le père de tes futurs enfants...

Pour le coup, je protestai :

— Je n'ai jamais dit ça, maman... Je ne l'aime pas, d'abord.

— Tu ne l'aimes pas ! s'exclama maman... Elle ose dire qu'elle ne l'aime pas... Tu es folle ! Me crois-tu aveugle, par hasard ?... J'ai bien vu la façon dont tu t'es jetée à son cou... Et ne viens pas me raconter que c'était dans la pièce... Ce qui n'était certainement pas dans la pièce : c'est la fougue, l'empyement que tu as mis à l'embrasser...

« Je te connais, peut-être... Mais, parole d'honneur, je ne t'avais encore jamais vue comme cela !... Dis plutôt qu'il t'a fait perdre la tête...

Soudain, elle me saisit le poignet :

— Voici Mme Orlandi, fit-elle en apercevant la gouvernante qui se dirigeait vers nous. Pas un mot, n'est-ce pas ?... Que cela reste entre nous...

Rayonnante, Mme Orlandi se campa devant moi :

— Il faut que je vous embrasse ! me dit-elle, un peu

essoufflée. Vous avez été épatante !...

Elle se tourna vers maman, quêtant son approbation.

Mais maman ayant déjà, tourné les talons, elle ne vit que ses épaules qui se soulevaient légèrement.

## CHAPITRE XII

Le lendemain matin, par exception, un tout petit soleil s'infiltra insinueusement à travers l'ouate des nuages et donna aux choses un aspect entièrement nouveau. Enchantée de l'aubaine, je décidai de prendre un bain. Le thermomètre accusait 18°, chiffre modeste, évidemment, mais ne convenait-il pas d'être modeste à l'égard d'un été aussi indigent ?

J'avais beaucoup réfléchi à ce que m'avait dit maman, et un peu aussi à mes propres affaires, et je croyais bien avoir découvert le secret de mes étourderies présentes et passées. Si je m'étais toujours montrée si entreprenante, ce ne pouvait être qu'à la façon dont m'avait élevée papa et maman que je le devais.

Accoutumée à voir critiquer mes moindres actes, j'en étais peu à peu arrivée à me défier de moi-même au point de ne plus rien entreprendre de mon propre gré.

Comme feu ce brave M. Coué qui se répétait :

« Tout va bien, tout va très bien ! » en présence des pires catastrophes.

Je sortis de l'hôtel en énonçant mentalement ma nouvelle formule : « Je n'en ferai plus qu'à ma tête. Je suis Intrépide... Je veux être Intrépide ! »

Je la répétais une dizaine de fois, pour bien m'en imprégner et si, à cette minute, mon père lui-même s'était trouvé sur ma route pour m'empêcher d'aller me plonger dans les flots, je lui aurais certainement passé sur le corps plutôt que de céder.

Mais mon excellent père ni personne, d'ailleurs, ne s'avisait de contrecarrer un projet aussi innocent.

Une chose aussi me turlupinait depuis la veille.

Au moment où j'embrassais M. Darchambeau avec la fougue que l'on sait, j'avais distinctement perçu, au cinquième et dernier baiser, le contact de ses lèvres aux environs de mon oreille, et senti sa main peser doucement sur mon bras.

Sur le moment, emportée par mon jeu, je n'avais guère fait attention à ce détail, mais depuis, je ne cessai d'y penser.

Le texte de la pièce, que je relus avec soin, ne portait aucune indication de ce genre : on disait : « Régine Crocker enlace le jeune garçon et l'embrasse à plusieurs reprises. » Rien n'était prévu concernant le jeune homme. Il devait se laisser embrasser par Régine Crocker, mais c'est tout ce qu'on exigeait de lui. Pourquoi, alors, ce baiser furtif et cette pression de la main ?...

Que M. Darchambeau m'ait embrassée, derrière l'oreille, ça, j'en étais absolument certaine, mais, peut-être, était-ce inconsciemment !... On pouvait admettre que, lui aussi avait subi l'entraînement de l'action et s'était laissé aller à une manière de réflexe involontaire, mais il se pouvait fort bien qu'il l'ait fait volontairement.

En ce cas... à moins d'être tout à fait aveugle, force m'était de conclure que j'avais la bonne fortune de ne pas déplaire à M. Lucien Darchambeau... des parfums Graciella...

Mais, bien entendu, je ne m'arrêtai pas à cette hypothèse. Le geste, à peine esquissé au demeurant, de M. Darchambeau, ne pouvait être qu'irréfléchi, inconscient... Il avait subi, comme moi-même, le feu de l'action, et s'était laissé emporter par son jeu.

Je me disais cela, évidemment. Mais pour être tout à fait sincère, j'avoue que je n'y croyais qu'à moitié, l'autre explication étant tellement plus flatteuse et plus agréable...

Je sais ce que vous allez m'objecter, je le sais tellement bien, que je préfère y répondre tout de suite ; vous allez dire, comme maman, que je suis folle de ce jeune Darchambeau, ou, à tout le moins, que j'agis exactement comme si je l'aimais à la folie.

Eh bien ! ce n'est pas cela du tout... Je n'aime pas, je n'ai même jamais songé à aimer M. Lucien Darchambeau, encore que je lui reconnaisse volontiers une certaine séduction...

La vérité est, à la fois, plus simple et plus triste... j'ai tout bonnement voulu, et de toutes mes forces, à l'occasion de cette petite comédie de salon, me jouer, à moi-même, une autre comédie, infiniment plus sérieuse.

J'ai essayé, très loyalement, d'oublier une bonne fois mon teddy-bear...

Je crois savoir que les gens que la délicatesse n'étouffe pas, et ils sont légion à notre époque bénie, ont coutume de répéter, à propos de tout, qu'un clou chasse l'autre, et, mon Dieu, j'ai voulu voir, essayer de voir, si, réellement, comme le disent certains, un amour pouvait chasser un autre amour...

C'est une idée biscornue, comme beaucoup de mes idées, hélas ! mais le résultat est, du moins à mon humble avis, absolument probant.

On ne guérit pas une blessure du cœur en aiguillant son cœur sur une autre voie...

Le cœur s'y refuse, d'ailleurs ; on ne peut faire illusion, tromper les spectateurs, mais ça n'y est pas ; à la première minute où vous vous retrouvez seule, seule avec vous-même, à cette minute terrible où il est « impossible » de mentir, de se mentir, force vous est de constater que le nouvel amour ne vous a pas du tout fait oublier l'ancien...

Est-ce à dire que jamais, jamais au grand jamais, je n'oublierai M. de Rigny... Ça... je l'ignore, c'est le « secret des dieux », comme disait mon professeur de philo et, les dieux, j'imagine, ne laissent pas aussi facilement que les pauvres hommes transpirer leurs secrets.

Pour l'instant, c'est ainsi... Je n'ai pas oublié M. de Rigny... Demain... dans six mois, dans un an, je ne veux pas savoir ce qui arrivera... j'espère, je souhaite très sincèrement l'oublier.

C'est tout ce que je puis faire, et j'estime que c'est beaucoup.

On a beau jeu de se moquer de ces amours de

jeunes filles, de ces amours de vingt ans, comme disent les gens qui ont le double ou le triple de cet âge, on leur reproche d'être naïves, puérides, bêtes... est-ce que je sais... On leur voit tous les défauts, on va même jusqu'à leur contester la sincérité... Mais moi, l'intéressée, qui, pour la première fois, courbe la tête devant le magicien au carquois, je sais... ce que je sais... et pour le savoir si bien, je n'ai qu'à analyser ce que je ressens.

C'est la première fois que j'aime — ou que je crois aimer — et comme il me paraît tout naturel que ce soit aussi la dernière, je suis bien obligée de considérer cet amour comme la seule chose qui vaille la peine qu'on y prit garde, la seule digne d'intérêt.

Je me plais à espérer, sans trop y croire, naturellement, que ce... que M. de Rigny n'est pas tellement loin de partager mes vues, ou n'en serait pas tellement loin s'il lui était loisible d'agir comme bon lui semble, encore que sa réserve — mettons réserve — instinctive, lui commande de n'en rien laisser paraître.

Certains penseront que lui et moi nous jouons la comédie et prononceront le grand mot d'hypocrisie. Ils se trompent, j'ai bonne idée que le teddy-bear et la petite cirage sont parfaitement conscients de la situation et que, peut-être, ils ne sont pas éloignés de concevoir une sorte d'orgueil au plus caché de leurs cœurs pour toute la grande habileté qu'ils ont déployée jusqu'aujourd'hui à se dissimuler aussi miraculeusement leurs sentiments.

Mais aussi bien, il ne suffit pas de voir clair en soi pour préjuger de ce que pensent les autres. M. de Rigny peut parfaitement me tenir pour une insupportable pécore... Rien que cette pensée me donne froid dans le dos, ou, encore, n'a-t-il jamais vu en moi qu'une enfant plutôt mal élevée qu'il convient de reconduire à sa mère, sans plus, comme on le fait de tous les enfants en mal de liberté.

J'ai découvert aussi que l'amour, j'entends l'état amoureux, rend incroyablement superstitieux. Mon frère m'a dit cela des joueurs et, tout bien considéré, les amoureux et les joueurs m'apparaissent gens de

la même famille, ne courent-ils pas les uns et les autres à la poursuite d'un idéal souventes fois chimérique.... hélas !

Je suis, ou je me dis, amoureuse, il est donc normal et pour tout dire naturel, que je sois superstitieuse. Ça, alors, c'est bien la dernière chose que je me serais souhaité...

C'est effroyable, effroyable et délicieux, mais, en premier chef, terriblement absorbant pour qui en fait la soudaine expérience.

Je me souviens — ce sont de ces choses dont on rit après coup, mais qui, sur le moment, feraient douter du sens commun — je me vois sur la promenade des Anglais, comptant mes enjambées et me disant avec un grand sérieux : « Si je compte pair avant tel ou tel endroit, il m'aime et nous nous marierons... Si c'est impair, il m'a complètement oubliée et je resterai fille...

J'aime mieux dire tout de suite qu'arrivée à une courte distance de l'endroit désigné, je trichais abominablement pour être plus sûre de terminer sur un chiffre pair et cela plusieurs fois par jour, comme si ces pauvres petits truquages eussent eu quelque raison de me rassurer.

Les numéros des autos, le sexe de la première personne qui allait tourner le coin d'une rue, le nombre des minutes que marquait mon bracelet-montre... tout n'était que prétexte à présages, paris, gageures, avec moi-même, d'autant plus absurdes que si, par aventure, le présage disait noir, je me persuadais aussitôt que je m'étais trompée et que j'avais parié blanc...

Je m'en amuse maintenant, bien sûr, mais à l'époque je ne riais pas du tout et, certains jours, j'en étais même tellement préoccupée que mon frère, dont le don d'observation n'est pourtant pas la qualité dominante, en arrivait à se demander « ce que j'avais ».

Il traduisait cela en son langage et au beau milieu de mes songeries, j'entendais un :

— Tu en fais une tête, ma pauvre !... heureusement que tu ne te vois pas....

Ma tête, cette tête que je ne voyais pas, je m'empressais de la secouer énergiquement, mais, bien en-

tendu, mon gracieux frère n'abandonnait pas aussi facilement son idée. Il tient de papa et quand il a une idée...

— Toi, me faisait-il, aimablement, tu couvrerais une maladie que je n'en serais pas autrement étonné..

Il s'empressait, d'ailleurs, d'ajouter tout aussitôt quand je dis « maladie », je me comprends... C'est rêvasseries que je devrais dire et ces rêvasseries auraient pour objet un « beau jeune homme » que j'en serais encore moins surpris »...

Par exemple, sa fine psychologie s'arrêtait là, car quand il s'agissait de mettre un nom sur le corps du délit, il me sortait invariablement toute une série de candidats au mariage, dont je n'avais pas le plus menu souci... Il les nommait tous... Lucien Darchambeau en bonne place, tous, ceux du tennis, ceux des redoutes du casino, les danseurs plus ou moins inconnus, ses amis, les frères et les cousins de mes amies, sauf, bien entendu, celui qui « par ces jours sans gloire » accaparait mes pensées.

Une autre serait très sûrement tombée malade, mais, heureusement pour moi — je touche du bois — si Robert tient de papa, moi je tiens de maman. Je suis en fer, en fer forgé, ce qui, entre parenthèses, me vaut une solide réputation d'insensibilité. Ainsi va le monde, sous prétexte que je ne suis jamais malade — re-bois — et que je supporte sans faiblir la vue d'un lapin qu'on envoi dans le néant, je suis cataloguée insensible...

Insensible ! Moi... Alors que c'est tout le contraire... je suis une hypersensible... Seulement, étant bien équilibrée, je sais commander à mes nerfs et je m'en flatte...

Il n'y a pas tellement de choses dont je doive m'enorgueillir pour me payer le luxe de taire ce qui m'est favorable.

## CHAPITRE XIII

L'eau un peu froide était délicieuse...

Je nageai d'une traite jusqu'au plongeur, je fis la planche, glissai sous l'eau, je fis mille tours, enfin, et pour finir, un cent mètres de crawl à rendre jalouse une professionnelle.

Soudain, j'entendis une voix inconnue me crier :

— Bravo !

Ayant repris pied, je regardai autour de moi.

Sur la plage, les baigneurs étaient rares, j'en excepte les inévitables gosses flanqués de seaux et de pelles s'activant à construire des forts et, d'autres, grands, dédaigneux de ces passe-temps indignes, se relançant des balles par-dessus d'imaginaires filets.

J'aperçus alors, à ma hauteur, juché sur un canard de baudruce, un petit bonhomme dans les neuf ans qui me regardait avec insistance :

— C'est toi qui a crié « bravo » ? questionnai-je à tout hasard.

Il prit un air embarrassé :

— Je n'ai pas cru mal faire, dit-il. Vous nagez si vite... et puis, si longtemps... Vous êtes une championne sûrement !...

Je me rengorgeai :

— Oui, dis-je, je suis championne...

Inoffensif mensonge destiné à amuser ce gosse et qui flattait mon amour-propre tout nouvellement accoutumé, depuis la veille, aux encens de la gloire.

— C'est beau, fit le petit bonhomme, d'un ton pénétré. Quand je serai grand, je veux être champion... Vous m'apprendrez, dites, Mademoiselle ?

— Si tu veux, dis-je... Mais pas aujourd'hui... Je rentre, maintenant.

Sans façon, avec cette magnifique confiance qu'ont les enfants et qu'ils perdent, hélas ! à mesure qu'ils



connaissent mieux les hommes, il prit ma main et nous revînmes vers les cabines.

Je quittai mon admirateur et son canard de baudruche et lui donnai rendez-vous pour le lendemain avec une tape amicale sur ses bonnes grosses joues, puis j'allai m'habiller.

J'aurais certainement oublié cet incident si la première personne que je rencontrais sur les planches, à ma sortie des bains, n'avait été mon petit bonhomme de tout à l'heure, accompagné, non plus d'un canard en baudruche, cette fois, mais d'un jeune homme, en chair et en os, que je n'eus aucune peine à identifier : Lucien Darchambeau, ni plus ni moins.

Je m'apprêtais à prendre le large, mais le petit garçon ne l'entendit pas comme cela ; en deux bonds, il m'eut rejointe et me livra, tout contrit, au bouillant Lucien Darchambeau, son frère, qui m'accueillit le plus gracieusement du monde.

— Enchanté de vous rencontrer, Mademoiselle, me dit mon partenaire. J'aurais bien voulu vous féliciter hier, malheureusement vous avez disparu je ne sais où... Vous êtes trop modeste... Après un succès comme celui-là, vous devriez savoir qu'on se doit à la foule...

Je protestai, alléguant que je n'avais rien fait d'extraordinaire.

— Vous avez été tout simplement épatante, dit-il.

— Mon rôle était si facile, fis-je, en veine de politesse, que je n'ai positivement aucun mérite.

Il sourit :

— Vous le trouviez facile ?

— Tout ce qu'il y a de plus facile...

— Même à la fin ?... Tout à la fin ?...

— Surtout à la fin...

Cette fois, peut-être bien que je rougis un tantinet, mais c'était presque indispensable.

L'admirateur des champions nous ayant commodément lâchés, M. Lucien Darchambeau s'assura qu'il était à bonne distance et, suave, questionna :

— Alors, ce dernier baiser était...

— Comme les autres, m'empressai-je, sincère...

Je l'entendis murmurer tout bas, si bas, que je devinai plutôt que je ne perçus les mots :

— Je m'en doutais...

Mais tout aussitôt il se reprit :

— Bien entendu, il ne s'agissait-là que d'un jeu... Vous étiez Régine Crocker et Régine Crocker devait m'embrasser... Si on vous proposait d'en faire autant, aujourd'hui... que vous n'êtes plus Miss Crocker, mais Yvonne Charpentier, vous y mettriez moins de bonne grâce, je parie ?

Je sentis que je perdais pied. Il vous avait de ces questions, aussi... Néanmoins, je répondis d'une voix passablement étranglée qu'il n'en était rien et que je récidiverais, avec plus d'empressement encore, s'il consentait à s'y prêter.

— Vous êtes polie, fit-il. Mais vous vous doutez bien que je ne me permettrai jamais de vous embrasser... maintenant.

— Je le regrette, dis-je.

J'étais, décidément, tout à fait lancée. C'était sa faute, d'ailleurs ! Il n'est pas permis d'adresser des questions aussi scabreuses... aux gens qui ne vous ont rien fait.

— Gi-Gi, dit-il, changeant de ton : Gi-Gi, mon petit frère, dont vous avez fait la connaissance tout à l'heure, m'apprend que vous êtes championne de natation, Mlle Charpentier....

Aïe... pensai-je. En voilà bien d'une autre. Comment vais-je encore me tirer de là ?

Je pris mon air le plus modeste :

— Il aura mal compris... Les enfants, vous savez...

— Mais, pas du tout, dit-il. Pourquoi vous en cacher ?... C'est épatant d'être championne... Ce que j'aimerais cela, moi !... Malheureusement, je n'ai jamais pu mettre à mal le moindre record...

— Oh ! je n'ai jamais battu de record, croyez-le...

Il secoua la tête :

— En attendant, vous nagez comme une sirène...

Gi-Gi prétend que vous filez plus vite qu'une torpille... On n'a jamais rien vu de pareil...

— Gi-Gi exagère...

— Ce serait bien la première fois quand il ne s'agit pas de lui.

Nous nous mîmes à rire. Je me fis cette réflexion qu'il était très séduisant quand il riait, plus séduisant même, si possible, que quand il était sérieux, mais qu'il devait être assez superficiel.

Ce que maman m'avait dit concernant son genre de vie me tourmentait, décidément. Je veux bien qu'un jeune homme soit sportif, voire même mondain, mais j'ai horreur des jeunes snobs qui semblent n'avoir d'autre but dans l'existence que de piloter leur torpédo (à la façon de mon frère), ou de confectionner des cocktails foudroyants...

Par le truchement de ce jeune garçon qui ne m'était certes pas indifférent, mais dont j'étais loin, très loin même d'être folle, comme faisait semblant de le croire ma tendre mère, voilà que, tout soudain, je me remis à penser... à repenser à mon cher Teddy-bear, à Jean de Rigny, pour ne pas le nommer et, dame... à partir de ce moment-là, M. Lucien Darchambeau me parut beaucoup moins irrésistible.

Mais alors, allez-vous dire, elle ne sait donc pas ce qu'elle veut cette sotte de petite cirage... Eh si, la petite cirage « sait » ce qu'elle veut, seulement voilà, ce sont les autres... enfin, un autre qui...

Parfaitement, et Dieu sait pourtant, si j'ai tout fait, tout essayé, tout tenté pour lui ouvrir les yeux... à ce Monsieur... Pour lui ouvrir les yeux en même temps que je m'efforçais de fermer les miens à tout ce qui n'est pas lui, son insupportable sourire et sa tranquille assurance...

Ah !... l'oublier... l'oublier tout à fait comme on oublie un gant dans une boîte à chapeau...

#### CHAPITRE XIV

Mais voici bien d'une autre affaire.

Cela date d'hier ; je jouais avec la désespérante énergie que je mets à jouer depuis que je suis qualifiée pour les demi-finales ; c'est-à-dire que j'ai subi

brillamment l'épreuve des éliminatoires, ce pont-aux-ânes des tennismen, et Mme Orlando faisait, ce que fait toujours Mme Orlando, la causette avec une autre Mme Orlando, gouvernante d'une autre « petite étrange », « petit lard fumé » ou « petite corned beef » en cotillon court et souliers plats. Tout à coup, j'entends une voix bien connue qui m'appelle, je me retourne, c'était maman.

Pour que maman soit venue me trouver au tennis, il fallait qu'un événement relativement grave soit arrivé. Je me fis cette réflexion, le temps de traverser le court et de sortir du grillage.

Je ne me trompais pas.

Maman, qui était toute pâle et tenait à la main une dépêche décachetée, me dit :

— Ma pauvre petite ! C'est épouvantable ! Mais où est ton frère ? Je cherche partout après Robert, et impossible de le trouver.

Il était bien question de Robert. Vous pensez si j'étais rassurée après un pareil préambule. Je la suppliai de s'expliquer, en tremblant comme une feuille qu'elle ne m'apprenne quelque irréparable malheur.

— Il y a, fit-elle tout d'une traite, que ton père est parti pour l'Amérique... Il m'annonce ça par télégramme et il dit que Robert est au courant.

Je respirai... La nouvelle n'avait, pour moi, rien de très inattendu, mais de voir ma pauvre maman aussi bouleversée, je fus à deux doigts de fondre en larmes.

— Est-ce que tu savais quelque chose toi aussi ?

Je n'ai jamais mieux compris ce que les bonnes sœurs de la pension appelaient un « mensonge charitable », je répondis carrément que je ne savais rien de rien.

— C'est inimaginable, gémit ma mère. Partir comme ça, sans prévenir personne...

— Pour New-York ?

— Oui, pour New-York, et tu devines pourquoi, je pense : pour gagner de l'argent. Toujours ce maudit argent, comme si nous n'en avions pas déjà assez.

« Ton père me fera mourir, c'est bien simple, avec tous ses voyages et ses histoires... Mais où est donc

Robert. Il faut que je voie Robert. Où est-il ?

Je reconnus, une fois de plus, l'éminente sagesse de l'auteur de mes jours, qui lui avait conseillé de se reposer sur Robert du soin d'expliquer à ma mère ce que peuvent être les obligations d'un businessman d'aujourd'hui.

Mon frère, quand nous le dénichâmes, les mains enduites de cambouis, se bataillant avec son changement de vitesse, fut berf autant que catégorique. Papa devait aller là-bas... La concurrence lui en faisait une obligation. Il ajouta, en affectant de s'étonner que maman ne soit pas plus « raisonnable », qu'un voyage à New-York n'était vraiment pas la mer à boire, tout au plus à traverser, et qu'on aurait tort de croire tout ce que racontent les romanciers concernant les Peaux-Rouges, dont le dernier portait smoking et lisait Colette, comme vous et moi.

Mais tout ce bel optimisme n'empêchait pas ma pauvre maman de trouver que c'était indigne de courir aux cent mille diables quand on était marié et père de famille.

Fort heureusement, une longue lettre de papa vint, quelques jours plus tard, lui mettre un peu de baume dans le cœur en l'informant de son retour prochain et de son intention de venir passer la fin de l'hiver avec nous, dans le Midi.

— C'est arrangé, me dit Robert, lequel n'était pas autrement fier de la façon dont il s'était acquitté de sa mission de pacification et redoutait d'avoir à fournir de nouveaux arguments pour justifier le voyage paternel.

Mais il s'était réjoui trop vite. Ce n'était pas arrangé, du moins, ainsi qu'il me l'apprit deux jours plus tard, ça se dérangeait à nouveau.

— L'affaire se coomplique, me fit-il. Je viens de recevoir un télégramme de Grandjean (Grandjean est le secrétaire particulier de papa), un télégramme confidentiel. Il paraît que ça ne va pas mieux que cela là-bas... Papa est fortement accroché...

— Accroché ?

— Oui, enfin, il s'est engagé à la hausse et ça baisse tant que ça, peut depuis quatre jours. Une bourse

incroyable, des sauts de dix points.. Tu ne peux pas te rendre compte, évidemment, je ne comprends pas déjà très bien moi-même, mais c'est archi mauvais...

— Et ça le retiendra plus longtemps qu'il ne croyait ?

— Ça peut l'obliger à rester sur place jusqu'à la liquidation de sa position. Grandjean ne me cache pas, d'ailleurs, qu'il y a un certain danger. Il devra jouer serré, terriblement serré même, s'il veut s'en tirer.

Robert avait bien deviné, je ne me rendais pas très bien compte.

— Je te demande, fis-je, si ce sera long ; si tu crois que son retour en sera beaucoup retardé ?

Il me considéra avec une immense pitié :

— C'est tout ce qui t'intéresse, me dit-il d'une voix sourde. Je suis en train de t'expliquer que papa risque de perdre les trois quarts de sa fortune, sinon davantage, et tu te préoccupes de savoir s'il reviendra plus tard qu'il ne pensait.

Il vit bien que ce n'était pas encore suffisamment clair. Pour une femme, les affaires de Bourse, c'est comme si on lui parlait chinois. Il poursuivit donc, et j'admirai comme il s'efforçait de paraître calme :

— D'après ce que me télégraphie Grandjean, papa aurait déjà engagé, à l'heure qu'il est, toutes ses disponibilités, c'est-à-dire tout l'argent liquide qu'il a pu réaliser jusqu'à présent, et, Grandjean a reçu l'ordre de vendre, ce matin, à Paris, Bruxelles et Londres, la totalité, tu entends bien, la totalité des valeurs dont il a le contrôle...

— Mais...

— Attends ! Ces valeurs, Grandjean les vend à n'importe quel prix... Car tu penses bien que ça baisse quand on en jette des paquets et des paquets sur le marché. Rien que de la « Royal Critérium », il y en a pour dix-sept millions... Commences-tu à comprendre, maintenant ?

J'étais atterrée.

— Bien entendu, pas un mot de tout cela à maman, ni à personne. C'est inutile. Je croyais ne pas t'en parler, mais maintenant que c'est fait, j'aime autant

que tu saches à quoi t'en tenir. C'est notre avenir à tous qui se joue en ce moment, je te tiendrai au courant au fur et à mesure que les nouvelles me parviendront. Toi, fais comme si de rien n'était ; il serait désastreux qu'on soupçonne quelque chose, les mauvais bruits se répandront toujours assez tôt ; joue au tennis, prends part aux matches, enfin, je veux dire, ne change absolument rien à tes habitudes... C'est plus important que tu ne crois, car si on se doutait du danger qui menace la fortune de papa, les valeurs... Mais tu n'as pas besoin de toutes ces explications, n'est-ce pas ? Borne-toi à faire celle qui ne sait rien... N'y pense plus, c'est encore plus simple...

Ne pas y penser...

Comme c'est malin !

Je ne pense qu'à cela.

Ce n'est pas que je tiens tellement à cette grosse fortune qui fait envie à tous ceux qui nous connaissent, mais vous avouerez qu'il est difficile, sinon impossible, d'envisager sans sourciller l'hypothèse d'un changement de condition à la fois aussi radical et aussi soudain. Vous admettez qu'il m'est bien permis d'en éprouver quelque contrariété.

Robert est admirable. Il me communique ponctuellement chaque matin les nouvelles reçues de Paris ou de New-York, car papa lui écrit directement en cachette de maman, et bien qu'elles ne soient guère brillantes, ces nouvelles, il conserve un calme extraordinaire. Je ne me serais jamais imaginé que ce grand garçon qui n'a jamais fait autre chose sa vie durant que boire des cocktails dans les bars snobs, en compagnie de petits jeunes gens vêtus de blazers multicolores, piloté sa « très sport » ou perdu... l'argent de son papa dans les tripots, puisse, le moment venu, se montrer aussi énergique et aussi superbement désintéressé.

Le Robert d'aujourd'hui est une révélation. S'il était donné à mon père de voir le calme, le sang-froid et l'esprit de décision dont fait preuve mon frère en ces jours d'angoisse, il ne manquerait certainement pas

de s'écrier, en se frottant les mains : « C't'un Charpentier, ce petit-là... des pieds à la racine des cheveux ». Mais mon pauvre papa est sans doute loin de se douter de la stupéfiante philosophie de son fils et je parierais gros qu'au beau milieu de ces tracas, il se tourmente terriblement en songeant à nous.

Les nouvelles ne sont pas bonnes, mais elles ne sont pas plus mauvaises qu'elles n'étaient il y a quelques jours. La situation est stationnaire, s'il n'y a pas lieu de se réjouir, il n'y a pas non plus à s'alarmer, encore que cette attente, selon ce que m'explique Robert, ne puisse se prolonger indéfiniment. En somme, chaque jour qui fuit, presque chaque heure, nous rapprochent de la catastrophe et cela seul suffirait à justifier nos alarmes, s'il nous prenait fantaisie, à mon frère et à moi, d'oublier que nous sommes à deux doigts de la ruine.

Vous pensez si c'est commode de vivre avec une épée de Damoclès de cette dimension suspendue au-dessus de sa tête. J'ai d'ores et déjà cru, en dépit de ce que croit Robert, je ne suis pas aussi bêbêtement sentimentale qu'il veut bien le dire, envisagé la possibilité de gagner ma vie.

J'écarte, « à priori », l'espoir, un instant caressé, de gagner beaucoup d'argent en donnant des leçons de piano ou des leçons d'anglais aux « petites cirages » restées riches, depuis que je sais ce que cela rapporte : c'est à dire, rien du tout. Je parle, d'ailleurs, tellement mal l'anglais que ce serait malhonnête de ma part de me poser en institutrice. En ce qui concerne le piano, je joue assez brillamment le « Poète et Paysan, » la « Habanera de Carmen, » le « Clair de lune de Werther, » une grande partie de la partition de « Gillette de Narbonne » et quelques petites choses encore, mais puisque cela ne rapporte rien, inutile d'y songer.

Reste la décoration des éventails, la broderie anglaise et le tennis ; c'est tout ce que je sais faire de mes dix doigts.

Informations prises, j'apprends que la peinture des éventails et des coussins est horriblement mal payée et les travaux de broderie, pas beaucoup mieux. Quant

au tennis, je sais par expérience personnelle qu'on y gagne exclusivement des services à thé en faux Chine ou des coupes en simili vermeil. Et à moins de m'établir marchande de faïence, entre deux matches, je ne vois pas bien comment je pourrais tirer un parti de ma virtuosité à exécuter des « drives » et des « smashes » sur le gazon ou la brique pilée.

Non, tout cela est bon pour les jeunes filles qui ont des rentes ou dont les parents passent leur temps à détacher leurs coupons avec de grands ciseaux comme en emploient les tailleurs. Je me suis renseignée et je sais, maintenant, comment je gagnerai ma vie ; je serai dactylographe. On dit que cela s'apprend relativement vite ; en tous cas, je possède au moins une qualité, si je puis parler de moi, indispensable à une dactylo qui se respecte : je sais l'orthographe et c'est déjà beaucoup, car le nombre de ceux qui font taper leurs lettres ou leurs manuscrits, pour éviter qu'on y retrouve les fautes dont ils les émaillent, est beaucoup plus grand qu'on ne croit.

Je serai donc dactylo.

D'avance, je me figure le bureau où je travaillerai, pauvre de moi, sous le regard sévère (embusqué sous les verres étroits d'un pince-nez en doublé or) d'un chef impitoyable à mon inexpérience.

Je l'entends qui m'è dit :

— Encore en retard, mademoiselle Charpentier. Ça fait la seconde fois cette semaine, veillez à ce que cela ne se représente plus, je vous prie, ou je me verrai contraint de me priver de vos services.

Car vous ne voudriez pas que du jour au lendemain, sous prétexte que la « Petite Cirage » est devenue pauvre comme Job, elle acquière, tout soudain, l'art de se lever à l'aurore. J'ai fait cela, une fois, le jour du fameux duel et je ne l'ai pas encore oublié : encore ne me suis-je si bien levée que parce que je ne m'étais pas couchée, ou du moins, pas tout à fait, ayant passé la nuit dans un fauteuil et sans me déshabiller entièrement.

## CHAPITRE XV

J'ai joué au tennis pour oublier mes peines de cœur. Je continue à jouer au tennis pour oublier mes autres peines, car ce n'est pas sans une infinie tristesse que je songe à ce que deviendra ma pauvre maman, quand nous serons redevenus plus pauvres que nous ne l'avons jamais été. Quand je parle de ça à Robert, il me traite de folle. Ce garçon possède un cerveau remarquable, j'en conviens, mais pour ce qui est du cœur... enfin... je me trompe peut-être, je ne demande qu'à me tromper.

J'ai donc poursuivi mon entraînement avec toute la fougue et toute l'énergie désirables. Je veux que la « Petite Cirage » meure en beauté. Ce match sera mon chant de cygne, l'ultime manifestation de ma vie mondaine, élégante, oisive, le dernier acte d'une comédie de salon où j'aurais été grande vedette à mes heures...

Après, ce sera la vie chère, la mansarde sans feu, la machine à écrire... et le monsieur au pince-nez en doublé or.

Il est indispensable, d'ailleurs, comme me l'a encore répété mon frère, de sauver la face. Personne ne doit se douter que ça ne va pas comme ça devrait aller ; lui-même ne m'a-t-il pas avoué qu'il jouait un jeu d'enfer au baccarat et se prodiguait en achats somptueux.

Le feu est à l'édifice, mais la façade demeure intacte.

C'est demain le grand jour, entendez que c'est demain que commencent les finales du championnat de tennis où je suis engagée.

Je suis, comme disent les boxeurs : fin prêt...

Les joueurs et les joueuses (on dit ici tenniswomen) qui ont participé aux éliminatoires et aux demi-finales

de Cannes et de Monte-Carlo, viennent d'arriver ce matin. Le tennis-club présente une animation extraordinaire, on se précipite pour lire les noms des derniers lauréats et, éventuellement, des nouveaux partenaires que le sort attribue à chacun et à chacune.

Je fais comme tout le monde, je consulte la liste et, je deviens plus rouge qu'une pivoine... j'ai découvert que mon « partner » dans le double-mixte était... M. Jean de Rigny, mon ravisseur...

Toutes les confusions, toutes les hontes et toutes les douleurs descendent dans mon âme.

Elles y descendent en trombe.

Vous essayez d'oublier, vous vous saoulez de sport, vous vous entraînez avec frénésie, avec passion, avec rage, et dans le moment que vous croyez avoir réussi, la destinée implacable vous remet en présence de celui qui fut votre bourreau... Avouez qu'il y a de quoi perdre la tête... J'avais tout prévu, tout sauf ça... Je m'étais vue dactylo, grelottant dans ma robe trop mince, n'ayant pour me protéger des morsures du froid qu'un tour de cou en faux lapin désargenté, attendant l'autobus sous la pluie et succombant sous le poids de son regard. J'avais redouté, d'avance de le croiser sur les grands boulevards, le jour où mon patron m'aurait envoyée en course avec un paquet ridicule et encombrant, mais je n'aurais jamais songé que j'allais l'avoir comme partenaire, comme associé, pendant trois interminables jours, lui, mon teddy-bear, le monsieur qui m'a enlevée pour sauvegarder la fortune de mon père si fâcheusement compromise à cette heure.

Décidément, je n'en rate pas une.

Il est écrit, que dis-je, il est gravé, buriné, au livre de ma destinée, que je vivrai dans la catastrophe... Cela devient une vocation.

Si les calamités cessaient un jour de fondre sur ma chétive personne, ce serait une preuve, sans doute, que la protection des dieux m'est acquise, mais je crois, hélas, qu'il me manquerait quelque chose. Je suis trop habituée aux malheurs, je nage dans les désastres comme un poisson dans l'eau ; tout ce qui est

capable de bouleverser, révolutionner ou désorganiser une existence, est devenu mon élément.

Il faut pourtant que j'aille vers lui, tout au moins, que je manifeste ma présence pour lui permettre de venir à moi ; ces deux solutions confluent au même résultat, comme disent les mathématiciens, qui est de nous parler, de nous sourire et de feindre d'être enchantés de nous revoir.

Nous sommes inscrits pour le tournoi double-mixte qui se joue cet après-midi, notre rencontre ne saurait tarder.

Quand j'étais petite et que j'avais peur d'entrer dans mon bain froid, ma mère me disait toujours : « Entres-y d'un coup, sans hésiter, car plus tu attendras et plus tu trouveras que c'est froid ». Excellent conseil que je vais suivre aujourd'hui...

Je me jette donc à l'eau... C'est-à-dire que je vais sans plus tergiverser trouver mon partenaire.

— Mademoiselle... Quelle heureuse surprise ! Si je me doutais que j'aurais la chance inespérée de vous avoir comme partenaire.

— Monsieur... enchantée... Madame votre mère va bien... enchantée... J'espère que nous allons nous couvrir de lauriers.

— Je crois bien... Si on s'entraînait un peu, qu'en pensez-vous ? Puisque ce nouveau règlement nous impose... euh, je veux dire, nous désigne pour jouer ensemble... quoique, nous...

Je viens à son secours :

— Quoique nous n'ayons jamais joué en double... singulier règlement, en effet, et qui provoque des surprises.

— Bien agréables, mademoiselle... joliment agréables...

— C'est ce que j'allais dire, monsieur...

Et voilà... Nous nous entraînons. Je suis sans aucune, je fais celle qui ne se souvient de rien. Quant à mon partenaire, il a certainement tout oublié, la modestie lui en fait un devoir, au demeurant, puisqu'il est persuadé qu'il a commis, ce jour-là, une action d'éclat.

Il joue fort bien, ça, il n'y a pas à dire. Il joue

excessivement bien, et dès les premiers sets de notre « training », nous nous comprenons à merveille, beaucoup mieux que dans la vie, mais qu'importe ; pour l'instant, c'est au tennis que nous devons nous entendre et nous partager la besogne, lui au filet et moi dans le fond, où justement je n'ai pas ma pareille pour twister mes balles, c'est-à-dire leur imprimer ce petit mouvement de rotation sur elles-mêmes qui fait que quand elles rebondissent dans le camp adverse, elles sautent tantôt à gauche et tantôt à droite, au grand désespoir de celui ou de celle qui s'efforce de les cueillir d'une raquette nonchalante.

Il est visiblement content de moi, mon ravisseur et je suis fort satisfait de lui : c'est le « partner » rêvé. Ce n'est pas lui qui se précipitait jamais comme un hurluberlu pour me voler une balle qui m'est destinée, avec un air de dire : « Vous allez encore la rater celle-là ». Il reste à sa place, au filet, et il « smastbe », ses balles que c'est un bonheur. Je crois que la dame blanche et le petit monsieur en blazer à lignes mauves qui nous sont opposés cet après-midi, auront du fil à retordre, s'ils veulent nous prendre un jeu.

C'est très bien... C'est parfait... Le ciel me devait cette compensation, après tout ce que j'ai enduré par la faute de ce monsieur Jean de Rigny.

J'avais tort de le redouter ; c'est un as.

Le match...

Maman est là, mon frère, Mme Orlando, tout le monde... Je suis terriblement émue, d'autant plus que c'est moi qui ai le premier service. Si j'allais mettre mes balles dans le filet, c'est ça qui serait fameux...

— N'ayez pas peur de livrer doucement pour commencer, me souffla mon partenaire, je reprendrai en volée. Il vaut mieux vous faire la main à étudier le jeu de nos adversaires, vous taperez plus dur par la suite, si c'est nécessaire. Surtout, ne vous énervez pas, si vous ratez votre premier service, ça n'a aucune espèce d'importance.

Excellent « Teddy-bear » ! il venait de prononcer les mots qu'il fallait.

Dès l'instant que cela n'avait pas d'importance, cette folle peur qui me serrait à la gorge et gantait de plomb

mes jambes déjà gainées de soie blanche, ce trac intense, cette frousse que connaissent toutes les joueuses dont c'est le premier match, s'évanouit comme par enchantement.

Je tapais, ah oui, je tapais, comme si j'avais ambitionné de trouer le filet et, naturellement, parce qu'il suffit de ne pas avoir l'air de chercher quelque chose pour l'obtenir, beaucoup plus sûrement, mes balles passaient comme des boulets, rasaient le filet et rebondissaient en longueur dans le camp opposé, où elles semaient la consternation.

Quatre services, quatre, pas un de plus, et le premier jeu était à nous. Je revois l'ahurissement de l'arbitre, juché sur son escabeau et annonçant d'une voix blanche :

— De Rigny, Mlle Charpentier, un jeu à zéro.

Le second jeu, « the second set », pour parler comme il se doit, fut un peu plus disputé, mais pas au point de mettre notre victoire en péril. Mon partenaire faisait positivement merveille au filet, et moi, dans le fond, je ne faisais pas trop mal non plus. J'avais confiance, et il n'est rien de tel pour placer adroitement ses balles et « user » l'adversaire en l'obligeant à se déplacer continuellement d'un côté à l'autre des courts. Nous encaissâmes, en nous jouant, c'est le cas de le dire, les trois premiers sets, et Dieu sait pourtant si nos adversaires s'employaient à fond, drivant en désespérés, distribuant à raquette que veux-tu volées hautes et volées basses, mais, aussi, accumulant fautes sur fautes, multipliant les out-sides et s'éparpillant en des shop de facture inquiétante.

Ils nous soufflèrent le quatrième set, sur une balle net, c'est-à-dire une balle ayant touché le filet avant de rebondir dans notre camp. Mais, reprenant le commandement, mon partenaire accéléra si bien l'allure de ses drives longs et placés, que la victoire nous fut acquise, après une jolie passe où je réussis, aux applaudissements de l'assistance, quelques volées diagonales dignes de notre Suzanne nationale.

J'entends un : « Bravo, Yvonne » clamé d'une voix de stentor.

C'était mon frère.

Il se précipita d'un bond par-dessus le filet pour venir nous féliciter. Je lui présentai mon partenaire.

Il lui serra fort cordialement la main, encore qu'à l'énoncé de son nom — un nom qui ne lui était pas inconnu — je crus voir se froncer légèrement ses sourcils.

— Joues-tu encore aujourd'hui, me fit-il, en m'entraînant un peu à l'écart.

— Non, pourquoi ? Je me rejoue qu'après-demain, avec...

— Peu importe avec qui, j'ai tout de suite compris que c'était lui, va... c'est ton type de l'enlèvement, hein ?... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma pauvre petite...

« Il y a que... enfin.. que... ça y est... que nous sommes ruinés... »

Je le regardais, soudain très pâle, jouant machinalement avec le mouchoir de batik qui me servait de serre-tête et qui s'était dénoué dans la lutte.

— Grandjean m'a télégraphié ce matin... tout est fini...

Je sursautais :

— Ce matin ! Et c'est maintenant que tu me l'apprends. Pourquoi avoir attendu... C'est mal, Robert...

Il eut un geste d'accablement.

— Tu trouves que c'est mal d'avoir attendu, me dit-il en souriant d'un air désabusé, et moi qui croyais que tu allais m'en remercier... Tu vois comme on peut se tromper...

Et, sans transition, comme s'il désirait à tout prix se justifier à mes yeux, il me demanda :

— Connais-tu l'histoire de lady Beaconsfield, la femme du premier ministre d'Angleterre ?

— Non... mais je ne vois pas...

— Tu vas voir... Lady Beaconsfield, donc, un soir que se jouaient les destinées du ministère, dont son mari était l'âme et le chef, décide de l'accompagner à Westminster pour être à ses côtés quand il livrera la bataille parlementaire d'où il sortira victorieux ou vaincu. Dans le silence du cabinet, avec lui, elle résume les grandes lignes du discours qu'il va prononcer. Elle l'écoute, elle l'encourage, elle aide au tra-

vail magnifique de sa pensée qui précède l'éclosion de son éloquence.

« L'heure du départ sonne. Elle descend avec lui l'escalier feutré de Downing Street et prend place dans le coupé qui attend devant la porte, dans l'impasse obscure.

« Le valet de pied, butor ou maladroit, claque avec violence la portière. Lady Beaconsfield étouffe un cri: Dans la rainure, un de ses doigts vient d'être pris... Cependant, dans un effort suprême, elle se raidit, elle ne laisse rien paraître.

« Avant tout, il ne faut pas qu'il ne se doute de l'accident, qu'il ne se trouble, que le labeur de son cerveau soit arrêté.

« Le doigt meurtri, la main sanglante, souffrant une douleur d'agonie, elle continue de lui parler, de l'exhorter, de lui insuffler l'ardeur du combat... Enfin, l'on entre dans la cour de Westminster.

« Elle le quitte, souriante, et ce n'est que lorsqu'il s'est perdu dans le dédale des corridors que, seule, bien seule, épuisée, elle s'évanouit.

« ... Cependant, quand elle revient à elle, elle peut entendre le grondement lointain d'un tonnerre d'applaudissements. C'est Beaconsfield qui n'a rien su, qui a été beau, très beau, et qui, dans un élan superbe d'éloquence, vient, une fois de plus, d'enlever son parti. Alors, elle sourit... Comprends-tu maintenant ?

« Sans doute, le tournoi de tennis que tu jouais cet après-midi n'avait pas tellement d'importance, mais c'était ton dernier match, petite sœur, la dernière occasion qui te restait de briller, de jouir d'une existence qui a été la tienne... jusqu'ici... et c'est pour cela que j'ai voulu attendre...

« Me condamnes-tu toujours ?

Il vit que je pleurais et il reprit, me grondant amicalement, se méprenant au surplus sur la raison de mes larmes :

— Il ne faut pas pleurer. Il faut être forte... et après-demain : il faut jouer encore. J'attends les instructions que papa ne manquera pas de m'envoyer directement de là-bas, mais d'ici là, il faut être courageuse, très

courageuse, comme une brave petite Yvonne que tu es.

Je demandai :

— Est-ce qu'on sait déjà ?

— A Paris, oui, et ici, demain, tout le monde saura, ceux du moins que la chose intéresse à un degré quelconque, et ils sont beaucoup que cela intéresse, tu t'en doutes... Mais, je te le répète, il faut être courageuse... Moi, maintenant, je vais prévenir maman.

Je vis ses traits se crispier.

— Elle ne sait pas ?

— Elle ne sait rien, mais, rassure-toi, je prendrai des ménagements... Pauvre maman...

Je répétais, machinalement : « Pauvre maman », et, ayant séché mes larmes, je retournai vers le groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui me réclamaient à grands cris, pour m'acclamer, persuadés que ce jour devait compter comme un des plus heureux de mon existence...

## CHAPITRE XVI

Le télégramme que Robert attend de New-York n'arrive pas, nous vivons une vie de cauchemar. La nouvelle a dû se répandre ; car quelques précautions que prennent les gens pour n'en rien laisser deviner, quand ils nous abordent, mon frère ou moi, il n'est que trop visible qu'ils sont au courant. On ne nous tourne pas positivement le dos, mais c'est tout juste.

Pour obéir à Robert, je n'ai pas déclaré forfait, comme je l'aurais voulu, et j'ai joué mon deuxième match avec le même partenaire.

Ne me demandez pas comment cela se fait, mais

nous avons gagné ce match qui nous fait, M. de Rigny et moi, champions d'Europe double mixte.

J'ai, une fois de plus, entendu les acclamations, les bravos, subi les accolades officielles et le discours d'un monsieur en habit qu'on m'a dit être le maire de Nice, et qui m'a comparée à Carpentier et au maréchal Joffre en émettant l'espoir que j'irai prochainement faire triompher nos couleurs de l'autre côté de l'Atlantique.

Ensuite, l'orchestre a joué la Marseillaise, et je suis rentrée à l'hôtel.

La comédie est finie...

Toujours rien... A Paris, Grandjean attend également les instructions du patron... Cette attente est pire que tout. Il me tarde de fuir ce palace trop luxueux dont les dorures insolentes cadrent mal avec notre nouvelle condition. Robert ne bouge pas de sa chambre et, vingt fois par jour, il sonne le valet de pied pour lui demander si on n'a rien pour lui au bureau.

Voilà cinq jours que nous attendons, c'est à n'y rien comprendre.

Papa hésiterait-il à nous apprendre ce que personne ici n'ignore plus.

Quand je passe dans le hall, avec Mme Orlandi ou avec mon frère, les conversations s'arrêtent brusquement ou, encore, changent maladroitement d'objet. Des gens qui parlaient à voix basse, s'écrient : « Quel temps magnifique, n'est-ce pas, chère madame ? » ou autres sottises du même genre. Tout cela est bien pénible. Je donnerais n'importe quoi pour me soustraire à la maligne curiosité de ces snobs et de ces snobinettes. Mais Robert entend observer scrupuleusement les recommandations de papa qui nous a fait dire, le premier jour, par Grandjean, de ne pas bouger et d'attendre ses instructions.

Maman, qui est très courageuse, beaucoup moins abattue que je ne l'aurais cru, a reçu cet après-midi la visite d'un monsieur que je voyais pour la première fois, et qui m'a regardée avec insistance au moment où nous nous sommes croisés dans le hall de l'hôtel.

Je demanderai à maman qui était ce monsieur,

quand je rentrerai de ma promenade, car, vraiment, bien qu'il ait l'air tout à fait respectable, on n'a pas idée de dévisager les gens de cette façon-là. Me prend-on pour une bête curieuse, depuis que papa est ruiné ?...

Mon Dieu, quand pourrai-je donc quitter cet hôtel et ne plus voir ces larbins à faces de diplomates et ces diplomates qui ressemblent à des larbins, dont le sourire immuable est plaqué sur le visage à la façon d'un maquillage de théâtre.

Je sais maintenant qui était le monsieur qui m'a regardée si singulièrement dans le hall... et naturellement, vous allez croire que... vous allez dire comme mon frère, quand maman lui a fait part de cette visite :

— « A la place d'Yvonne, je me méfierais... »

Ce monsieur était M. de Rigny, le père de... parfaitement, de mon partenaire au tennis, et il venait. Il venait... Vous ne devinez pas ? C'est pourtant bien simple ?... C'est tout naturel. Mais oui...

Il est venu demander ma main pour son fils Jean.

Maman lui a répondu qu'elle était très flattée, naturellement. Elle n'aurait pas été flattée du tout, ou elle l'aurait été moins qu'elle le disait, qu'elle lui aurait répondu exactement la même chose. Mais je crois qu'elle était réellement fort aise de cette... démarche. Elle a dit également qu'elle me consulterait — c'est dans l'ordre — avant de formuler sa réponse, et elle m'a consultée. Elle a même consulté Robert...

Robert pense que... Mais vous connaissez déjà l'opinion de Robert ; ce garçon-là s'entend admirablement aux affaires, aux affaires tout court, mais pour les affaires de cœur...

Pour les affaires de cœur, je crois qu'il a encore beaucoup à apprendre.

Moi, j'ai répondu : « Oui », sans hésiter, et je me suis sauvée dans ma chambre.

Maintenant, j'ai envie de répondre : « Non... » parce que j'ai réfléchi qu'une demande en mariage faite dans les circonstances présentes, alors que tout le

monde sait que nous sommes ruines, à quelque chose de pénible et d'un peu offensant pour moi.

Pourtant, ce n'est pas sûr...

Il paraîtrait même, c'est M. de Rigny qui a dit cela à maman, que mon ex-ravisseur m'aimait depuis le premier jour où il m'a rencontrée. Je vous répète que c'est M. de Rigny lui-même qui a dit cela à maman, mais qu'il n'a pas voulu me demander en mariage alors, parce que j'étais trop riche pour lui qui n'a qu'une toute petite fortune. Il a craint de passer pour un coureur de dot, encore que j'aie fait sur lui une inoubliable impression. C'est toujours M. de Rigny qui parle, n'est-ce pas !

Il résulte de tout cela que je suis terriblement hésitante, d'autant plus que je serais très empêchée de consulter qui que ce soit, mon frère n'ayant aucune expérience de ces choses-là et maman se cramponnant, plus que jamais, à sa théorie qui veut que le mariage étant une loterie, n'importe quel numéro peut être aussi bon ou aussi mauvais que le permettent les circonstances.

Alors ? Alors... c'est bien simple... J'ai décidé d'entendre l'intéressé, la partie adverse, comme on dit au tribunal ; j'en tirerai certainement, les quelques éclaircissements qui me manquent encore pour savoir si c'est toujours « oui » que je dois répondre, ou si ce « oui » doit devenir un « non ».

Je sais bien, jeunes filles d'aujourd'hui, que mon indécision, mes tâtonnements et mes scrupules, tout ce fatras de vieilleries qui me fait baragouiner et tergiverser à la façon de l'âne de Buridan, hésitant entre ses deux picotins va vous faire sourire de pitié, puisqu'aussi bien, je vous ai avoué, lorsque M. de Rigny fils m'enlevait en auto, que j'éprouvais pour lui un sentiment qui... un sentiment que... enfin un sentiment que j'ai appelé : « Amour » ne vous en déplaît.

Aurais-je donc changé d'avis ? Eh non... Je n'ai pas changé... ou, du moins ce n'est pas cela qui a changé... Mais vous avouerez tout de même qu'il y a quelque chose de changé, puisque je ne suis plus « la Petite Cirage », puisque je vais devenir dactylo, puisque...

je suis pauvre comme un porteur de fonds russes.

Dites-vous que je suis compliquée, si cela vous fait plaisir, mais ne croyez pas, une minute que... Je ne sais pas ce que je veux. J'ai toujours su ce que je voulais, mais je ne l'ai pas toujours dit... Il y a tellement de gens qui vont proclamant, ici et là, leurs trente-six volontés et qui font, ensuite, tout le contraire de ce qu'ils avaient projeté, qu'il peut bien s'en trouver qui aient horreur des combinaisons formulées d'avance. Il suffit d'ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué cela, d'annoncer une chose comme certaine, indubitable, formelle, pour qu'immanquablement, elle rate avec perte et fracas. Or, avec la chance que je me connais, vous ne voudriez tout de même pas que je me précipite incontinent chez le graveur pour commander les faire-part.

... Vous prenez cela pour un aveu. Prenez cela comme vous voudrez... Je vous ai dit qu'il me restait encore à faire comparaître mon ravisseur pour achever d'éclairer ma lanterne. N'ayez donc pas l'air de voir plus loin et plus clair que moi. Je suis jeune, mais les quelques petits avatars que je viens de subir m'ont donné terriblement d'expérience, et quand une jeune fille qu'un monsieur demande en mariage se met à avoir de l'expérience, le monsieur, c'est connu, n'a plus qu'à bien se tenir.

Depuis qu'il a été autorisé à faire sa cour, Jean -- comment voulez-vous que je l'appelle maintenant ? et puis ce nom me plaît -- Jean, donc, vient tous les jours nous rendre visite et nous bavardons comme de vieux camarades qui se sont perdus de vue depuis longtemps et ont des tas de choses à se dire, des choses qu'on pourrait croire insignifiantes, vieilles comme le monde, et qui le sont en réalité, mais nous paraissent toutes nouvelles parce que c'est nous qui les disons.

Il est charmant, absolument charmant et si gentiment embarrassé quand j'aiguille la conversation sur le chapitre, désormais légendaire, de mon enlèvement, que je suis toute disposée à le croire sincère ; car, faut-il vous l'avouer, il ne se contente pas seulement

d'être aimable, il prétend, aussi, m'aimer et ça, n'est-ce pas, une jeune fille qui a de l'expérience... une jeune fille qui en a vu de toutes les couleurs, est bien excusable de ne l'entendre qu'avec scepticisme, que dis-je ? avec défiance.

Il y a une chose, entre autres, qui m'est restée sur le cœur, une chose que je n'ai pas encore pu avaler, comme disent les bonnes gens : c'est l'histoire de la lettre, cette lettre qu'il m'a griffonnée dans l'express de Bruxelles et qu'il a qualifiée, ensuite, de lettre ridicule...

Je questionne donc, sans paraître y attacher d'importance :

— Pourquoi m'avez-vous dit, chez vous, à Bois-Guillaume, que c'était une lettre ridicule ?

— Mais... parce que... je ne savais pas, quand je l'ai écrite, à qui je m'adressais, tandis que, à Bois-Guillaume, je vous connaissais...

— Ça ne changeait pas la lettre.

— La lettre, non, mais la portée de la lettre, ses conséquences, si vous aimez mieux...

— Vous regrettiez de l'avoir écrite ?

Je le vois hésiter. Va-t-il répondre ? Osera-t-il répondre affirmativement, ou essayera-t-il de mentir ? Non... Il s'en tire à la façon des Normands, et je suis joliment contente qu'il n'ait pas menti. Il me dit, en me regardant très tendrement :

— Je ne le regrette plus...

Voilà une affaire liquidée. Je ne recommencerai pas de sitôt à le tarabuster avec mes questions idiotes.

Quand je m'aperçois que je ne suis pas de force à un jeu quelconque, je n'insiste jamais ; c'est ça l'expérience, ce n'est pas autre chose...

Je me suis tue, mais poussée par ce besoin de parler, de dire quelque chose, qu'on a toujours dans les moments où il ferait si bon laisser reposer sa pensée, je questionne :

— Vous m'en voulez ?

— Moi... Vous en voulez ? Pourquoi ?

— Je... Je ne sais pas... Vous ne dites rien.

— Je ne dis rien. Je fais comme vous, je pense...

« Je n'ose pas dire : « A qui ? » Je murmure :

— A quoi ?

— A rien... Si... Enfin, Je veux dire, je pense qu'il se fait tard.

Le mot me fait l'effet d'une douche glacée.

On se fait des illusions, on s'exalte l'imagination, on s'efforce de poétiser un tout petit instant de sa vie, et crac... d'un seul coup, pour un mot prononcé alors qu'on en espérait un autre, on retombe brusquement et très vilainement de toute la hauteur de son rêve.

Mais non, le rêve n'est pas fini... Qu'est-ce qui arrive ?... Voilà-t-il pas qu'il me saisit la main dans les siennes, tout doucement, parce qu'il a vu mes traits se crispier d'angoisse et qui bredouille gentiment :

— Ce n'est pas vrai, Yvonne... Je ne veux pas que vous soyez triste... Je ne pensais pas qu'il était tard... Je me disais oui, je me disais que je vous aimais... Je vous aime, Yvonne...

— C'est vrai ?

J'ai jeté ça comme un cri de délivrance, comme un aveu aussi, et qui doit lui avoir fait tant de plaisir que je ne regrette déjà plus de l'avoir poussé.

Pourquoi ajouterions-nous quelque chose maintenant ? Est-ce que nos yeux ne sont pas beaucoup plus éloquents que tout ce que nous pourrions dire. Est-ce qu'il ne lui suffit pas que son regard rencontre le mien pour lire en moi une réponse toute pleine de reconnaissance, une réponse qui vaut tous les discours du monde et qui prouve que nous nous sommes admirablement compris, sans qu'il soit indispensable de parler encore pour cela.

Et nous nous séparons, bien vite, car il ne faut à aucun prix nuire à l'harmonie de cette jolie minute, la plus émouvante et la plus précieuse qui soit, celle du premier « oui », balbutié par deux cœurs qui se sont confié leur secret.

Le « oui » que j'ai répondu à maman restera décidément et résolument, un « oui ».

— Yvonne...

— Voilà...

C'est Robert. Il a l'air terriblement agité. Il me fait

signe de venir à lui et me pousse sans façon dans le salon de lecture.

Ça y est... ça allait trop bien... J'étais trop heureuse, j'avais oublié la catastrophe, mais la catastrophe ne m'a pas oubliée, elle...

La gorge serrée, tremblante, je lui demande :

— Il est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mon fiancé... Je viens de le quitter à l'instant, mais son père... peut-être...

— Qu'est-ce qui te parle de ça ? Il n'est pas question de ton fiancé, pas le moins du monde...

— Autre chose, alors ?

Je suis déjà rassurée, et cela amuse beaucoup Robert de me voir considérer aussi légèrement tout ce qui n'est pas mon fiancé, tout cet amas d'événements secondaires que je résume, par ces seuls mots :

« Autre chose ».

— Voyons, tu sais bien que j'attendais une lettre de papa ?

— Ah oui ! et... tu l'as reçue...

— Je l'ai reçue, oui... Seulement...

— Seulement ? Dis vite... Je t'en supplie, tu vois bien que tu me fais mourir...

— Encore ! Il n'y a pourtant pas de quoi... Figure-toi qu'au dernier moment, alors qu'il n'y avait plus d'espoir, la chance a tourné, et...

— Et ?

— Et, tiens-toi bien, nous sommes plus riches que jamais, les actions, les obligations, toutes les valeurs qui avaient continué à baisser, il les a rachetées sans rien dire. Pendant qu'on le croyait ruiné, comprends-tu, il rachetait, il rachetait à tour de bras, et, aujourd'hui, après quarante-huit heures de ce petit divertissement sa fortune est à peu près doublée... Hein... qu'en dis-tu... Formidable, le papa... épatant, épastroufant...

— Oui...

Mon frère doit me trouver un peu tiède à son gré et il ne me l'envoie pas dire :

— Ah ça... aurais-tu peur que cet argent t'empêche

d'être marquise, par hasard ? Tu es là toute songeuse.

C'est plus fort que moi... J'attends la catastrophe.

Mais, cette fois, la catastrophe ne viendra pas, je sais maintenant qu'elle ne viendra plus...

Depuis hier matin, je suis marquise, comme dit Robert, et beaucoup mieux que marquise même, je suis aimée et je suis heureuse, aussi heureuse qu'il est permis de l'être sur la machine ronde et c'est, n'est-ce pas, déjà l'être beaucoup.

FIN

# LA DÉFAITE DU PAPILLON

par CLAUDE FLEURANGE

## CHAPITRE PREMIER

— J'appelle votre attention, mesdemoiselles, sur l'affirmation de Descartes, lorsqu'il disait qu'il y a deux moyens pour s'élever à la connaissance de la vérité sans craindre de se tromper : l'intuition et la déduction. L'une de vous, à ce propos, peut-elle me fournir une définition et, au besoin, un exemple de ce phénomène d'intuition, dont parlait l'auteur du Discours de la Méthode ? J'attends...

Mme Lorentz, professeur de philosophie au Cours Charlemagne, à Versailles, leva son regard des notes placées devant elle et le promena sur les têtes blondes, brunes ou rousses de ses grandes élèves.

— J'attends ! répéta-t-elle.

Mais personne n'avait encore répondu, que le professeur, sur un tout autre ton — celui-ci empreint de méfiance et de réprobation — de-

— Que se passe-t-il donc, là-bas ? Quels sont mandait :

ces chuchotements ? Il m'a semblé voir un papier, qu'on se glissait de main en main. Que signifie ?

Silence...

(A suivre).

LES  
PATRONS FAVORIS  
& MINERVE

sont spécialement étudiés en relation avec les possibilités actuelles. Malgré la carte de vêtements, vous serez toujours ÉLÉGANTES en transformant des vêtements délaissés ou en utilisant les nouveaux tissus grâce aux :

PATRONS FAVORIS  
& MINERVE

Grâce à nos patrons spéciaux

Dans votre jupe de l'année dernière vous ferez un " PETIT GILET TAILLEUR "

*Demandez le n° 445 (taille 44)*

Dans votre robe du soir, vous trouverez une " BLOUSE A MANCHES "

*Demandez le n° 441 (taille 44)*

Ajoutez sur votre robe une basque mobile et vous aurez un charmant " TAILLEUR DE VILLE "

*Demandez le n° 3477 (taille 44)*

Avec un coupon de tissu imprimé vous transformerez votre robe unie de l'année dernière.

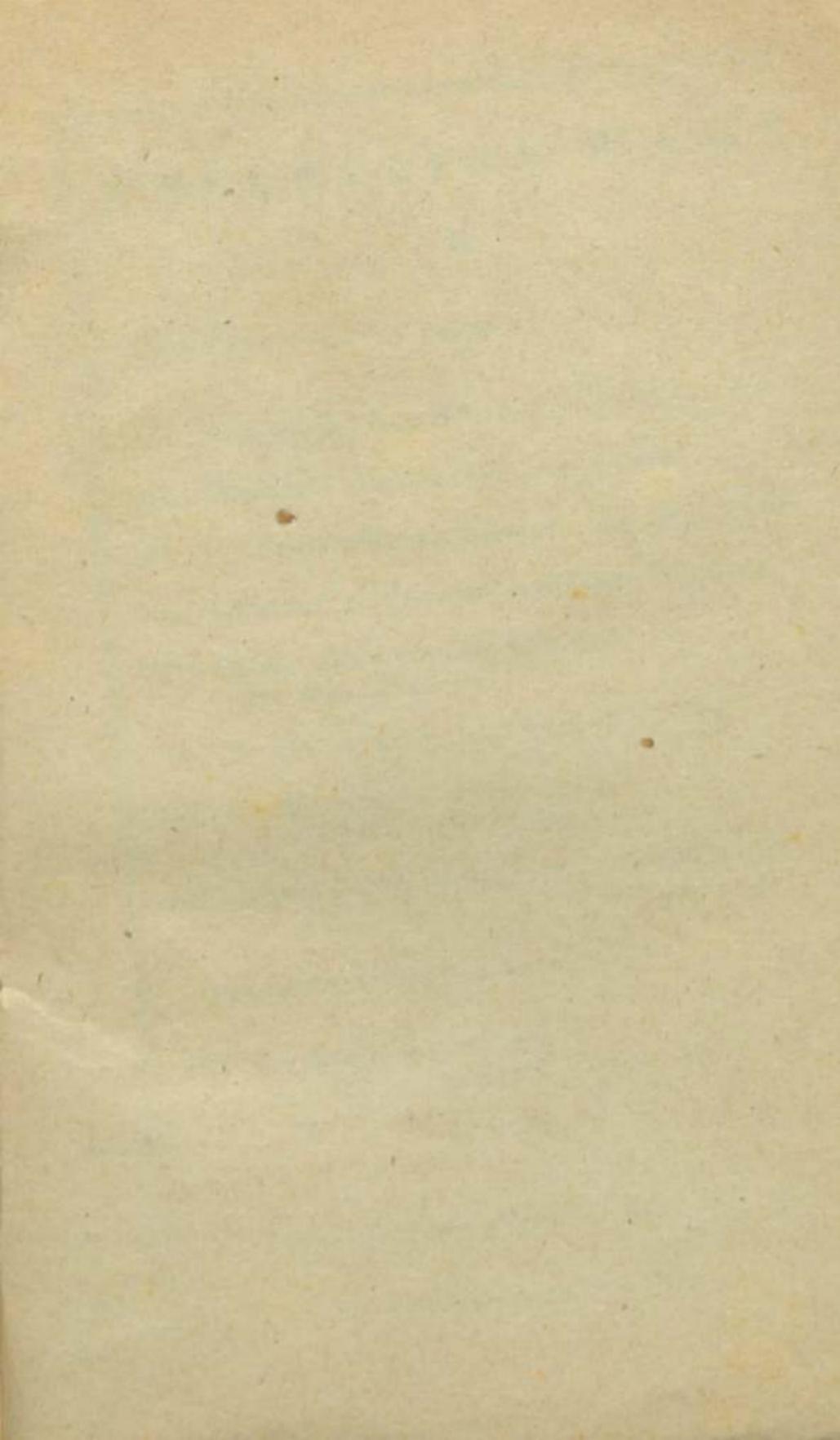
*Demandez le n° 3318 (taille 44)*

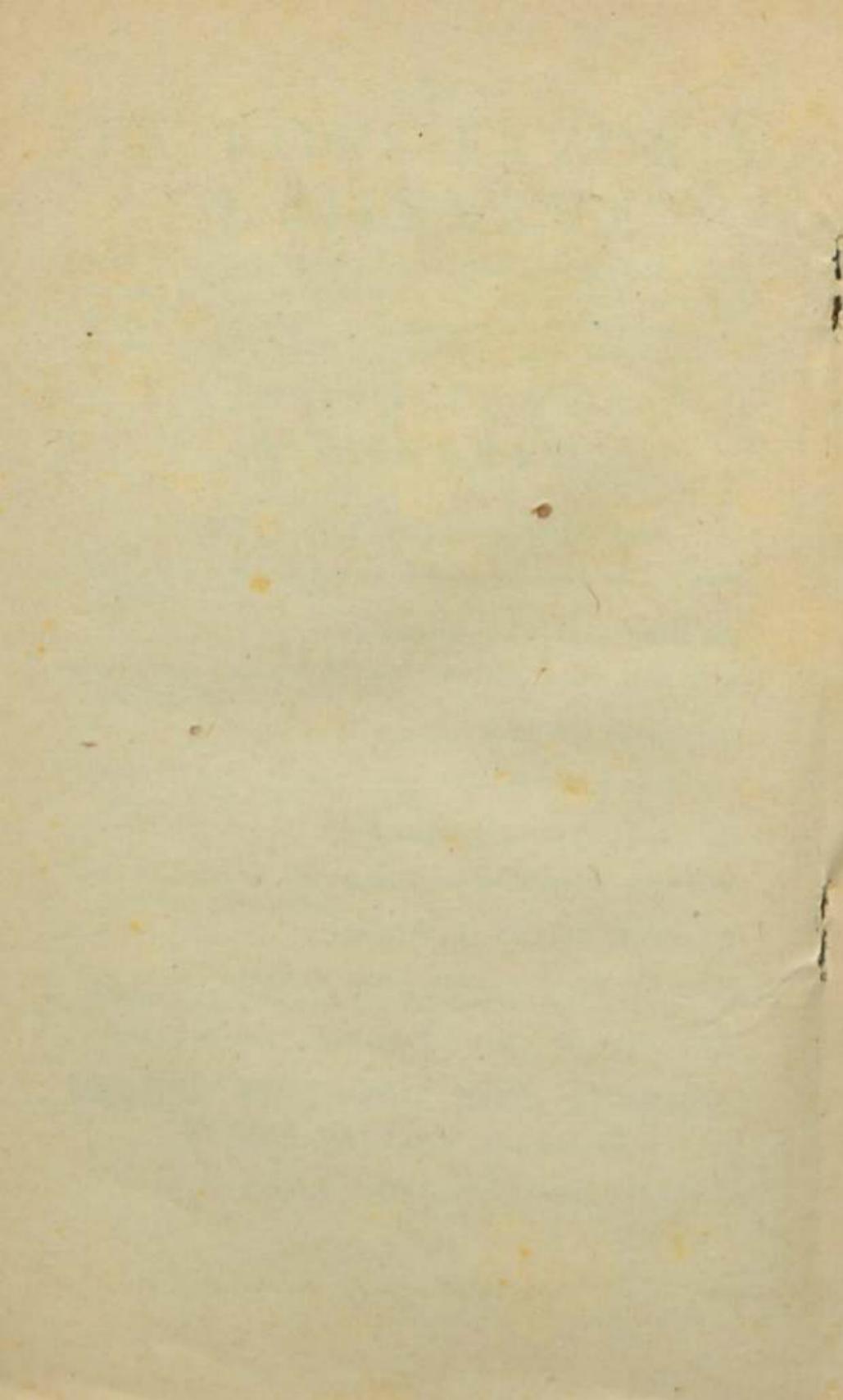
Avec un petit métrage de tissu vous ferez de la robe de crêpe de Chine de votre fillette une " ROBE NEUVE "

*Demandez le n° 3422 (5 à 7 et 8 à 10 ans), e c...*

**DEMANDER NOTRE PETITE NOTICE EXPLICATIVE  
ET NOS PATRONS SPÉCIAUX**

*Le Patron : 4 fr. aux tailles indiquées*





# COLLECTION FAMA



## *Derniers volumes parus :*

697. **Le chevalier aux fleurs**, par Germaine PELLETAN
698. **Tendresse d'ainée**, par Jean ROSMER.
699. **La demoiselle au mimosa**, par VERSE-STEFF.
700. **L'amour et l'amitié**, par Renée DAUMÉRIC.
701. **Chant d'amour au crépuscule**,  
par Jean D'YVELYSE.
702. **Le Ruban rouge**, par Raoul LE JEUNE.
703. **La Châtelaine de Guinette**,  
par Marie-Reine AGHION.
704. **L'enlèvement d'Yvonne**, par Marcel IDIERS.

## *Prochain volume à paraître :*

705. **Le douloureux passé**,  
par Marguerite GEEFTERLINK.



En vente partout : **2 francs 50**

LES  
**PATRONS FAVORIS**



**DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS**